

A decorative blue floral border with intricate scrollwork and leaf patterns, framing the central text.

**Mma Ramotswe
15 Le café de
luxe pour beaux
messieurs**

McCall Smith, Alexander

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

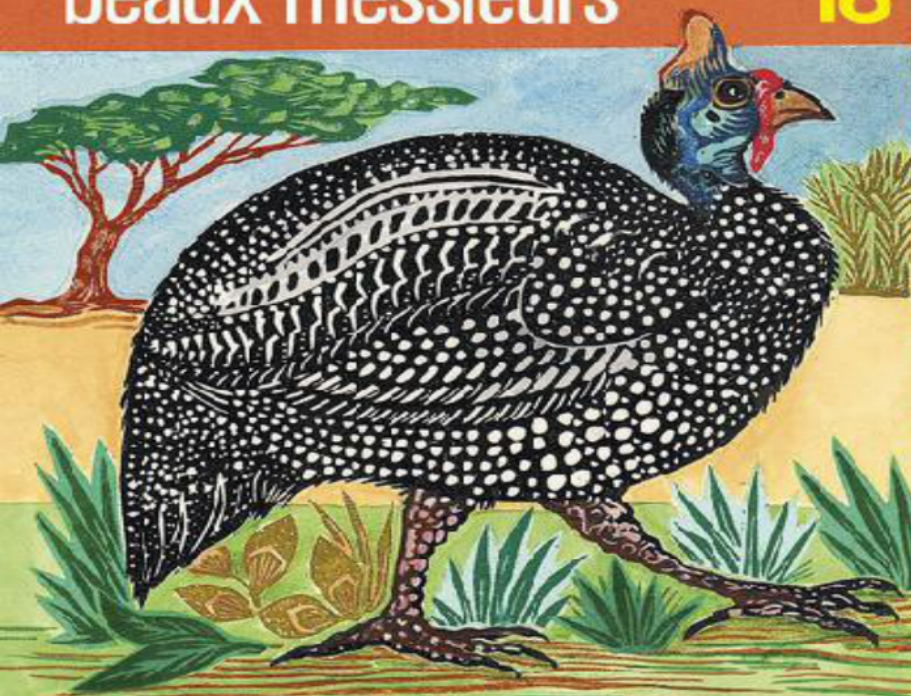


Grands détectives

ALEXANDER
**McCALL
SMITH**

Le café de luxe pour
beaux messieurs

**10
18**



ALEXANDER McCALL SMITH

LE CAFÉ DE LUXE
POUR BEAUX MESSIEURS

Traduit de l'anglais
par Élisabeth Kern

10

18

« *Grands Détectives* »

dirigé par Jean-Claude Zylberstein

Ce livre est dédié à Alan et Sally Merry

CHAPITRE I

De nos jours, les femmes du Botswana pilotent des avions

Precious Ramotswe, fondatrice et propriétaire de l'Agence N° 1 des Dames Détectives, amie de tout individu qui recherchait de l'aide pour résoudre les problèmes qui se posaient à lui et épouse de ce grand *garagiste*¹ qu'était Mr. J.L.B. Matekoni, estimait qu'il existait grosso modo deux types de journées : celles où il ne se passait rien d'important – elles étaient à l'évidence majoritaires – et celles où il se passait au contraire un peu trop de choses. Pendant les journées tranquilles, on avait parfois envie d'un peu plus d'action ; et les jours où l'on ne savait plus où donner de la tête, on désirait ardemment que la vie retrouve un peu de calme.

Il en avait toujours été ainsi, pensait-elle, et il n'y avait aucune raison que cela change. Comme le disait souvent son père, le regretté Obed Ramotswe : du bétail, on en a toujours soit trop, soit pas assez. Jamais la quantité parfaite ! Lorsqu'elle était petite, elle se demandait ce qu'il entendait par là. À présent, elle savait.

Les deux types de journées commençaient à peu près de la même façon, par les yeux que l'on ouvrait sur les taches familières que dessinait au plafond le soleil du matin, une danse de lumière d'abord indistincte et qui se précisait peu à peu. Cette intrusion de l'aurore était due à un espace entre les deux pans de rideaux, problème auquel elle entendait bien remédier, mais dont elle ne s'était pas encore occupée parce qu'il y avait des tâches domestiques plus pressantes à accomplir et qu'il manquait du temps pour tout faire. Et tant que les rideaux remplissaient à peu près leur mission, qui consistait à empêcher les curieux – les *personnes non autorisées*, aurait dit Mma Makutsi – de regarder dans la chambre à coucher sans permission, elle n'avait pas vraiment à se préoccuper de cette légère béance.

Elle se réveillait peu ou prou à la même heure chaque matin, réfléchissait un moment avant de se lever, puis laissait

Mr. J.L.B. Matekoni encore profondément endormi de son côté du lit, en train de rêver à ces choses auxquelles rêvent les mécaniciens, et même les hommes en général. Les femmes, pensait Mma Ramotswe, ne devaient pas trop chercher à savoir de quoi se composaient ces rêves, car ils tournaient autour de sujets qui ne les intéressaient guère : les moteurs, le football et autres... Une amie lui avait affirmé un jour qu'en réalité les hommes ne rêvaient pas du tout à ces choses-là, qui étaient seulement ce à quoi les femmes *auraient voulu* qu'ils rêvent ; non, les hommes faisaient en vérité des rêves qu'ils se gardaient bien de révéler.

Mma Ramotswe en doutait. Un matin, elle avait demandé à Mr. J.L.B. Matekoni de quoi il avait rêvé et il lui avait aussitôt répondu : « Du garage. » Et si l'on ne considérait pas cela comme une preuve suffisante, il y avait cette autre fois où elle l'avait senti se tourner et se retourner dans le lit, en proie à un cauchemar, et où elle avait jugé bon de le tirer du sommeil : interrogé sur le contenu de ce mauvais rêve, il avait parlé d'une boîte de vitesses bloquée. Et puis, il y avait aussi Puso, son fils adoptif, qui rêvait toujours qu'un gros chien le défendait contre les garçons qui l'embêtaient à l'école, ou qu'il trouvait un vieil avion au fond du jardin et le réparait pour le faire voler, ou encore qu'il marquait un but pour le Botswana lors d'un match de football contre la Zambie et que le stade entier se levait pour l'ovationner. Voilà qui réglait la question, estimait-elle. Peut-être existait-il quelques hommes qui rêvaient d'autres choses, mais, à son sens, tel n'était pas le cas de la majorité d'entre eux.

Une fois debout, elle se préparait du thé rouge et, sa tasse à la main, faisait le tour du jardin en savourant l'air frais du petit jour. Certaines personnes prétendaient que l'air du matin n'avait pas d'odeur : elles avaient tort, estimait-elle. Il embaumait au contraire de toutes sortes de senteurs : celle des feuilles d'acacia qui s'étaient fermées durant la nuit et qui se rouvraient aux premières caresses du soleil, celle des feux de bois allumés çà et là, dont on percevait de légers effluves, celle du vent, avec ce souffle particulier qu'il avait, sec et sucré comme celui du bétail.

C'était à cette heure, dans son jardin, qu'elle déterminait si la journée serait de celles où il se passait des choses. Cela dépendait pour ainsi dire de ce qu'elle ressentait en y songeant. La plupart du temps, elle devinait juste, mais certaines fois, bien sûr, elle se trompait du tout au tout.

Ce matin-là, en passant devant le *mopipi* qu'elle avait planté à l'avant du jardin, elle eut la brusque sensation que les heures à venir allaient sortir de l'ordinaire. Une prémonition qui n'avait rien d'inquiétant : l'impression n'était pas de celles que l'on éprouve lorsqu'on craint de voir une catastrophe se produire. C'était davantage

le sentiment que des événements intéressants et peu banals l'attendaient.

Elle en fit la remarque à Mr. J.L.B. Matekoni quand elle vint le retrouver dans la cuisine, attablé devant le porridge de maïs brun qu'il appréciait le matin. Puso et Motholeli, qui avaient déjà pris leur petit déjeuner, se préparaient pour l'école dans leurs chambres respectives. Mma Ramotswe n'avait plus besoin de les accompagner, comme elle en avait eu longtemps l'habitude, puisque Puso était désormais assez grand pour faire le trajet seul – l'école n'était pas très éloignée – et qu'il pouvait en outre aider sa sœur en poussant le fauteuil roulant. Cela donnait aux enfants une indépendance qu'ils appréciaient l'un comme l'autre, même si quitter la maison à l'heure pouvait représenter un problème, en particulier si Puso trouvait soudain quelque tâche urgente à accomplir – capturer des fourmis volantes, par exemple – ou si Motholeli devait tout à coup changer de chaussettes ou chercher le livre qu'il fallait rendre à la bibliothèque.

— J'ai le pressentiment que nous allons avoir une journée chargée aujourd'hui, annonça-t-elle.

Mr. J.L.B. Matekoni releva les yeux de son porridge.

— Beaucoup de courrier à rédiger ? Des factures à envoyer ?

Mma Ramotswe secoua la tête.

— Non, nous sommes à jour pour tout ça, Rra. Mma Makutsi a mis les bouchées doubles ces temps-ci et tout est en ordre au bureau.

— Plusieurs clients à voir, peut-être ?

Se prenant alors à songer à sa propre journée, Mr. J.L.B. Matekoni se figura une longue file de voitures sans conducteurs qui réclamaient ses soins et manifestaient leur impatience en klaxonnant pour attirer son attention. Les voitures, il en avait la conviction, étaient tout à fait aptes à éprouver des émotions et présentaient les mêmes défauts que les humains, en particulier le manque de patience et de retenue.

Mma Ramotswe, quant à elle, avait consulté son agenda avant de quitter le bureau la veille au soir et avait constaté que la page était vide.

— Non, put-elle donc répondre. Il n'y a aucun rendez-vous de prévu. Rien le matin et rien non plus l'après-midi, je crois.

Mr. J.L.B. Matekoni afficha sa perplexité.

— Et pourtant, tu parles d'une journée chargée ?

— C'est l'impression que j'ai. Je ne pourrais pas dire pourquoi, mais je suis sûre que cette journée ne va pas être ennuyeuse.

Mr. J.L.B. Matekoni sourit. On parlait beaucoup de l'intuition féminine, mais il n'était pas sûr d'y croire lui-même. Comment les femmes pourraient-elles savoir des choses que les hommes ignoraient ? Avaient-elles l'ouïe plus fine, entendaient-elles des sons qui échappaient aux hommes, comme les chiens ou les chats

perçoivent des fréquences audibles d'eux seuls ? Il ne le pensait pas. À moins que leur vue ne fût plus perçante, de sorte qu'elles étaient capables de discerner des détails précis là où les hommes, eux, ne voyaient que du flou ? Là encore, il n'y croyait pas. Ce que nous savions, nous le savions grâce à nos sens, et les sens des femmes étaient identiques à ceux des hommes.

Et pourtant, et pourtant... Tout en recommençant à manger son porridge, Mr. J.L.B. Matekoni songea aux nombreuses fois où Mma Ramotswe avait manifesté une troublante capacité à remarquer des choses que lui-même n'avait pas vues du tout, ou à savoir sur autrui des détails que l'on ne pouvait demander à la plupart des gens – les gens normaux, les hommes, pour être précis – de connaître. Il se souvenait par exemple que, quelques semaines auparavant, alors qu'ils faisaient des courses ensemble en ville, elle lui avait glissé que la femme qui arrivait dans leur direction devait être une cousine de Mma Potokwane. Il avait jeté un discret coup d'œil à la personne en question et s'était demandé s'il l'avait déjà vue en compagnie de Mma Potokwane. La réponse était non. Mais dans ce cas, comment Mma Ramotswe arrivait-elle à cette conclusion ?

— Eh bien, elle portait l'un de ces sacs que confectionnent les orphelins dans l'atelier de travaux manuels de Mma Potokwane, lui avait révélé son épouse peu après. C'est la première chose que j'ai remarquée. Ensuite, j'ai regardé ses chaussures. Elles étaient très particulières, et je me suis souvenue de les avoir déjà vues quelque part : aux pieds de Mma Potokwane ! Il est donc probable que celle-ci les lui ait données.

Il avait jugé ces explications fantaisistes et ne les avait pas prises au sérieux, mais, quelques jours plus tard, alors qu'il se trouvait à la ferme des orphelins pour réparer l'un des minibus – à titre bénévole, bien entendu –, il s'en était souvenu et avait demandé à Mma Potokwane si elle n'avait pas reçu la visite d'une cousine à elle. C'était bien le cas, en effet. Et avait-elle, par hasard, donné une paire de chaussures à cette cousine ? avait-il encore interrogé.

— Ma foi, il se trouve que oui, avait répondu Mma Potokwane. Mais ne perdons pas de temps à parler de ces choses sans importance, Rra : notre deuxième minibus a lui aussi des problèmes en ce moment et j'espérais que vous auriez le temps d'y jeter également un coup d'œil...

Il avait poussé un soupir.

— Cela me fait toujours plaisir de vous rendre service, vous le savez bien, Mma Potokwane, avait-il acquiescé. Mais il existe des endroits que l'on appelle des garages, voyez-vous, et qui sont là exprès pour réparer les véhicules défectueux. C'est leur travail. Peut-être qu'à l'avenir vous pourriez essayer de...

Elle ne l'avait pas laissé achever.

— Oh, je sais bien ce que sont les garages ! s'était-elle exclamée d'un ton léger. Mais jamais je n'irai dans l'un d'eux, à part le vôtre, bien sûr, Rra ! Diable, qu'est-ce qu'ils coûtent cher ! Vous vous êtes à peine arrêté devant l'entrée que vous en avez déjà pour deux cents pula. Vous sortez de votre voiture et hop ! cinquante pula de plus ! On vous dit « Bonjour, Mma, que pouvons-nous faire pour vous ? » et c'est encore soixante-quinze pula qu'on vous prélève, et ainsi de suite... Non, Rra, jamais je ne m'approcherai de tels lieux. Pas moi !

Mr. J.L.B. Matekoni avait à présent terminé son porridge. En fait, la seule chose dont on pouvait être certain concernant les femmes, songea-t-il, c'était que l'on n'était jamais sûr de rien avec elles. Si Mma Ramotswe affirmait avoir tel ou tel pressentiment, il était fort possible que son instinct soit bon. Aussi, au lieu de répondre « Nous verrons bien, Mma », murmura-t-il :

— Ma foi, tu as sans doute raison, Mma...

Puis il ajouta, comme si cette pensée ne lui venait qu'après coup et qu'il hésitait de surcroît à la formuler :

— Qui sait, Mma, ce qui va se passer ? Qui peut le savoir à l'avance ?

Quand Mma Ramotswe arriva à l'agence ce matin-là, Mma Makutsi s'y trouvait déjà. Grace Makutsi, épouse de Mr. Phuti Radiphuti et mère d'Itumelang Clovis Radiphuti, avait été récemment promue associée dans l'affaire. Le chemin avait été long, depuis le jour où elle avait été engagée comme secrétaire dans la toute nouvelle agence, en passant par celui où elle avait acquis le statut d'assistante détective, puis celui, très vague et peu satisfaisant, de détective associée, jusqu'à devenir partenaire dans l'affaire. Mma Makutsi était partie du lointain village de Bobonong, dans le nord du pays, et plus précisément d'une maison de deux pièces étroites qui abritait six personnes, et elle s'était hissée, grâce aux sacrifices consentis pour elle par sa famille, jusqu'à l'Institut de secrétariat du Botswana. Sa route s'était alors envolée vers des sommets, avec la note glorieuse de quatre-vingt-dix-sept sur cent à l'examen final de cet institut, résultat encore jamais atteint ni égalé depuis. Toutefois, même cette distinction suprême n'offrait pas la garantie d'une existence sans combat et Mma Makutsi avait dû endurer encore quelques années de parcimonie et de manque. Mma Ramotswe l'eût rémunérée davantage si elle en avait eu les moyens, mais l'Agence N° 1 des Dames Détectives ne gagnait pas d'argent du tout et il existait une limite à la générosité dont pouvait faire preuve une entreprise en déficit. Il n'y aurait eu aucun intérêt, estimait Mma Ramotswe, à verser un salaire plus élevé à

Mma Makutsi pour ensuite devoir fermer boutique au bout d'un mois ou deux pour cause de faillite.

Mma Makutsi comprenait bien cela et elle vouait une immense reconnaissance à Mma Ramotswe pour tout ce que celle-ci avait fait pour elle. Aussi, quand la chance avait tourné de façon prodigieuse et qu'elle avait épousé Mr. Phuti Radiphuti, elle lui avait clairement fait savoir qu'elle n'abandonnerait pas son emploi et continuerait à travailler à l'Agence N° 1 des Dames Détectives. Devenue associée dans l'affaire, elle avait manifesté une dévotion encore plus intense à l'entreprise – d'où sa nouvelle habitude d'arriver la première tous les matins ou presque.

Au début, son bébé, Itumelang, l'accompagnait au bureau, dormant tout son soûl dans son couffin pendant que sa mère vaquait à ses occupations. Mais maintenant qu'il se tenait plus longtemps éveillé et réclamait donc de l'attention, il restait à la maison en compagnie d'une dame de Bobonong que l'on avait embauchée comme nounou.

— Je suis très satisfaite de mon existence, se félicita Mma Makutsi ce matin-là. Je trouve un épanouissement professionnel au travail et, à côté de cela, j'ai tout le plaisir de tenir un foyer. C'est une très bonne chose pour une femme de pouvoir mener de front ces deux choses-là.

— Oui, nous autres les femmes vivons très bien au Botswana, approuva Mma Ramotswe. Nous ne sommes pas obligées de rester au fin fond de nos villages toute la journée. Nous dirigeons des entreprises de nos jours. Nous construisons des routes. Nous pilotons des avions. Nous faisons toutes les choses dont les hommes pensaient jadis qu'elles n'étaient pas pour nous...

En entendant ces mots, Mma Makutsi se figura Mma Ramotswe aux commandes d'un avion. Il serait difficile pour elle de maintenir l'appareil en équilibre dans les airs, pensa-t-elle, sa constitution traditionnelle le ferait pencher lourdement côté pilote. Peut-être lui serait-il possible d'ajuster les commandes de façon à relever légèrement l'aile concernée au départ, mais les atterrissages n'en resteraient pas moins pesants et chaotiques. Bien sûr, voir Mma Ramotswe installée dans le fauteuil du pilote risquait par ailleurs de causer un choc à la personne invitée à monter à bord. Comme il serait très impoli de refuser de voyager dans ces conditions, cette personne devrait faire bonne figure et se contenter de prier pour que tout se passe bien. Peut-être expliquerait-elle son mouvement de surprise en disant quelque chose comme :

— Oh, Mma Ramotswe, j'ignorais que vous vous étiez lancée dans l'aviation. C'est une bonne nouvelle ! Une grande victoire pour les femmes !

Comme elle parvenait en avance à l'agence, Mma Makutsi prenait l'initiative de préparer une première tasse de thé – indépendante du

thé du matin et de celui de la fin de matinée – qui attendait Mma Ramotswe à son arrivée. Cette tasse-là avait son importance, car elle permettait aux deux femmes de réfléchir au programme de la journée qui débutait. Peut-être ne pouvait-on pas établir de lien scientifique direct entre l'action de boire du thé et l'organisation de la pensée, mais il semblait pourtant en exister un, du moins dans l'esprit de Mma Ramotswe. Le thé permettait de se concentrer, et se concentrer ne pouvait qu'aider.

— Bon, commença la détective. Alors, qu'avons-nous aujourd'hui, Mma Makutsi ?

— Déjà, nous avons ce thé, répondit Mma Makutsi.

— Ça, c'est bien.

— Et puis ensuite... ma foi, ensuite, nous n'avons rien, à ma connaissance, Mma.

Elle hésita un court instant.

— Sauf, bien sûr, si quelque chose se présente, reprit-elle. Et c'est fort possible ! Parfois, nous n'avons rien à huit heures et, à dix heures, nous avons quelque chose.

— Je crois qu'il va y avoir du nouveau aujourd'hui, indiqua Mma Ramotswe. C'est une sensation que j'ai eue ce matin, dans mon jardin.

Mma Makutsi baissa les yeux sur sa table de travail et déplaça son crayon à papier d'un point à un autre.

— Oui, acquiesça-t-elle, soudain pensive. Il pourrait bien se passer quelque chose, en effet. Tout à l'heure...

— Vous le croyez vous aussi, Mma ?

Mma Makutsi laissa planer un silence.

— En fait, révéla-t-elle enfin, j'attends une nouvelle, Mma. Une nouvelle qui arrivera sans doute aujourd'hui.

Mma Ramotswe se garda bien de demander de quoi il s'agirait. Mma Makutsi aimait entourer ses affaires d'un voile de mystère et elle ne répondait pas toujours aux questions directes. Aussi déclara-t-elle simplement :

— Eh bien, j'espère que vous allez la recevoir, Mma, cette nouvelle !

— Merci, Mma. Il est vrai que, quand on attend une nouvelle, il vaut mieux la recevoir. Il n'est pas facile d'attendre indéfiniment une nouvelle que l'on est censé recevoir ! On se fait du souci, on se met à se demander ce qui a bien pu arriver. On s'interroge : a-t-elle eu lieu ou n'a-t-elle pas eu lieu, cette chose qu'on attend de voir confirmée ou infirmée ?

Tout en parlant ainsi, Mma Makutsi gardait le regard rivé sur Mma Ramotswe et la lumière qui se reflétait sur ses grosses lunettes projetait comme des éclats de verre dorés qui tressautaient sur le

plafond.

— Et quand rien ne vient, poursuivit-elle, on passe la journée à se poser des questions...

— Cette nouvelle que vous attendez, fit Mma Ramotswe d'un ton qu'elle voulait léger, comme si le sujet dont on discutait ne présentait pas le moindre intérêt, viendra-t-elle sous forme de lettre ou...

— Non, l'interrompit Mma Makutsi en secouant la tête. Ce ne sera pas une lettre.

— Un appel téléphonique, alors ?

— Oui, ce sera un appel téléphonique. Ce sera un appel téléphonique de mon avocat.

Il était difficile de ne pas relever cette information.

— Votre avocat, Mma ?

Mma Makutsi esquissa un geste vague, avec l'air d'une personne pour qui avoir un avocat était très naturel. Bien sûr qu'elle en avait les moyens désormais, mais cela devait être tout de même assez récent, songea Mma Ramotswe. Elle ne jalousait pas Mma Makutsi pour la satisfaction que devait lui procurer le fait d'avoir un avocat, après toutes ces années passées sans... même si, maintenant qu'elle y songeait, elle-même n'en avait jamais eu.

— Oh, ce n'est rien d'important, Mma Ramotswe. Juste une petite...

Mma Ramotswe attendit.

— Une petite affaire personnelle.

— Je vois.

Mma Makutsi se leva.

— Mais ce n'est pas le moment de parler de ça, décréta-t-elle. C'est plutôt l'heure de regarder ce business plan que j'ai établi, Mma.

— Ah oui, approuva Mma Ramotswe. Le business plan...

C'était en voyant Phuti Radiphuti en préparer un pour le Magasin des Meubles Double Confort que Mma Makutsi avait décidé de dresser un business plan pour l'agence. Bien sûr, en termes de chiffre d'affaires et de rendement, les deux entreprises étaient le jour et la nuit, mais Phuti lui avait expliqué que tout établissement se devait d'établir un programme de développement et elle s'était donc fait un devoir de réaliser le travail nécessaire.

Mma Ramotswe saisit la feuille qu'elle lui tendait. Celle-ci était titrée : Agence N° 1 des Dames Détectives, Défis et perspectives d'avenir.

— Voilà un très bon titre ! commenta-t-elle. Défis et perspectives d'avenir ! Je pense que vous avez bien fait de mentionner ces deux choses-là, Mma. Il est important de parler de l'une comme de l'autre.

Mma Makutsi, qui s'était rassise à son bureau, accepta le compliment avec dignité.

— Il s'agit d'être toujours tourné vers l'avenir, Mma. Vous avez dû le constater.

Mma Ramotswe parcourut la page.

— Ah... Et il y a un paragraphe, là, qui parle de booster les profits. C'est formidable, Mma !

Mma Makutsi inclina la tête.

— C'est l'objectif de toute entreprise, Mma. Booster les profits, c'est ce qui compte. Si nous étions une compagnie cotée en Bourse, cela permettrait de faire monter le prix de nos actions.

— Oui, approuva Mma Ramotswe.

Elle avait conscience de paraître assez évasive. Elle n'était pas portée sur la finance, surtout quand il s'agissait de Bourse et de cotations, mais elle connaissait quelques principes de base et était très douée pour l'arithmétique. Elle tenait cela de son père, qui était capable de compter tout un troupeau avec une précision étonnante, même quand les bêtes changeaient sans cesse de place et se mêlaient les unes aux autres. Elle fronça les sourcils. Ces profits que l'on *boostait* devaient bien venir de quelque part...

— Mais comment s'y prend-on au juste pour booster les profits, Mma ?

Mma Makutsi répondit avec beaucoup d'autorité :

— On procède à un accroissement du chiffre d'affaires, Mma. C'est de là que viennent les profits : du chiffre d'affaires.

Accroissement du chiffre d'affaires, répéta Mma Ramotswe pour elle-même. Il y avait dans ces termes des accents vaguement réconfortants, un certain rythme aux allures d'incantation, oui, mais...

— Ce qu'on appelle *chiffre d'affaires*, c'est en quelque sorte les honoraires ?

— Oui, acquiesça Mma Makutsi. Le chiffre d'affaires, c'est l'argent qui rentre dans la comptabilité.

En prononçant ces paroles, elle esquissa un curieux geste de la main droite pour représenter, se figura Mma Ramotswe, le circuit de l'argent à travers les livres de comptes. On avait l'impression que le processus s'opérait sans aucun effort.

Cela ne suffit cependant pas à convaincre Mma Ramotswe.

— Donc, plus d'argent qui rentre dans la comptabilité, Mma Makutsi, cela doit signifier...

Elle hésita un instant.

— ... davantage d'honoraires perçus ? acheva-t-elle.

— Oui, dans un sens.

— Dans un sens ?

— Oui.

Mma Ramotswe baissa de nouveau les yeux sur le business plan.

— Donc, à moins que j'aie mal compris, Mma, percevoir plus

d'honoraires signifie avoir plus de clients ou, peut-être, appliquer des tarifs plus élevés aux clients que nous avons déjà.

Mma Makutsi la dévisagea. Ses grosses lunettes, pensa Mma Ramotswe, reflétaient le monde ramené à lui-même. On regardait Mma Makutsi et l'on se voyait soi-même.

— On pourrait dire cela, oui, approuva-t-elle. C'est une façon d'exprimer les choses.

La voix de Mma Ramotswe se fit très douce.

— Mais comment fait-on pour avoir plus de clients, Mma ? demanda-t-elle.

Mma Makutsi ouvrit la bouche pour répondre, puis la referma. Elle inclina alors la tête sur le côté, comme pour fixer un point au-delà de Mma Ramotswe, par la fenêtre derrière celle-ci.

— Eh bien, justement, il y en a un qui arrive ! annonça-t-elle.

Mma Ramotswe glissa le business plan dans un tiroir. Le problème avec les plans, pensa-t-elle, c'était qu'ils tendaient à exprimer des espoirs. Tout le monde, semblait-il, estimait nécessaire de se projeter dans l'avenir, mais pour la plupart des gens, cela revenait à exprimer ce que l'on aimerait bien voir arriver, et non des objectifs que l'on parviendrait bel et bien à atteindre. Car indépendamment des mesures préconisées par leur plan, les gens faisaient toujours ce dont ils avaient envie. Les plans ne servaient donc qu'à révéler les espoirs des individus. Pour savoir ce que telle ou telle personne allait faire à l'avenir, il n'y avait qu'un seul moyen : l'observer, et voir ce qu'elle faisait actuellement. On découvrait ainsi ce qu'elle serait susceptible d'effectuer par la suite, puisque, la plupart du temps, on se contentait de reproduire le même comportement. Tout cela était bien connu, songeait Mma Ramotswe. C'était même l'une des choses les mieux connues au monde.

— Nous pourrions reprendre cette conversation une autre fois, déclara-t-elle. Il ne faudrait pas que ce client croie que nous passons notre temps à élaborer des plans...

Ces mots soulagèrent quelque peu Mma Makutsi, qui avait conscience d'avoir dressé un business plan trop optimiste. Toutefois, elle s'était sentie incapable d'écrire des choses peu réjouissantes. Et après tout, quelle importance ? L'essentiel, c'était que tout aille très bien pour l'une comme pour l'autre. Elle-même avait Phuti Radiphuti et son bébé, et aussi sa nouvelle maison. Mma Ramotswe avait pour sa part Mr. J.L.B. Matekoni et sa petite fourgonnette blanche, ainsi que Puso et Motholeli. Sans parler de son jardin, avec le *mopipi* et les haricots-fleurs. Et toutes deux avaient en outre le pays qui les entourait : le ciel qui paraissait s'étendre à l'infini, rempli de soleil et de cet air dont on avait tous besoin, dont le bétail avait besoin, dont les animaux sauvages du Kalahari avaient besoin. Cet air-là, il y en

avait à profusion. Et elles avaient aussi le Botswana. Ainsi, à bien y réfléchir, on disposait tous des choses qui importaient vraiment. Alors, dans ces conditions, un business plan était-il réellement nécessaire ?

Telles étaient les pensées qui traversaient l'esprit de Mma Makutsi tandis qu'elle regardait les nouveaux venus se garer sous l'acacia, à côté de la fourgonnette blanche de Mma Ramotswe. De la voiture sortirent deux personnes : deux clients, et non pas un. Comme le prévoyait son business plan...

1. En français dans le texte. (*Toutes les notes sont de la traductrice.*)

CHAPITRE II

Ceux qui ont le nez long...

Mma Makutsi ouvrit la porte aux visiteurs et les interrogea du regard.

— Monsieur et madame... ? fit-elle.

L'homme secoua la tête.

— Non, pas monsieur et madame. Monsieur et mademoiselle.

Mma Makutsi ne se démonta pas.

— D'accord, monsieur et mademoiselle... ?

Le visiteur secoua de nouveau la tête.

— Non, Mma. Je suis *Monsieur* et cette dame qui m'accompagne n'est que ma sœur. Nous n'avons pas le même nom, parce que...

— Parce que votre sœur est mariée ? Bien sûr, Rra. Ça ne peut être que cela.

L'homme se tourna vers Mma Ramotswe, qui s'était levée pour les accueillir, et un regard de compréhension tacite passa entre eux, qui signifiait : *Eh oui, nous avons l'un comme l'autre des employés trop zélés ! Ils veulent bien faire, mais ils ont encore beaucoup à apprendre...*

Mma Ramotswe s'avança vers lui, la main tendue.

— Je suis Mma Ramotswe, déclara-t-elle. Et cette dame est mon assist...

Elle s'interrompit de justesse.

— Ma codirectrice, rectifia-t-elle.

Les mots lui avaient échappé. Techniquement, Mma Makutsi était devenue associée dans l'affaire. S'il s'était agi d'une grande entreprise, elle aurait donc pu porter le titre de directrice, en effet. Toutefois, l'agence n'avait jamais été inscrite au registre du commerce en tant que société anonyme – « Avec les revenus que vous avez, cela ne vaut vraiment pas la peine », avait estimé le comptable de Mr. J.L.B. Matekoni, qui, à titre gracieux, se chargeait aussi de la comptabilité de l'agence. Il n'en restait pas moins que le simple terme d'*associé* traduisait mal le rôle que jouait en réalité Mma Makutsi, et Mma Ramotswe eût aimé en trouver un plus approprié. La qualifier de

« partenaire » comportait un double sens – elle l’avait lu dans un journal – et, de toute façon, cela restait bien trop vague. Mma Makutsi était tellement plus qu’une simple partenaire ! Elle était la personne qui préparait le thé, celle qui commentait la marche du monde pendant qu’elles buvaient ensemble ce même thé, qui répondait au téléphone, s’occupait du classement et remettait les jeunes mécaniciens à leur place à chaque incartade. C’était là un rôle très large, pour lequel les termes d’*associé* ou de *partenaire* paraissaient tout bonnement inadéquats, mais qui méritait amplement, à son avis, le label de *codirectrice*.

Le compliment aurait pu passer inaperçu, mais tel ne fut pas le cas. Mma Makutsi l’entendit à coup sûr, parce qu’il produisit sur elle un effet électrique. Elle gagna soudain en stature, grandissant de deux ou trois bons centimètres, et son sourire s’élargit.

L’homme acquiesça.

— Quant à moi, mon nom est Sengupta, indiqua-t-il. Et ma sœur... ajouta-t-il en désignant la jeune femme qui l’accompagnait. Son nom de famille est Chattopadhyay, qui était celui de son mari, mon beau-frère, qui est hélas décédé. C’est un nom un peu long, aussi a-t-on coutume de dire simplement Miss Rose. Cela est plus facile pour tout le monde. Ce n’est pas non plus son vrai prénom, mais c’est celui que les gens utilisent. Pour vous en souvenir, c’est facile : pensez *fleur rouge avec des épines*, et vous ne l’oublierez pas.

Il y avait dans les manières de cet homme une spontanéité qui le rendit d’emblée sympathique à Mma Ramotswe. Elle esquissa un sourire approbateur.

— C’est une bonne idée de se faire appeler comme cela, commenta-t-elle.

Sans en avoir l’air, elle observait les visiteurs depuis leur arrivée, et le souvenir qu’elle cherchait à préciser fit surface à cet instant. *Fournitures de bureau Sengupta* : elle avait vu la publicité dans le journal. Agrafes, trombones, papier pour photocopieuses...

— Tout à fait, acquiesça Mr. Sengupta.

Mma Ramotswe le considéra, surprise.

— Vous avez parlé de trombones, affirma-t-il.

Elle avait dû prononcer ce mot sans s’en rendre compte, de même que, quelques minutes plus tôt, elle avait dit *codirectrice* malgré elle. C’était inquiétant : si l’on commençait à exprimer à haute voix les choses qui nous passaient par la tête, le résultat risquait parfois de se révéler embarrassant. Si elle pensait, par exemple, *Oh non, voilà que Mma Makutsi recommence ! Elle va encore se mettre à répéter des choses que l’on connaît par cœur*, elle pouvait s’attendre à des conséquences pour le moins gênantes. Oui, il y aurait toutes sortes de malentendus... Mais s’agirait-il vraiment de malentendus, en réalité ?

La vérité éclaterait, comme le soleil surgit soudain de derrière un nuage, et l'on se comprendrait tous parfaitement, sachant alors ce que chacun pensait de l'autre.

— De trombones ? répéta Mma Ramotswe. Ah oui, de trombones... Vous êtes le fameux fournisseur de matériel de bureau, n'est-ce pas, Rra ?

Mr. Sengupta parut fier que son entreprise ait ainsi été identifiée.

— Je suis celui-là même, Mma, oui.

Il jeta un coup d'œil circulaire à l'agence.

— Peut-être utilisez-vous du matériel venant de chez moi ?

Mma Makutsi secoua aussitôt la tête.

— Non, répondit-elle. Nous nous fournissons auprès d'une entreprise située du côté de Broadhurst. Ils sont...

— Mais j'ai vu votre catalogue ! la coupa Mma Ramotswe, non sans lui décocher un regard entendu. Vous avez de très bons produits, je crois.

— Il y a de la place pour plus d'une entreprise comme la mienne sur le marché, déclara Mr. Sengupta, grand seigneur. La concurrence est une bonne chose dans le commerce, me semble-t-il.

— Elle est très importante, en effet, confirma Mma Makutsi.

— Mais vous, en revanche, vous êtes la seule agence de détectives de la ville, reprit Mr. Sengupta. À moins qu'il n'existe une autre équipe qui m'a échappé... Peut-être avez-vous des concurrents qui veillent à rester incognito ?

Il éclata de rire à sa propre plaisanterie.

— Très amusant, Rra ! commenta Mma Makutsi. Ils seraient si doués pour le camouflage que personne ne saurait qu'ils existent !

La réaction de Mr. Sengupta fut teintée d'ennui.

— C'est bien ce que je voulais dire, confirma-t-il.

Mma Ramotswe jugea bon de reprendre la situation en main.

— Je vous en prie, asseyez-vous, Mr. Sengupta... et Miss Rose.

Elle désigna les deux chaises réservées aux clients, des chaises qui, depuis toujours – ou plus précisément depuis l'emménagement dans ces locaux –, se trouvaient face à son bureau. Récemment, Mma Makutsi avait pris l'initiative de modifier leur orientation, de façon à les tourner un peu vers sa table de travail à elle. Mma Ramotswe, qui estimait gênant de parler à des clients placés de profil, n'avait pas approuvé cette idée. Elle avait donc remis les chaises dans leur position initiale, directement face à elle. En cet instant toutefois, alors que l'homme et la femme s'installaient, elle comprit que le sujet était loin d'être clos : il ne pouvait être question que des clients tournent le dos à une codirectrice.

Restée debout derrière eux, Mma Makutsi proposa du thé aux visiteurs. Cette offre fut acceptée avec reconnaissance par Miss Rose,

qui s'exprima pour la première fois.

— J'adore le thé ! s'exclama-t-elle. J'en bois sans arrêt !

— C'est très bon pour la digestion, renchérit Mr. Sengupta.

— C'est bon pour presque tous les organes, insista Miss Rose. Cela nettoie la tête et les voies nasales.

— Oui, approuva Mma Ramotswe. Le thé accomplit toutes ces choses, et bien d'autres encore, à mon avis. Et pourtant, il y a toujours des gens qui boivent du café !

Mr. Sengupta se mit à secouer la tête, un mouvement qu'il effectua d'abord de gauche à droite, vers une épaule, puis l'autre, avant de la balancer d'avant en arrière. Ce signal dérouta Mma Ramotswe. Elle savait que l'habitude indienne de remuer la tête de gauche à droite n'avait pas la même signification qu'ailleurs, puisqu'elle marquait l'approbation plutôt que le désaccord. Toutefois, la détective restait perplexe devant ce mélange de mouvements contradictoires. Peut-être Mr. Sengupta avait-il un problème. Peut-être avait-il le cou trop lâche...

— Je suis tout à fait d'accord avec vous, Mma, dit-il. Les gens boivent trop de café. C'est un grave sujet de préoccupation.

Il s'interrompit un instant, avant de reprendre :

— Mais ce n'est pas de cette question que je suis venu vous parler. Je serais ravi de discuter du café avec vous une autre fois, mais, pour le moment, un autre problème me tourmente.

— Je vous en prie, expliquez-moi ça, Rra.

— Je vais le faire. Mais, en premier lieu, puis-je vous parler un peu de moi, Mma Ramotswe ?

— Et de moi aussi, intervint Miss Rose.

— Oui, oui, je vais leur parler de toi aussi, Rosie. Mais je vais commencer par moi, puisque c'est moi qui parle, tu comprends ?

— Connaissez-vous l'Inde, Mma ?

En arrière-fond, la bouilloire, supervisée par Mma Makutsi, se mit à produire des sons significatifs, un léger sifflement similaire aux premiers frémissements du vent qui se lève.

— Je crains que non, Rra. Il y a de nombreux pays dans ce monde que j'aimerais visiter un jour, et l'Inde en fait sans aucun doute partie. Elle se situe même très haut sur ma liste.

Tout en prononçant ces paroles, Mma Ramotswe songea qu'elle n'avait guère voyagé dans sa vie, hormis quelques escapades au-delà de la frontière avec l'Afrique du Sud et, une autre fois, au nord jusqu'à Bulawayo. Cela faisait un total de deux pays étrangers, et encore : pouvait-on vraiment considérer ces deux voisins du Botswana comme des pays étrangers ? Elle en doutait. Quant à cette liste qu'elle avait

évoquée, elle n'était pas très active. Car même si elle en avait un jour les moyens, il était peu probable qu'elle pût beaucoup s'éloigner, dans la mesure où il fallait bien quelqu'un pour s'occuper de Mr. J.L.B. Matekoni et des enfants. Et puis, il y avait l'Agence N° 1 des Dames Détectives. Si on en confiait la responsabilité à Mma Makutsi, on courait toujours le risque que celle-ci, codirectrice ou non, fît des choses qui nécessiteraient ensuite d'être réparées. Enfin, même si l'Inde se trouvait certes sur la liste, d'autres lieux arrivaient avant elle. Il y avait Muncie, Indiana, où, avant de quitter le Botswana, Clovis Andersen lui avait assuré qu'elle serait toujours la bienvenue. Ensuite, il y avait Londres, qu'elle voulait visiter afin d'y rencontrer le prince Charles, si c'était possible, même si elle restait réaliste et se doutait qu'il serait peut-être occupé au moment où elle se trouverait là-bas ; dans ce cas, il ne pourrait pas lui accorder d'entrevue pour évoquer ces sujets dont elle savait, par ses lectures, qu'il aimait parler. Si elle le voyait, ils pourraient néanmoins échanger des remarques sur le jardinage ; elle lui parlerait des haricots-fleurs qu'elle avait réussi à planter et de son *mopipi*, ainsi que de la difficulté de faire pousser des choses quand les pluies mettaient un temps infini à arriver. Il comprendrait tout cela, elle en était sûre, car il était venu au Botswana et s'était rendu dans le Kalahari, et elle pouvait affirmer qu'il savait ; et puis, on voyait que c'était quelqu'un de bien.

Elle s'aperçut que Mr. Sengupta avait repris la parole.

— Ma famille est du Bengale, voyez-vous, Mma, disait-il. Peut-être connaissez-vous Kolkata, que l'on appelle généralement Calcutta. Moi, je continue à l'appeler comme ça parce que je n'arrive pas à me faire à tous ces changements qui ont lieu dans le monde. On change ci, on change ça ! Mais qui sont ces gens qui nous imposent de toujours tout transformer, Mma Ramotswe ?

Il posa sur elle un regard interrogateur, imité par Miss Rose, comme si la question n'était pas rhétorique et exigeait une réponse. Mma Ramotswe ne sut que dire. Elle était cependant d'accord avec l'idée générale exprimée par Mr. Sengupta.

— Ces personnes-là sont très pénibles, Rra, déclara-t-elle. Vous avez raison.

— Mais qui sont-elles, ces personnes ? insista Mr. Sengupta.

La détective haussa les épaules.

— Ce sont les gens qui écrivent dans les journaux ou qui parlent à la radio. Ce sont eux qui ne cessent de nous expliquer ce que nous devons penser ou faire.

Mr. Sengupta se pencha vers elle avec enthousiasme.

— Exactement, Mma ! Exactement ! Or, je n'ai pas le souvenir d'une seule occasion où l'on m'ait demandé d'élire des gens pour effectuer ce travail-là, celui d'expliquer aux autres ce qu'ils peuvent

dire et ne peuvent pas dire. Vous vous souvenez d'élections de ce genre, vous ?

Mma Makutsi, qui avait préparé le thé, en tendit une tasse à Miss Rose.

— Il n'y a jamais eu d'élections de ce genre, non, confirma-t-elle. Ce sont là des gens qui ont le nez très long, et c'est tout !

Mr. Sengupta se retourna pour la dévisager.

— Le nez très long, Mma ?

— Oui, ils ont le nez très long puisqu'ils passent leur temps à le fourrer dans les affaires des autres ! C'est d'ailleurs pour cela qu'ils se croient autorisés à nous dire ce que nous devons penser.

— Moi, ces gens-là, je leur dis juste de s'en aller, affirma Miss Rose. Je leur dis : allez-vous-en, vous autres, allez-vous-en !

Ces paroles furent accueillies par un silence. Puis Mr. Sengupta reprit :

— Nous ne devrions pas hésiter à dire à ces gens de disparaître, vous savez. Si nous étions plus nombreux à nous lever et à dire « Allez-vous-en ! », nous aurions moins de problèmes avec les employés du gouvernement et les fonctionnaires de toutes sortes.

— Et ça leur apprendrait ! renchérit Miss Rose.

— Mais je ferais bien de revenir à ce que je vous disais, enchaîna Mr. Sengupta. Et ce que je vous disais, c'est que ma famille est du Bengale. Mon grand-père était quelqu'un de très célèbre à Calcutta. On trouve là-bas une rue à son nom, vous savez. Il était très fortuné jusqu'au jour où il a perdu tout son argent dans des combines politiques avec des individus corrompus. Ç'a été une grande tragédie pour notre famille, mais mon père, lui, s'est vite redressé et il a pris cela comme un défi. Il a fort bien réussi dans les affaires, ce qui lui a permis de donner à chacun de ses quatre fils assez d'argent pour débiter dans la vie, là où nous en avons envie. Pour ma part, j'ai choisi le Botswana. C'était il y a trente ans, Mma. J'avais vingt-cinq ans à l'époque. J'étais très jeune, mais je suis venu ici et j'ai monté mon affaire de fournitures de bureau.

« Il n'a pas été facile de quitter l'Inde et de démarrer au beau milieu de l'Afrique, mais je l'ai fait, Mma. Et dès l'instant où je suis arrivé ici, je me suis dit : c'est un bon pays. C'est un bon pays, parce que les gens se traitent bien les uns les autres, et qu'il y a beaucoup à accomplir. Voilà ce que j'ai pensé à l'époque, Mma, et je n'ai pas changé d'opinion.

Mma Makutsi tendit une tasse de thé à Mr. Sengupta, qui la remercia avec l'un de ses mouvements de tête difficiles à interpréter.

— Par la suite, ma sœur est venue me rejoindre avec son mari. Il a d'abord travaillé avec moi dans mon entreprise, puis il a ouvert une succursale à Francistown. Cela a très bien marché jusqu'à ce qu'il

tombe malade, puis qu'il décède.

Il se tourna vers sa sœur, qui baissa la tête.

— Je suis heureuse que tout se soit bien passé pour vous, Rra, dit Mma Ramotswe. Mais je suis désolée pour votre mari, Mma. Je suis désolée que vous l'ayez perdu.

Miss Rose releva les yeux pour agréer ces paroles de compassion.

— Nous menons une vie tranquille, poursuivit Mr. Sengupta. Nous avons tous les deux la nationalité, maintenant : je l'ai moi-même prise il y a quinze ans et j'en suis très fier. Ma sœur a attendu un peu, mais elle est très fière elle aussi d'être citoyenne du Botswana.

— Cela me fait plaisir de l'entendre, acquiesça Mma Ramotswe.

Elle ne voyait pas bien où cette histoire allait les conduire. Mr. Sengupta affirmait mener une existence paisible, mais celle-ci, à l'évidence, ne l'était pas au point qu'il pût se passer des services de l'Agence N° 1 des Dames Détectives.

Il afficha une soudaine gravité.

— Et puis, il s'est passé quelque chose, déclara-t-il. Quelque chose de complètement inattendu.

Tout le monde retint son souffle. Pendant une minute entière, Mr. Sengupta garda le silence.

— Une femme est apparue dans notre maison, expliqua-t-il enfin. Elle était indienne, comme nous. Elle s'est présentée chez nous.

« Nous avons un gardien à la grille. De nos jours, les gens comme nous sont obligés d'avoir quelqu'un pour surveiller les individus qui croient avoir le droit de voler ce qui nous appartient. Ils sont persuadés que, comme nous sommes indiens, nous avons beaucoup d'argent et qu'ils peuvent donc venir se servir chez nous.

Mma Ramotswe savait qu'il disait vrai. Il existait des individus qui s'en prenaient à certaines catégories de personnes ; en général, ils venaient de l'extérieur du pays, mais les étrangers ne devaient pas être les seuls à blâmer...

— Cette femme a dit au gardien posté à la grille qu'elle avait besoin de me voir et qu'elle était une amie. Il l'a laissée entrer... Ce n'est pas sa faute. Ces gens-là sont persuadés que, si un Indien demande à voir un autre Indien, il s'agit forcément d'un ami ou d'un membre de sa famille. C'est naturel, je ne lui reproche rien.

« Cette femme est donc arrivée et ma sœur a été la première à lui parler. Raconte, Rosie !

Miss Rose se pencha en avant.

— Je ne l'avais jamais vue de ma vie, Mma Ramotswe. C'était une étrangère pour moi, une parfaite étrangère !

— Nous connaissons presque tous les membres de la communauté indienne de Gaborone, expliqua Mr. Sengupta. On rencontre les gens dans les mariages, voyez-vous, et les jours de fête comme Divali ou

autre. Ma sœur a croisé au moins une fois toutes les femmes indiennes de la ville. Mais pas cette dame-là, Mma. Pas celle-là.

— Elle était donc de passage ici ? demanda Mma Ramotswe. Ou alors elle travaillait pour une entreprise ? Une entreprise sud-africaine, peut-être ?

Mr. Sengupta leva la main.

— Non, hélas non, Mma. Tout aurait été simple dans ce cas, mais non. Cette dame n'avait absolument aucune attache à Gaborone, ni dans le reste du Botswana, d'ailleurs.

— C'était comme si elle venait de nulle part, ajouta Miss Rose.

Mr. Sengupta se mit à rire.

— Mais c'est justement cela ! C'est la femme de nulle part, Mma !

Mma Makutsi, toujours debout derrière eux, jugea bon de se joindre à la conversation.

— Elle vient forcément de quelque part, Rra. Personne ne vient de nulle part. Nous venons tous de quelque part.

Mr. Sengupta se tourna à demi sur sa chaise pour s'adresser à elle.

— Oui, Mma, c'est juste. Alors sans doute faut-il dire de cette dame qu'elle *avait l'air* de venir de nulle part.

— Oui, elle avait l'air de venir de nulle part, répéta Miss Rose. Mais peut-être est-ce justement de là qu'elle venait : de nulle part.

Elle esquissa un geste léger pour illustrer l'étrange état de ceux qui viennent de nulle part, et la tête de Mr. Sengupta se mit à virevolter de nouveau.

— Ne nous égarons pas, dit-il. Cette dame, bien évidemment, vient de quelque part, mais nous ne savons pas d'où. Et ce qui rend cette affaire assez inhabituelle, c'est qu'elle non plus n'a pas l'air de le savoir.

— Elle ne sait même pas son nom, ajouta Miss Rose. Pouvez-vous croire une chose pareille, Mma ? Elle ne sait même pas comment elle s'appelle !

Mma Ramotswe fronça les sourcils. Dans son manuel, Clovis Andersen évoquait une affaire qu'il avait eu à élucider, dans laquelle une personne souffrait d'amnésie. Il s'agissait d'un homme que l'on avait retrouvé étendu au bord de la route et qui ne se souvenait pas de ce qui lui était arrivé. Il s'était révélé par la suite qu'il avait été renversé par une voiture, mais il avait mis très longtemps à se remémorer le fil des événements.

— Elle n'aurait pas eu un accident ? suggéra la détective. Parfois, quand on reçoit un coup à la tête, il arrive que l'on oublie tout. C'est un phénomène assez connu.

— Non, ce n'est pas ça, assura Mr. Sengupta. Vous pensez bien que c'est la première chose que je me suis figurée. Toujours est-il que je ne pouvais pas renvoyer cette pauvre femme à la rue, n'est-ce pas, Mma ?

— Non, bien sûr.

Mais sans doute d'autres que lui l'auraient-ils fait à sa place, ajouta Mma Ramotswe en son for intérieur.

— J'ai donc demandé à mon ami le Dr Moffat de l'examiner, poursuivit Mr. Sengupta. Vous le connaissez, Mma ?

— Oui, je le connais.

— Il a constaté qu'il n'y avait aucun signe de blessure à la tête et a dit que cette dame lui paraissait en parfaite santé.

— C'est bien étrange, murmura Mma Ramotswe.

— Plus que cela ! s'exclama Mr. Sengupta. Nous avons donc suggéré à cette femme de rester chez nous. Nous ne pouvions tout de même pas laisser une dame indienne errer à travers la ville en ignorant qui elle était... et où elle se trouvait.

— Parce qu'elle ne savait pas non plus où elle se trouvait ? s'étonna Mma Makutsi en secouant la tête avec incrédulité. Elle ne savait même pas qu'elle était à Gaborone ? On lit souvent des histoires de ce genre dans les journaux ou dans les livres, mais j'ai toujours pensé qu'elles n'étaient pas vraies. Comment pourrait-on tout oublier ?

— Je vous assure, Mma, que cette femme ne sait rien, soupira Mr. Sengupta. Je ne suis pas homme à me laisser mener en bateau, croyez-moi. Je lui ai demandé si elle savait qu'elle était au Botswana et pour toute réponse, elle m'a regardé avec un air hagard. Comme cela...

Il se livra alors à une imitation de ce que devait être, à ses yeux, l'expression d'un individu qui ignorait totalement qu'il était au Botswana.

Mma Ramotswe réprima un sourire.

— Et que dit le Dr Moffat de toute cette histoire ? interrogea-t-elle.

— Il pense que cette femme est sincère. Il a dit que, parfois, les gens faisaient semblant de ne plus rien se rappeler, afin de se sortir de situations difficiles, mais que cette dame-là n'a pas l'air de mentir. Il estime que c'est une amnésie authentique.

Mma Ramotswe demeura pensive.

— J'imagine que vous allez me demander de découvrir qui est cette femme ?

Mr. Sengupta s'adossa à sa chaise.

— C'est exactement le but de notre visite, Mma.

— Mais pourquoi voulez-vous le savoir, Rra ? Est-ce vraiment à vous de vous en occuper ?

Mr. Sengupta poussa un nouveau soupir.

— En fait, il y a deux raisons, Mma Ramotswe. La première, c'est que j'ai recueilli cette dame chez moi. Et une fois que vous avez fait cela, vous ne pouvez pas vous désintéresser de son histoire, si ?

— Non ! lança Mma Makutsi derrière lui. Vous ne pouvez pas vous

en désintéresser.

— Et la seconde raison, continua Mr. Sengupta, la seconde raison est en rapport avec les autorités de l'immigration. Cette dame n'a aucun papier sur elle – ni passeport ni permis de conduire, rien. Je suis allé me renseigner en vue d'obtenir pour elle l'autorisation de rester dans le pays, mais les préposés se sont mis dans tous leurs états. Ils ne pouvaient pas traiter une demande de permis pour une personne qui n'avait ni nom ni adresse, m'ont-ils dit. Ils considèrent qu'il y a toutes les chances que cette dame vienne du Zimbabwe et, si c'est le cas, ils seront obligés de la reconduire à la frontière.

— Et là, elle va avoir des tas de problèmes, compléta Mma Makutsi. Rien n'est facile là-bas ! Sans compter qu'elle devra trouver quelqu'un qui veuille bien s'occuper d'elle !

— Tout à fait, approuva Mr. Sengupta. Alors je leur ai demandé s'ils pouvaient m'accorder un peu de temps. J'ai suggéré que, si j'engageais quelqu'un pour découvrir qui est cette dame, il leur serait peut-être possible d'étendre le délai d'expulsion. Ils ont accepté, à condition que l'enquêteur que j'engage soit approprié.

— Nous sommes très appropriées, assura Mma Makutsi. Nous sommes la seule agence de détectives du Botswana.

— C'est ce que je leur ai dit, acquiesça Mr. Sengupta. Et cela va vous faire plaisir, Mma : ils ont estimé que l'Agence N° 1 des Dames Détectives conviendrait parfaitement pour mener cette enquête.

Il marqua une légère pause.

— Ils nous ont donné six mois. C'est très bien, cela nous laisse beaucoup de temps pour éclaircir la situation.

— Allez-vous prendre cette affaire en main, Mma Ramotswe ? ajouta Miss Rose. Allez-vous découvrir qui est cette malheureuse ?

Mma Ramotswe n'avait nul besoin de réfléchir. Elle imaginait sans peine à quel point la situation de la pauvre femme devait être pénible, et comme il était perturbant, voire effrayant, d'ignorer ce que l'on faisait là où l'on se trouvait. Bien sûr qu'elle lui viendrait en aide !

— Je m'en chargerai pour vous, oui, déclara-t-elle en lançant un regard à Mma Makutsi, qui réagit par un hochement de tête enthousiaste. Nous ferons tout ce qui est en notre pouvoir.

— Nous ne pouvons pas vous garantir de résultats, tempéra Mma Makutsi, mais ma codirectrice et moi-même ferons de notre mieux, Mr. Sengupta.

Codirectrice ! Mma Ramotswe songea qu'elle avait vu juste. D'ailleurs, ce serait l'occasion de créer un nouveau dicton, se dit-elle. Après tout, il y avait bien des gens pour les inventer, ces aphorismes, aussi connus et usités devaient-ils devenir par la suite. Celui-ci, pensa-t-elle, pourrait par exemple avoir du succès : *Donnez un titre à votre secrétaire et vous ne pourrez plus la faire taire.*

Elle sourit. L'existence était ainsi faite : chaque jour qui passait révélait à quel point les dictons décrivaient bien la vie. En la matière, au moins, on n'avait jamais de réelles surprises, aussi étonnantes les choses pussent-elles paraître en surface...

CHAPITRE III

Le seul bébé du Botswana qui ronronne

Ce soir-là, Mma Ramotswe rentra du travail bien avant Mr. J.L.B. Matekoni. Celui-ci assistait à une réunion de l'Association des professionnels de la mécanique, aussi n'arriva-t-il pour sa part à la maison que vers sept heures, alors qu'elle avait déjà fait dîner les enfants et achevait de préparer un ragoût pour leur propre repas. Ce fut cette odeur qui lui chatouilla les narines lorsqu'il franchit la porte de derrière, retira ses chaussures de travail puis pénétra dans la cuisine pour saluer son épouse.

— Cette réunion a duré très longtemps ! s'exclama-t-il. Mais à présent... Mma, cette bonne odeur ! Ça m'a l'air d'être un délicieux ragoût qui mijote là !

Il se concentra pour mieux humer l'air, puis ajouta :

— De quoi me faire oublier cette réunion interminable...

— Moi aussi, j'ai eu une journée chargée, répondit Mma Ramotswe. Il s'est passé des choses très importantes aujourd'hui... exactement comme je l'avais prédit !

Mr. J.L.B. Matekoni tira du réfrigérateur une petite bouteille de bière. Mma Ramotswe n'en buvait pas, mais elle en gardait toujours au frais pour son mari, en prévision des occasions de ce genre.

Il s'assit à la table de la cuisine, la bouteille décapsulée devant lui.

— Alors, lança-t-il, cette journée si importante ? Je t'écoute...

Elle l'informa de la visite de Mr. Sengupta et de sa sœur.

— Je connais ce monsieur, commenta-t-il. C'est quelqu'un de très charitable : Lions Club et compagnie... Et il me semble qu'il a donné cinq ou six cartons de cahiers et de crayons de couleur à Mma Potokwane pour les enfants. C'est elle qui me l'a dit.

— Cela ne me surprend pas, répondit Mma Ramotswe. Figure-toi qu'il a recueilli chez lui une pauvre femme qui a perdu la mémoire. Cela me semble être une autre preuve de gentillesse.

Elle relata alors l'incident de la femme indienne et la situation désespérée dans laquelle se trouvait celle-ci. Mr. J.L.B. Matekoni

l'écoula avec attention, mais finit par secouer la tête d'un air incrédule.

— Tout cela me paraît très improbable, Mma. Sûrement que...

— Le Dr Moffat a dit que cela pouvait arriver, insista-t-elle.

— Oh, j'ai entendu des histoires de ce genre, bien sûr, reprit Mr. J.L.B. Matekoni en buvant une gorgée de sa bière. Mais j'ai toujours pensé que c'étaient des choses que l'on racontait, mais qui n'arrivaient jamais à personne. Un peu comme les *tokoloshes* et les légendes de ce type...

Il désignait là les esprits malins que l'on se plaisait à évoquer le soir pour s'effrayer mutuellement autour des feux de camp. Les *tokoloshes* n'existaient pas, bien sûr, mais lorsqu'on était seul la nuit sur des chemins déserts avec, autour de soi, les bruits de la savane amplifiés par l'obscurité, sans lune ni lumières pour se rassurer, on se laissait aisément assaillir par ces choses auxquelles on ne croyait pas. Même le plus brave d'entre nous aurait un peu peur dans de telles circonstances et Mr. J.L.B. Matekoni savait qu'en général nous ne sommes pas aussi braves que nous aimerions le croire – même si, parfois, nous pouvons au contraire nous surprendre nous-mêmes à cet égard.

Mma Ramotswe n'avait pas la moindre envie de parler des *tokoloshes*. Elle acheva donc son compte rendu de la visite des Sengupta, puis enchaîna sur le coup de téléphone reçu par Mma Makutsi.

— J'ai bien senti qu'il se passait quelque chose, avoua-t-elle. Après le départ de Mr. Sengupta et de sa sœur, elle n'a pas cessé de regarder sa montre. Quand elle est sortie acheter des *vetkoek*¹ pour son déjeuner, elle m'a bien demandé si je restais et si je pouvais prendre les messages au cas où on appellerait pour elle. Elle attendait des nouvelles de son avocat.

Mr. J.L.B. Matekoni haussa les sourcils.

— De son avocat ? Elle a des ennuis avec la justice ?

— Non, non, pas du tout ! De toute façon, il n'y a pas eu d'appel pendant son absence. C'est arrivé une heure plus tard.

— Et alors ?

Mma Ramotswe brûlait de révéler la grande nouvelle.

— Tu ne vas pas le croire, Rra !

Mr. J.L.B. Matekoni avala une autre gorgée de bière.

— Elle va se présenter au Parlement ?

— Non.

— Être envoyée dans l'espace ?

Mma Ramotswe se mit à rire en imaginant Mma Makutsi en combinaison spatiale, ses grosses lunettes calées sur la visière du casque.

— Non, elle ne part pas dans l'espace, même si je suis sûre qu'elle accomplirait très bien toutes ces tâches que l'on doit faire quand on y est expédié. Y a-t-il du travail de classement à effectuer là-haut ? Si oui, Mma Makutsi serait la personne idéale.

— Les papiers voleraient partout, objecta Mr. J.L.B. Matekoni. Il n'est pas facile de classer des papiers sans la force de gravité. Même Mma Makutsi aurait du mal, à mon avis.

— Moi, j'ai toute confiance en elle, assura Mma Ramotswe. Surtout depuis qu'elle est devenue mon associée.

Mr. J.L.B. Matekoni eut un nouveau haussement de sourcils, mais ne dit rien. Il avait exprimé ses réserves quant à la promotion considérable de Mma Makutsi, mais n'avait pas cherché à imposer son point de vue. L'Agence N° 1 des Dames Détectives était l'affaire de Mma Ramotswe, il n'avait pas à s'en mêler.

— Parfois, avait-il néanmoins déclaré en choisissant ses termes avec précaution, parfois, il faut bien réfléchir avant de promouvoir les gens. Parce qu'une fois qu'on leur a donné de l'avancement, on ne peut plus les rétrograder. Il est plus facile de gravir une colline, avait-il ajouté après une courte pause, que d'en redescendre.

Mma Ramotswe avait manifesté son scepticisme.

— Tu es sûr, Rra ? N'est-il pas plus facile de redescendre, étant donné que c'est en descente, justement ? Monter réclame plus d'efforts, je pense.

Mr. J.L.B. Matekoni avait réfléchi un instant.

— Ce que je veux dire, c'est qu'une fois qu'on a fait cuire un rôti, on ne peut pas le *décuire*. Voilà ce que je veux dire en réalité, Mma.

— Là, tu as raison, je pense, avait alors approuvé Mma Ramotswe.

— Bon, avait bougonné Mr. J.L.B. Matekoni. C'est tout...

Cela n'avait pas été la plus satisfaisante des conversations, mais, même en tenant compte de ces mises en garde, Mma Ramotswe continuait à estimer qu'elle avait bien fait de proposer l'association à Mma Makutsi.

— Quoi qu'il en soit, Rra, dit-elle, revenant à la conversation, elle a fini par recevoir ce fameux coup de téléphone et, comme prévu, c'était son avocat. Un avocat qui a une voix qui porte...

— Ce sont les meilleurs, commenta Mr. J.L.B. Matekoni. Un avocat qui parle tout doucement et que personne n'entend ne sert à rien.

— Bref, sa voix était assez forte pour que j'entende tout ce qu'il lui disait. Ses paroles parvenaient très clairement jusqu'à moi, bien qu'il se soit trouvé à l'autre extrémité d'une ligne téléphonique.

Mr. J.L.B. Matekoni leva vers elle un regard interrogateur.

— Et alors, Mma ?

— Alors il a dit : « Il est à vous, Mma. » Et elle a crié : « C'est vrai, il est à moi ? Vous êtes sûr ? » Et il a répondu : « Sûr à cent pour

cent ! »

— Pas à quatre-vingt-dix-sept pour cent ? suggéra Mr. J.L.B. Matekoni.

— Non, à cent pour cent. Et durant toute cette conversation, je ne pouvais pas m'empêcher d'entendre... Je n'aime pas écouter les conversations, Rra, mais quand l'un des interlocuteurs se trouve dans la pièce et que l'autre a une très grosse voix...

Elle regarda Mr. J.L.B. Matekoni, guettant son soutien.

— Bien sûr, Mma, acquiesça-t-il. Ce n'est pas ta faute, tu étais obligée d'entendre. Tu n'as pas à te sentir coupable.

Mma Ramotswe reprit son récit.

— Quand elle a raccroché, elle s'est levée d'un bond et elle s'est mise à danser. Une drôle de danse, Rra, je n'en avais jamais vu de semblable... Mais, en tout cas, une chose était sûre : il s'agissait de la danse d'une personne qui était très heureuse pour une raison ou pour une autre.

— Parce qu'elle avait obtenu... ce qui était désormais à elle ?

— Un restaurant ! révéla Mma Ramotswe. Mma Makutsi me l'a dit après avoir terminé sa danse. Elle a acheté un restaurant ! Elle va continuer à travailler à l'Agence N° 1 des Dames Détectives, bien sûr, mais, durant son temps libre, elle s'occupera d'un restaurant. Ce sera son deuxième métier.

Mr. J.L.B. Matekoni fronça les sourcils.

— Aïe ! fit-il.

Mma Ramotswe eut un petit haussement d'épaules.

— Je ne sais pas quoi penser, Rra. Je ne sais pas si je dois penser Aïe ! comme toi ou tout à fait autre chose.

Mr. J.L.B. Matekoni sourit.

— Ce qui est sûr, c'est qu'un restaurant tenu par Mma Makutsi ne sera pas un restaurant comme les autres, Mma.

Mma Ramotswe réprima un sourire. Il avait raison, bien sûr, mais elle avait là un devoir de loyauté. Car avec toutes ses bizarreries, Mma Makutsi restait sa collègue et son amie. Plus que cela encore, c'était une femme, et il existait encore des hommes qui regardaient de haut les aspirations professionnelles de la gent féminine. Mr. J.L.B. Matekoni n'en faisait pas partie, bien sûr, mais Mma Ramotswe préférait ne pas être trop prompte à mettre en doute les ambitions d'une femme. Peut-être même que penser Aïe ! était déjà aller trop loin, aussi ne s'autorisa-t-elle pas ce sourire et déclara-t-elle plutôt :

— Je suis sûre que Mma Makutsi sait très bien ce qu'elle fait, Rra. Après tout, pour obtenir un quatre-vingt-dix-sept sur cent, il faut avoir la tête sur les épaules !

Mr. J.L.B. Matekoni parut percevoir la mise en garde.

— Oh, je ne doute pas des compétences générales de Mma Makutsi ! assura-t-il. C'est une femme très intelligente, nous le savons tous. C'est juste qu'elle est un peu...

Il parut se concentrer pour trouver le mot, et Mma Ramotswe se sentit désolée pour lui. Oui, Mma Makutsi était un peu... un peu... Elle aussi avait du mal à formuler la chose avec précision. Il existait une multitude de gens qui étaient *un peu... un peu...*

— Un peu... despote ? suggéra-t-elle. C'est le mot que tu cherchais, Rra ?

Mr. J.L.B. Matekoni fronça les sourcils, réticent. Mma Potokwane avait un côté despote, oui ; ce terme lui convenait parfaitement, mais bien sûr, elle n'avait pas le choix. Quand on dirigeait un orphelinat, avec une multitude d'enfants qui couraient en tous sens, il fallait être capable d'imposer sa volonté. D'ailleurs, si l'on devait un jour passer une annonce dans le journal pour la remplacer, il faudrait spécifier aux candidates la nécessité de ce côté despote. Si Mma Potokwane décidait de prendre sa retraite, par exemple, et qu'il faille trouver quelqu'un pour lui succéder, l'annonce devrait stipuler clairement les choses : *Recherche dame avec expérience pour le poste de directrice d'orphelinat. Personnalité despotique exigée.*

Il sourit à cette pensée.

— Il y a quelque chose de drôle, Rra ? s'enquit Mma Ramotswe.

Il chassa de son esprit l'image d'une file d'attente composée de grosses dames autoritaires faisant la queue pour passer l'entretien. Il y aurait beaucoup de bousculades et d'altercations dans la file, chacune jouerait des coudes, jusqu'à ce que la plus résolue, la plus *despotique*, se retrouve en tête et soit d'emblée engagée.

Il s'empressa de revenir au sujet qui les occupait : le restaurant de Mma Makutsi.

— Non, ce n'est pas tout à fait cela, Mma. C'est plus une question de rigidité. Oui, de la rigidité.

Mma Ramotswe acquiesça. La rigidité, c'était exactement le terme. Mma Makutsi pouvait être très rigide.

À présent, Mr. J.L.B. Matekoni trouvait aisément ses mots.

— Dans son restaurant, j'imagine par exemple qu'on risquera gros si on ne mange pas tout ce qu'il y a dans l'assiette. Elle observera les clients par le passe-plat, de la salle, on ne verra que le reflet de ses lunettes qui brillent, et elle repérera ceux qui ne mangent pas leur plat jusqu'au bout. Alors elle sortira en trombe de la cuisine et exigera des excuses. Oui, ce sera un restaurant très particulier...

Ce fut bien entendu une conversation très différente qui se tint dans la maison des Radiphuti ce soir-là. Chez eux, on dînait toujours un peu plus tard, car l'emploi du temps de Phuti Radiphuti était assez différent de celui du commun des mortels. La plupart des gens

arrivaient au travail à huit heures le matin, mais Phuti avait pour sa part décidé, depuis quelques années, qu'il ne se présenterait jamais avant neuf heures au Magasin des Meubles Double Confort, voire neuf heures et demie certains jours. Il existait plusieurs raisons à cela : la première était son manque de patience. Il ne supportait pas les incessants arrêts et redémarrages de rigueur dans la circulation chargée des heures de pointe. Il avait découvert qu'en sortant de chez soi de bonne heure on se retrouvait inévitablement pris au piège des longues files de voitures conduites par ceux qui, eux aussi, tenaient à arriver à destination avant huit heures. C'était comme essayer de franchir une porte au moment où des centaines d'autres individus avaient exactement la même idée, estimait-il. Au moins, si l'on était à pied pour passer cette porte, les autres personnes se comportaient avec une relative courtoisie : elles ne se piétinaient pas les unes les autres, n'émettaient pas de grognements irrités si quelqu'un, devant elles, se montrait trop lent, et elles ne s'arrêtaient pas pour réfléchir avant de tourner à droite ou à gauche. Comme tout était différent dès l'instant où les gens étaient assis au volant d'une voiture ! Protégés par l'enveloppe métallique et les vitres qui les entouraient, ils manifestaient des signes d'impatience vis-à-vis des autres conducteurs et hésitaient rarement à s'assurer d'infimes avantages en passant au feu rouge, par exemple, ou en ignorant les signaux, pourtant dénués d'ambiguïté, indiquant un *Stop* ou un *Cédez le passage*. Et encore, on était au Botswana ! se disait-il. Un pays où tout le monde – ou, du moins, presque tout le monde – était extrêmement poli ! La situation se révélait bien pire dans des pays pourtant tout proches, où les gens conduisaient leur voiture comme s'ils étaient poursuivis par un essaim de guêpes et où ils ne se souciaient que très peu des méandres que pouvait dessiner la route qu'ils avaient devant eux.

Les conséquences des routes très sinueuses, se souvint-il, étaient encore pires quand des montagnes venaient ajouter à la difficulté. Au Botswana, au moins, tout était plat, puisqu'il n'y avait pas de vrais reliefs sur le territoire, mais il en allait bien autrement au Lesotho, par exemple, un pays qui n'était pas si éloigné que cela, et où l'on ne trouvait que des montagnes, et encore des montagnes. En y songeant, il se souvint que, quelques années plus tôt, le roi de ce pays avait trouvé la mort sur le flanc de l'une d'elles. Chacun savait que les routes du Lesotho n'étaient pas en bon état et, quand on transportait le roi à l'arrière de sa voiture, il était clair que l'on devait redoubler de prudence. Bien sûr, songeait Phuti, on ignorait ce qui s'était passé au juste : le chauffeur n'y était peut-être pour rien, toutes sortes d'incidents pouvaient se produire quand on roulait de nuit. Une vache qui surgissait soudain sur l'asphalte, pratiquement invisible dans l'obscurité avant l'instant où les phares du véhicule captaient ses yeux,

et il était alors trop tard... Les blocs de roche qui se détachaient et roulaient sur la route pouvaient aussi venir s'arrêter au détour d'un virage sans visibilité. Sans parler des pluies, qui emportaient des sections entières de bitume, laissant de grands vides dans lesquels n'importe qui, même un monarque, pouvait facilement tomber. Non, on ne devait jamais blâmer un conducteur sans connaître les faits précis, et comme le malheureux était décédé en même temps que le roi, on ne saurait jamais le fin mot de l'histoire. La plupart du temps, on ne pouvait s'en prendre qu'au hasard et à rien d'autre, comme pour cet incident dans lequel Phuti lui-même avait été blessé, le soir où le chauffeur du camion de livraisons n'avait pas remarqué qu'il se tenait derrière lui. On n'allait pas passer son temps à distribuer des blâmes aux gens, considérait Phuti Radiphuti.

Mais ce n'était pas seulement à cause des mauvais conducteurs et des embouteillages que Phuti préférait ne pas se mettre au travail de trop bonne heure. Il avait aussi d'excellents motifs professionnels pour arriver au bureau un peu plus tard que les autres. Il estimait en effet que, si des problèmes devaient se présenter, ils surviendraient tôt le matin. En général, cela concernait le personnel : un employé téléphonait pour annoncer qu'il ne viendrait pas travailler parce qu'il était malade. On pouvait également découvrir une malfaçon sur un meuble tout juste livré ou recevoir une lettre désagréable par le courrier du matin, que l'un des vendeurs ramassait en venant. Autant de choses aisément gérables par l'un ou l'autre de ses trois codirecteurs : laisser ces derniers résoudre les problèmes plutôt que de s'en charger lui-même n'était pas seulement une façon pour lui de limiter les tensions, mais aussi un moyen d'encourager son personnel. Quand on était codirecteur, on avait envie de s'entraîner à diriger et, si le P.-D.G. se trouvait dans les parages, on se sentait souvent inhibé. En arrivant tard, pensait Phuti, il laissait une heure ou deux à ses codirecteurs pour exercer leurs compétences. Bien sûr, cette approche avait des limites : si cela ne tenait qu'aux codirecteurs, ils vous suggéreraient de n'arriver au magasin qu'en fin d'après-midi, voire de ne pas venir du tout, ce qui leur laisserait tout le loisir de donner des ordres et de prendre les décisions. Vous n'auriez alors plus rien à diriger ni à décider vous-même.

C'était donc pour toutes ces raisons que la journée de travail de Phuti se prolongeait assez tard dans la soirée, et cela signifiait que Mma Makutsi avait davantage de temps pour s'occuper de leur fils, Itumelang Clovis Radiphuti, qui, âgé de six mois désormais, se montrait peu disposé à aller au lit avant huit heures le soir. Les trois ou quatre heures que Mma Makutsi passait avec lui en rentrant du travail étaient, estimait-elle, les plus précieuses de sa journée – et de celle du bébé. La femme que l'on avait engagée comme nounou pour

Itumelang était totalement fiable et comblait leurs attentes à tout point de vue, mais Mma Makutsi pensait, comme beaucoup, que rien ne valait l'attention d'une mère. Et Itumelang lui-même semblait partager cet avis, puisqu'il affichait à chaque fois un complet ravissement lorsqu'il voyait sa mère rentrer à la maison après sa journée de travail. Et lorsqu'elle le prenait dans les bras et le tenait contre elle, il émettait un étrange bruit de gorge, expression d'un plaisir infini, que Mma Ramotswe, qui en avait été le témoin, avait comparé à un ronronnement.

— On sent qu'il est aux anges, avait-elle dit à Mma Makutsi. Écoutez ça ! C'est le ronron des chats quand ils ont mangé à leur faim et que tout va bien pour eux. Il ronronne, Mma ! Vous avez le seul bébé du Botswana qui ronronne !

— Cela me fait très plaisir, avait répliqué Mma Makutsi. Cela veut peut-être dire que c'est un bébé lion. Quand il grandira, il sera fort et courageux comme un lion !

Mma Ramotswe s'était mise à rire, mais ce commentaire avait fait remonter du fond de sa mémoire un vieux souvenir, celui d'une histoire à laquelle elle n'avait pas pensé depuis des années – depuis l'enfance, en fait – et qui n'en était pas moins vivace dans son esprit. Elle ferma les yeux quelques instants pour tenter de fixer ce souvenir avant qu'il s'évanouisse comme le font si facilement les pensées anciennes. Elle était de retour à Mochudi, petite fille assise en compagnie de la cousine de son père qui l'avait élevée. Cette femme lui racontait une histoire qu'elle-même devait tenir de sa grand-mère ou d'une tante, ou tout au moins d'une personne appartenant à la génération qui conservait encore toutes ces légendes traditionnelles dans un coin de sa tête.

— Un lion, murmura-t-elle. Il y avait une histoire là-dessus...

Mma Makutsi embrassa Itumelang sur le sourcil.

— Sur un garçon aussi brave qu'un lion ? Comme mon petit Itumelang ?

Mma Ramotswe secoua la tête.

— C'est une histoire que m'a racontée il y a très longtemps la cousine de mon père. Celle qui l'aidait à la maison quand j'étais petite.

Mma Makutsi inclina la tête d'un air respectueux. Elle connaissait le passé de Mma Ramotswe.

— Après la disparition de votre maman ?

— Oui, acquiesça Mma Ramotswe. Cette cousine était beaucoup plus âgée que mon regretté Papa. C'était comme une grand-mère pour moi.

— Ce sont ces femmes-là qui détiennent les histoires, souligna Mma Makutsi. Elles les connaissent toutes, elles savent des choses qui se sont passées longtemps auparavant... ou qui ne se sont jamais

passées, d'ailleurs.

— Peu importe qu'elles se soient passées ou non, estima Mma Ramotswe. Il existe de nombreuses histoires qui ne sont jamais arrivées.

Elle s'interrompit, hésitante.

— Cette histoire-là parlait d'une jeune fille qui avait épousé un lion. Elle ne le savait pas au moment du mariage, mais le garçon qu'elle s'était choisi était en fait un lion. Il avait l'air d'un homme normal, mais il y avait quelque chose, chez lui...

— Ce devait être les yeux, assura Mma Makutsi en jetant un regard anxieux à Itumelang, comme pour se rassurer. On peut déterminer si une personne est un lion en la regardant dans les yeux. Ceux des lions sont un peu jaunes, Mma. Ils ont la couleur que prend l'herbe quand il n'y a pas eu de pluie depuis longtemps. Ou bien la couleur du sable, là-bas, dans le Kalahari, aussi une sorte de jaune...

— Je pense que ce qui rend les yeux des lions particuliers, c'est la férocité, déclara Mma Ramotswe. Il existe d'autres animaux qui ont des yeux de cette couleur jaune, mais ils sont différents. Ils ne sont pas féroces comme ceux des lions. Ils ne vous contemplent pas de la même manière, ils ne vous font pas souhaiter être ailleurs...

Mma Makutsi acquiesça.

— Mais alors, cette jeune fille ? demanda-t-elle. Comment a-t-elle su que son mari était un lion ? À cause de ses yeux, vous croyez ?

Mma Ramotswe secoua la tête.

— Non, ce n'était pas à cause des yeux. Elle n'a pas parlé des yeux. En fait, ce sont ses frères qui l'ont remarqué. Les frères de cette jeune fille.

— Ils ont vu ça comme ça ?

— Oui, Mma. Ils ont remarqué qu'il avait une drôle d'odeur. Quand on est un lion, on ne peut pas masquer l'odeur que l'on a. On peut modifier son apparence, mais pas son odeur.

Ces mots donnèrent à réfléchir à Mma Makutsi.

— En fait, c'est la même chose avec les êtres humains, affirma-t-elle. Vous pouvez changer de vêtements, vous pouvez changer de coiffure. Les médecins peuvent même modifier la forme de votre nez ou de vos oreilles, mais vous ne pourrez jamais changer votre odeur. Elle vous trahira toujours.

Mma Ramotswe avait l'habitude des théories saugrenues de Mma Makutsi et celle-là, pensa-t-elle, était résolument improbable. Elle n'eut toutefois pas envie de laisser la conversation s'orienter sur ce sujet. Mma Makutsi était capable de défendre un point de vue avec ténacité et Mma Ramotswe ne tenait pas à s'engager dans un débat prolongé sur l'odeur qu'avaient les gens.

— Peut-être, Mma, répondit-elle d'un ton neutre. Ou peut-être pas.

Mais ce qui s'est passé ici, c'est que les frères ont dit à la jeune fille qu'ils pensaient que son nouveau mari était un lion, parce qu'il sentait un peu le lion. Et ils ont dit aussi que quelque chose dans sa façon de marcher évoquait un lion.

— Mais les lions marchent à quatre pattes, objecta Mma Makutsi. Cet homme-là marchait-il à quatre pattes ? C'est un détail qui peut sacrément vous trahir, Mma !

Mma Ramotswe secoua la tête.

— Il marchait normalement, sur ses deux jambes. Mais quelque chose dans sa façon de se déplacer a éveillé leurs soupçons. J'ignore ce que c'était, parce que ma cousine ne me l'a pas expliqué, mais on peut l'imaginer, Mma, non ? Il devait marcher avec cette sorte de balancement que les lions aiment bien adopter. En roulant un peu des hanches.

— J'ai vu des hommes marcher de cette façon, affirma Mma Makutsi. Mais je ne crois pas qu'ils étaient des lions.

— Ils ont donc fait part de leurs conclusions à leur sœur, poursuivit Mma Ramotswe. Ils lui ont dit : ce mari que tu as est bel et bien un lion. Il faut te débarrasser de lui. Et la jeune fille a été bouleversée.

— Cela ne doit pas être agréable de découvrir une telle chose de son nouveau mari, commenta Mma Makutsi. Moi, je ne sais pas ce que je ferais si je m'apercevais que Phuti est un lion. Je crois que je serais très triste.

— Je ne pense pas que votre mari soit un lion, la rassura Mma Ramotswe. Je ne vois aucun indice de cela.

— Dieu merci ! soupira Mma Makutsi. Il serait très pénible pour moi de devoir retourner à Bobonong pour annoncer une chose pareille à ma famille. On me répondrait : je t'en prie, n'amène pas ton nouveau mari ici, il risquerait de manger notre bétail.

Elles rirent toutes les deux. Puis Mma Makutsi reprit la parole :

— Mais cette histoire m'intrigue, Mma. Qu'ont-ils fait ensuite ?

— Les frères ont construit une cage, raconta Mma Ramotswe, une cage qui était un piège, et ils ont mis une chèvre à l'intérieur. Ils ont dit : « Si le mari de notre sœur est vraiment un lion, il va sentir l'odeur de la chèvre et entrer dans la cage pour la manger. Le piège se refermera alors sur lui et nous saurons. »

— Et c'est ce qui s'est passé ?

— Oui, acquiesça Mma Ramotswe. Et une fois qu'il s'est retrouvé dans la cage, le mari a montré qu'il était bel et bien un lion. Il s'est mis à rugir et les autres ont vu ses dents, qui étaient en tout point semblables à celles d'un lion. Ils ont vu tout cela, Mma, et ils ont su. La jeune fille, bien sûr, a été très triste, mais je crois qu'elle a surmonté son chagrin une fois que ses frères ont chassé son mari très loin.

— Heureusement qu'ils en ont eu le cœur net, commenta Mma Makutsi. Moi, je n'aurais pas pu vivre dans l'incertitude. Et vous, Mma ? Vous pourriez vivre en vous demandant si votre mari n'est pas un lion ?

La réponse était non.

— Cela vaut toujours mieux pour une femme de connaître les points faibles de son mari dès le départ. Tous les hommes en ont. Même s'ils cherchent à vous faire croire le contraire, c'est faux, il y en a toujours. Mais si on connaît ces points faibles à l'avance, on peut s'en accommoder. Ce sont ceux que l'on cache qui posent problème.

Elles gardèrent un moment le silence. Itumelang regardait sa mère en émettant de petits gazouillis, tandis que Mma Makutsi se demandait quels étaient les points faibles de Phuti. Il y avait son bégaiement, bien sûr, et aussi son pied et sa cheville artificiels, conséquences de son accident avec le camion de livraison. Il s'agissait là de points faibles, en effet, mais pas de *faiblesses*. Des points faibles qu'il tenait de choses qui lui étaient arrivées. Les faiblesses, quant à elles, étaient des défauts de la personnalité, et ça, Phuti n'en avait aucun.

Cette évocation des points faibles fit aussi réfléchir Mma Ramotswe. Mr. J.L.B. Matekoni en avait-il ? Il avait révélé son côté indécis en faisant durer très longtemps leurs fiançailles, mais cela tenait peut-être au fait qu'il n'était pas assez autoritaire, ce qui représentait plutôt une qualité intéressante, estimait-elle. Les hommes autoritaires étaient bien assez nombreux dans la vie, et en rencontrer un qui ne cherchait pas à imposer sa volonté aux autres apportait une bouffée d'air frais. Quant aux vices les plus communs, Mr. J.L.B. Matekoni n'en avait aucun : il ne buvait pas outre mesure – seulement une bière de temps en temps – et ne se montrait jamais égoïste. Il ne jouait pas et ne regardait pas non plus les femmes, ce qui ne signifiait pas que les femmes ne le regardaient pas. Mma Ramotswe avait surpris plus d'un regard et avait imaginé les pensées qui passaient dans les têtes : *Dis donc, voilà un fort bel homme et il a l'air gentil...* Oh oui, il lui semblait même entendre ces pensées-là, mais cela ne lui donnait pas de soucis excessifs. Elle comprenait que les femmes qui n'avaient pas la chance de vivre en compagnie d'un homme bien, celles que l'on avait collées avec un individu mauvais ou indifférent qui ne leur prêtait pas attention et ne leur témoignait aucune affection, puissent poser les yeux sur un homme comme Mr. J.L.B. Matekoni et se mettre à rêver. Elle ne le leur reprochait pas. Et puis, c'était un compliment pour Mr. J.L.B. Matekoni que l'on puisse penser ces choses-là de lui, et les femmes qui le regardaient ainsi ne cherchaient jamais à flirter ni quoi que ce soit d'autre, à quelques rares exceptions près. Dans ces derniers cas,

M. J.L.B. Matekoni demeurait poli et s'arrangeait pour glisser une allusion à son épouse, parlant de choses qu'elle avait dites ou faites, et cela suffisait la plupart du temps à y mettre un terme. Sauf quand il s'agissait de femmes comme Violet Sephotho, bien sûr. Cette dernière était sans vergogne et savoir qu'un homme était marié ne faisait que l'encourager à poursuivre, au contraire. Mma Makutsi avait une multitude d'épisodes à raconter sur les activités de voleuse de maris que menait Violet, y compris l'incident survenu le jour où elle avait flirté avec un jeune marié *pendant le mariage*. Par chance, la nouvelle belle-mère avait assisté à la scène et elle s'était arrangée pour faire asseoir Violet à côté d'un oncle qui était prédicateur et avait la Bible pour unique sujet de conversation.

— C'est un très bon moyen de gérer quelqu'un comme Violet Sephotho ! s'était esclaffée Mma Makutsi quand on lui avait rapporté l'événement. Cet oncle a dû la considérer comme un défi qui lui était lancé : cette femme avait clairement besoin d'être sauvée, et il a dû tout mettre en œuvre pour y parvenir.

À présent, Itumelang s'était endormi et Mma Makutsi était assise à la cuisine, consciente qu'il fallait commencer à préparer le dîner, mais trop excitée par la grande nouvelle pour se concentrer sur une tâche aussi quotidienne. Elle demeura donc immobile pendant près de vingt minutes, repassant dans son esprit la conversation courte, mais très professionnelle, qu'elle avait eue avec l'avocat. L'offre qu'elle avait faite pour le bail du local avait été acceptée et, grâce au mandat qu'elle lui avait donné, l'avocat avait signé le contrat. Tout était réglé : pendant les cinq années à venir, elle aurait la jouissance du local commercial sis Plot 1432, Extension Two, Gaborone. Elle, Grace Makutsi, fille du regretté Hector Makutsi, de Bobonong – elle et nulle autre qu'elle, devenue assez soudainement, lui semblait-il, Mrs. Radiphuti, mère d'Itumelang Radiphuti et locataire de plein droit d'un lieu à usage commercial. C'était presque trop, et quand Phuti rentra enfin à la maison, elle y songeait encore avec cet éclat particulier qui vient de la contemplation d'une chose profondément satisfaisante et dont on peine à croire qu'elle soit bel et bien arrivée.

Phuti savait que l'avocat était censé téléphoner ce jour-là et il comprit aussitôt.

— Bonne nouvelle ? lança-t-il en pénétrant dans la cuisine. J'ai l'impression que oui !

Elle hocha la tête et il s'approcha à grandes enjambées pour l'étreindre.

— Tout est arrangé, dit-elle. Il a signé le bail en mon nom et ça y

est, je suis la locataire à présent.

Phuti lui tapota le dos.

— Ma Grace à moi ! s'exclama-t-il avec affection. Tu es une femme très intelligente. Je suis fier de toi !

C'est avec ton argent, pensa-t-elle, mais elle ne le dit pas.

— Je brûle d'impatience, Phuti, déclara-t-elle plutôt. Il a dit que nous pourrions aller chercher les clés dès demain.

— De mon côté, j'ai parlé au peintre, indiqua Phuti. Il est prêt à commencer dès que nous aurons acheté la peinture.

— Parfait. Et le menuisier ?

— Il peut commencer la semaine prochaine. Il a dit que le peintre pouvait s'y mettre avant lui, tant qu'il ne faisait pas le mur sur lequel vont aller les placards. Ensuite, il viendra et il commencera à confectionner tout ce qu'il faut. Et il y a l'électricien aussi. Ce Zimbabwéen que nous employons souvent au magasin a promis de tout laisser tomber pour venir dès que nous aurons besoin de lui.

Mma Makutsi sourit. Elle connaissait l'influence qu'avait Phuti, mais devait encore s'habituer à cet empressement avec lequel les ouvriers répondaient à la moindre de ses sollicitations.

— Je pense que nous pourrons ouvrir dans un mois, déclara-t-elle.

— Si vite ?

— Oui. Il nous faut encore trouver un chef et des serveurs, mais ça, ce sera très facile. Les gens qui cherchent du travail, ça ne manque pas ! Et il y a beaucoup trop de chefs sur le marché, je crois.

Phuti hocha la tête. Elle devait savoir de quoi elle parlait. Lui-même n'était pas convaincu de cette surabondance de bons cuisiniers, mais peut-être avait-elle raison.

— Et le nom, Grace ? Tu as dit que tu réfléchirais à un nom pour ton restaurant.

Elle y avait songé, en effet, et cela avait spontanément surgi dans son esprit, un nom en tout point parfait.

— *Le Café de Luxe pour Beaux Messieurs*.

Phuti la dévisagea.

— Pour beaux messieurs ? répéta-t-il.

Lui-même n'était pas très beau, il le savait.

— Oui, confirma Mma Makutsi, avant de se mettre à rire. Non que j'aie l'intention de décourager les autres, Rra. Tout le monde pourra venir !

— Mais alors, pourquoi l'appeler le *Café des Beaux Messieurs* ? Pourquoi pas simplement le *Café de Luxe* ?

— Parce que je veux que ce soit un lieu à la mode, Phuti.

Elle se ravisa en songeant à ce qu'elle avait dit. En fait, non, tout le monde ne serait pas bienvenu dans son restaurant : il convenait de nuancer.

— Seulement, il n'est pas question que toute la racaille de la ville vienne manger dans mon établissement, précisa-t-elle. Je veux que ce soit une étape importante du circuit.

Phuti songea à ladite « racaille » et se sentit désolé pour ces gens-là. Quels qu'ils fussent, ils devaient bien manger quelque part, et il n'aimait pas l'idée qu'ils se retrouvent contraints d'errer dans la ville en sachant qu'ils étaient exclus de ce... de ce « circuit ».

— Mais quel circuit ? s'enquit-il. Qu'est-ce que c'est que ce circuit ?

Mma Makutsi esquissa un vague geste circulaire.

— C'est le circuit des gens chics, expliqua-t-elle.

Le geste s'élargit.

— C'est de ce circuit-là que je te parle.

— Ah, fit Phuti. Je vois...

1. *Le vetkoek*, qui signifie « gâteau gras », est une sorte de gros beignet fourré, que l'on trouve partout au Botswana.

CHAPITRE IV

Chiens électriques et autres...

Le rendez-vous chez les Sengupta fut organisé par Mma Makutsi, qui insista beaucoup pour s'en charger.

— Cela fera meilleure impression, dit-elle, si c'est moi qui téléphone pour convenir de l'heure de notre visite chez ces personnes.

Mma Ramotswe leva vers elle un regard étonné.

— Mais je peux le faire moi-même, Mma. Merci, en tout cas !

Mma Makutsi secoua la tête.

— Non, il vaut mieux que ce soit moi, persista-t-elle. Si c'est vous qui téléphonez, ils penseront que nous sommes le genre de société où la patr...

Elle s'interrompit de justesse.

— Où la directrice principale est obligée de passer elle-même les coups de téléphone.

Mma Ramotswe réprima un sourire. Cet échange révélait deux choses très claires. La première était que Mma Makutsi voulait s'assurer qu'elle serait incluse dans la visite chez les Sengupta et qu'elle n'aurait pas à rester derrière son bureau, à attendre le client à l'agence. La seconde, c'était que, même si elle était devenue codirectrice dès l'instant où la langue de Mma Ramotswe avait fourché, elle acceptait de n'être que codirectrice *junior*, à supposer qu'il existât un tel poste. Cela avait tout de même un côté réconfortant.

Parvenue à proximité de la maison des Sengupta, la petite fourgonnette blanche ralentit. Dans ce quartier, de solides murs d'enceinte blanchis à la chaux délimitaient les propriétés, avec des grilles que l'on ne pouvait guère qualifier de modestes et qui proclamaient l'importance des personnes qu'elles protégeaient. Mma Ramotswe songea à sa propre grille d'entrée, à Zebra Drive, en bien piteux état depuis que le camion vert de Mr. J.L.B. Matekoni l'avait percutée. Quelques années s'étaient déjà écoulées depuis l'incident, mais la grille ne s'était jamais vraiment remise.

Mr. J.L.B. Matekoni promettait de la réparer – et il en était évidemment capable –, mais il ne le faisait pas et elle souffrait de voir ses montants tordus qui lui donnaient un air penché. Mma Ramotswe avait abordé le sujet, bien sûr, mais cela n'avait rien changé, même lorsqu'elle avait fait remarquer à son époux qu'il accourait toujours quand Mma Potokwane lui demandait de venir réparer la pompe à eau de la ferme des orphelins, ou encore ses minibuses, devenus excentriques avec l'âge, alors qu'il ne trouvait pas le temps de s'occuper de sa propre grille.

— Je vais le faire, assurait-il.

C'était une promesse comme en faisaient tous les maris, se disait-elle. Chaque épouse devait avoir en tête une liste de choses que son mari était censé effectuer, mais auxquelles – autant être réaliste – il ne s'attellerait jamais.

Apparemment, quelqu'un les avait vues ; sans doute y avait-il quelque part une caméra bien dissimulée, car la grille commença à s'ouvrir à leur approche pour les inviter à entrer.

— Une grille électrique ! s'exclama Mma Makutsi.

— Vous pourriez en avoir une vous aussi, lui fit remarquer Mma Ramotswe en tournant le volant pour diriger la fourgonnette blanche vers l'allée privée. Phuti a les moyens de faire installer un portail électrique pour votre nouvelle maison.

— Nous n'en avons pas besoin, rétorqua Mma Makutsi. Nous avons deux chiens maintenant. Ils dorment à l'extérieur, dans un abri de jardin. L'un d'eux est très gros, on dirait une barrique sur pattes. Et ils aboient l'un comme l'autre à n'en plus finir chaque fois que quelqu'un approche. Cela suffit.

— Peut-être va-t-on bientôt inventer des chiens électriques, suggéra Mma Ramotswe, songeuse. Qui sait, ce sera la nouvelle mode !

Mma Makutsi éclata de rire.

— Des chiens électriques...

À cet instant, une soudaine secousse fit frémir la petite fourgonnette tout entière. L'aile avant venait de heurter quelque chose. Le véhicule s'immobilisa dans une grande vibration, de même que la grille.

Mma Ramotswe se tourna vers Mma Makutsi.

— J'ai touché la grille, Mma...

Un silence horrifié plana un instant, puis Mma Makutsi posa une main rassurante sur le bras de son associée.

— L'essentiel, Mma, c'est que nous soyons saines et sauves...

— Oui, mais la grille, elle, ne l'est pas ! répliqua Mma Ramotswe d'un ton piteux. Et ma fourgonnette doit être abîmée, elle aussi, Mma. Je n'ose même pas aller regarder.

— J'y vais ! décréta aussitôt Mma Makutsi en ouvrant sa portière.

Elle descendit et fit le tour du véhicule. Mma Ramotswe la suivit des yeux tandis qu'elle se penchait pour constater les dégâts. Elle la vit secouer la tête, puis se redresser avec une expression grave. Les grosses lunettes, qui avaient glissé de son nez au moment où Mma Makutsi avait incliné la tête, furent remises à leur place d'un geste vif.

— Il y a un énorme accroc, Mma, annonça Mma Makutsi. Mais le phare n'est pas touché, ce sera donc facile à réparer.

Mma Ramotswe poussa un soupir. Mr. J.L.B. Matekoni était quelqu'un de compréhensif, mais elle connaissait son point de vue sur cette fourgonnette qui, selon lui, aurait dû prendre sa retraite depuis un bon moment déjà. Il estimerait les dégâts, puis suggérerait qu'au lieu de la réparer, on achetât un nouveau véhicule. Ils avaient déjà eu cette conversation – et plus d'une fois, encore – et Mma Ramotswe avait toujours tenu bon. Un jour, prenant les choses en main, son époux lui avait acheté une fourgonnette de remplacement, mais elle n'avait jamais réussi à s'y faire et, en fin de compte, elle avait pu récupérer sa vieille fourgonnette. Elle n'avait aucune envie de revivre cela.

— Et la grille, Mma ? demanda-t-elle en se penchant à l'extérieur.

Celle-ci avait reculé de plusieurs centimètres suite au choc et elle était à présent inclinée. Mma Makutsi lui décocha un petit coup de pied pour la redresser et le bourdonnement impuissant d'un moteur électrique s'éleva aussitôt, pour cesser brutalement.

— Il y a la place de passer, lança Mma Ramotswe. Remontez, Mma, nous allons garer la fourgonnette. Nous leur dirons, pour la grille.

— Voulez-vous que je le leur dise moi ? proposa Mma Makutsi en se réinstallant sur le siège passager.

— Non, je peux le faire.

— Je veux dire : voulez-vous que je leur dise que c'est moi qui ai abîmé la grille ?

Mma Ramotswe fronça les sourcils.

— Mais je suis responsable, Mma. C'est moi qui étais au volant.

— Oui, mais il serait peut-être préférable pour l'agence de dire que c'est moi qui l'ai fait. Ainsi, ils ne penseront pas que la directrice est une dame qui passe son temps à endommager les grilles d'entrée des gens.

— C'est pourtant bien le cas ! soupira Mma Ramotswe en souriant. Je suis rentrée dans notre grille de Zebra Drive, et aussi dans une autre, à Mochudi. J'ai un assez mauvais palmarès en matière de grilles, Mma.

Elles rirent toutes les deux, mais l'incident avait donné à réfléchir à

Mma Ramotswe. S'il fallait une preuve du dévouement de Mma Makutsi et de son souci de la réputation de l'Agence N° 1 des Dames Détectives, elle venait de l'obtenir, et c'était une preuve très convaincante. Cette loyauté pure et simple, Mma Makutsi n'avait pas pu l'apprendre à l'Institut de secrétariat du Botswana : elle était ancrée au fond de son cœur.

Après avoir garé la fourgonnette au bout de l'allée, elles en sortirent et gagnèrent une large véranda ombragée qui courait le long de la maison. Quelques chaises élégantes en occupaient une extrémité et, au fond, on apercevait une sorte de bar sans doute destiné au service des repas ou des rafraîchissements. Les chaises étaient tapissées d'un tissu qui ressemblait à de la peau de zèbre, et l'ensemble donnait résolument une impression d'opulence. Mma Ramotswe et Mma Makutsi échangèrent un regard.

Une porte s'ouvrit à cet instant et Miss Rose apparut.

— Mma Ramotswe ! s'exclama-t-elle. Et Mma Maputi...

— Makutsi.

La rectification fut effectuée avec un soupçon de réprobation dans la voix.

— Oh, bien sûr, je suis désolée, Mma ! Je devrais pourtant savoir à quel point il est agaçant d'entendre les gens mal prononcer votre nom ! Quand on s'appelle Chattopadhyay, on connaît ce problème !

Elle allait se retourner pour quitter la véranda et les entraîner dans la maison, lorsque son regard s'immobilisa au bas de l'allée.

— La grille... commença-t-elle.

Mma Ramotswe l'interrompit.

— C'est ma faute, Mma, je suis confuse ! Il semble que je l'aie heurtée avec ma fourgonnette. Je paierai les réparations.

Miss Rose secoua la tête.

— Non, Mma, cela ne peut pas être votre faute, dit-elle. Ces portails électriques sont très dangereux. Ils s'ouvrent et se ferment selon un programme qu'ils sont les seuls à comprendre.

Elle hésita un instant.

— Et s'il faut que ce soit la faute de quelqu'un, c'est la mienne. C'est moi qui ai actionné le mécanisme pour ouvrir la grille quand j'ai vu arriver votre fourgonnette. J'ai dû appuyer sur le mauvais bouton alors que vous n'étiez pas encore passées.

Mma Ramotswe leva les mains.

— Mais non, voyons, je suis sûre que vous n'y êtes pour rien...

— Si, si, c'est sûrement sa faute, intervint Mma Makutsi.

Mma Ramotswe tressaillit.

— Non, Mma, persista-t-elle, nous ne devons pas blâmer Miss Rose.

— Mais puisqu'elle dit elle-même que c'est sa faute ! s'enflamma Mma Makutsi.

— Oui, je l'ai dit, confirma Miss Rose en lui jetant un regard oblique. Mais laissons cela ! Nous n'allons pas perdre notre temps à parler d'un lait qui est déjà renversé...

— Ni à pleurer, rectifia Mma Makutsi. On dit « pleurer » sur du lait renversé, me semble-t-il.

— Je sais, Mma, maugréa Miss Rose. C'était juste une figure de style. Je connais la langue anglaise...

Alors qu'elles s'engageaient dans le couloir, Mma Ramotswe glissa à l'oreille de Mma Makutsi :

— Je vous en prie, Mma, essayez d'avoir un peu plus de tact ! Juste un peu plus...

Elle sentit son amie se hérissier.

— Mais elle a reconnu elle-même que c'était sa faute si la grille a commencé à se refermer alors que nous n'étions pas passées ! Vous l'avez entendue comme moi ! C'est elle qui l'a dit, pas moi !

— Oui, je sais ! Mais il ne faut pas oublier que c'est notre cliente, Mma. Souvenez-vous de ce que dit Clovis Andersen à ce sujet : on ne contredit jamais le client.

Elles avaient atteint l'extrémité du couloir et, par la force des choses, la fin de cette conversation chuchotée. La pièce dans laquelle elles furent alors introduites était vaste et majestueuse, décorée dans un style chargé, avec force dorures, franges et pompons. Au mur étaient accrochés des tableaux représentant des monuments et des paysages idéalisés : on reconnaissait l'Himalaya et le Rajasthan, ainsi que le Taj Mahal au clair de lune.

— C'est magnifique ! s'exclama Mma Ramotswe.

— Oui, acquiesça Miss Rose. Cette pièce est très belle. Mesdames, enchaîna-t-elle d'un ton cérémonieux, si vous voulez bien vous asseoir, je vais aller la chercher.

— Auparavant, la retint Mma Ramotswe, pourriez-vous me dire comment vous appelez cette dame ? Vous m'avez expliqué qu'elle ne se souvient même pas de son nom.

Miss Rose sourit.

— Nous l'appelons Mrs. Juste Mrs. C'est ce qu'il y a de mieux à faire. Elle s'attend à ce que vous l'appeliez comme cela vous aussi, d'ailleurs.

Mma Makutsi ouvrit la bouche pour réagir, mais un regard de Mma Ramotswe lui imposa le silence. Dès que Miss Rose eut quitté la pièce, toutefois, elle se pencha vers Mma Ramotswe et lui glissa en un bruyant murmure :

— Mais on ne peut pas appeler quelqu'un Mrs. ! Mrs., ce n'est pas la même chose que Mma, si ? Mrs. doit forcément être suivi d'un nom, cela ne peut pas être juste Mrs. Ça ne peut pas être Mrs. Rien !

— Chut ! fit Mma Ramotswe.

Elle voulut lui expliquer qu'elles travaillaient là sur une enquête très délicate – Mrs., après tout, avait perdu la mémoire et se trouvait sans doute dans un grand désarroi – et que leurs questions devraient être très prudentes. Elle fouilla sa propre mémoire à la recherche d'un passage approprié de Clovis Andersen qu'elle pourrait citer, mais ne put songer qu'à un conseil que donnait le grand détective : ne pas bousculer les gens que l'on interroge. *La personne avec laquelle vous parlez sera toujours plus disposée à vous aider si vous vous montrez courtois et sympathique. Ne lui brandissez jamais une lampe-torche au visage ! Et pas non plus de passage à tabac...*

Il avait raison, bien sûr, mais elle songea que le moment était mal choisi pour parler de techniques d'interrogatoire avec Mma Makutsi. De toute façon, des bruits de pas se rapprochaient déjà dans le couloir.

— Voici Mrs. ! annonça Miss Rose en faisant irruption.

Mma Ramotswe se leva et serra la main de la femme qui l'accompagnait. C'était une Indienne très élégante d'une quarantaine d'années, peut-être moins, au « visage agréable », comme l'aurait formulé Mr. J.L.B. Matekoni. Un visage agréable n'était pas nécessairement beau au sens conventionnel, mais il vous mettait à l'aise. C'était le genre de visage qui appelait à la sérénité.

Mma Ramotswe lui présenta Mma Makutsi, qui lui serra la main à son tour. Puis les quatre femmes s'installèrent autour d'une table basse.

— La jeune fille va nous apporter du thé, indiqua Miss Rose. Elle ne sera pas longue. Quand il fait chaud comme ça, j'ai toujours envie de thé.

— Oui, le thé, c'est exactement ce qu'il faut, renchérit Mrs. C'est toujours le bon moment pour en boire : quand il fait chaud, quand il fait froid, toujours du thé !

Il était difficile de localiser l'accent, songea Mma Ramotswe – un exercice dans lequel elle n'avait jamais excellé de toute façon –, mais la voix ne semblait pas totalement étrangère. Parfois, les personnes tout juste débarquées d'Inde parlaient avec un accent chantant, très agréable à l'oreille. Cette femme, elle, s'exprimait à peu près de la même façon que Miss Rose. Pendant quelques instants, les pensées de Mma Ramotswe se mirent à vagabonder : si l'on perdait la mémoire, comment se faisait-il que l'on ne perde pas également le vocabulaire ? Les mots n'étaient-ils pas gravés dans le cerveau, tout comme les choses que nous avons vécues ? Et pourquoi se souvenait-on encore des gestes de tous les jours, comme allumer la lumière ou mettre une bouilloire en marche ? Comment savait-on que le thé était exactement ce qu'il fallait, si l'on avait oublié tout le reste ?

Ces pensées furent interrompues par Miss Rose.

— Mrs. sera très heureuse de répondre à toutes les questions que

vous auriez à lui poser, Mma Ramotswe. Je peux dire cela, n'est-ce pas, Mrs. ?

Mrs. inclina la tête.

— Je suis très heureuse que ces excellentes femmes se proposent de m'aider à découvrir qui je suis. Bien sûr que je répondrai à leurs questions, quoique...

Elle laissa la phrase en suspens.

— Quoique vous ne vous rappeliez rien ? suggéra Mma Makutsi.

— Exactement, fit Mrs. Ma mémoire est vide. Il n'y a rien à l'intérieur. C'est comme si je n'avais commencé à vivre que ces jours-ci seulement.

Mma Ramotswe remarqua l'emploi du mot *seulement*. C'était un tic de langage qui revenait souvent chez les gens originaires d'Inde qu'elle connaissait. Pour une raison ou pour une autre, ils aimaient ce mot, comme d'autres peuples, ailleurs, éprouvaient de l'affection pour certains termes ou expressions particuliers. Les personnes d'Afrique du Sud, par exemple, disaient *oui* et *non* à la suite – *oui, non* – ou encore *hé !* à la fin des phrases. Et les Américains, elle l'avait relevé plus d'une fois, avaient une certaine inclination pour le mot *genre* – *like* – qui revenait dans leur conversation sans raison particulière. C'était assez étrange, mais, songea-t-elle, fallait-il que nous parlions tous de la même façon ? Non, ce serait aussi ennuyeux que d'entendre sans cesse la même chanson : une seule chanson, répétée en boucle jour après jour, encore et encore.

— Quand était-ce exactement ? interrogea-t-elle.

— Il y a deux semaines, à peu près, répondit Mrs. en regardant Miss Rose comme pour obtenir confirmation.

— Oui, acquiesça cette dernière. Cela fait exactement deux semaines aujourd'hui.

— Alors vous vous souvenez tout de même de certaines choses, souligna Mma Ramotswe.

— Je me souviens de ce qui s'est passé récemment, oui, expliqua Mrs. Ce que je ne me rappelle pas, c'est ce qui s'est passé avant que j'arrive chez ces gens adorables.

D'un mouvement de tête, elle désigna Miss Rose, qui sourit à ce compliment.

Mma Makutsi s'était avancée à l'extrême bord de son fauteuil, tant était vif son désir d'intervenir.

— C'est stupéfiant, Mma ! lança-t-elle. Vous ne vous rappelez même pas votre nom ! Et le nom de votre père et de votre mère ? Vous vous les rappelez ?

Mrs. fronça les sourcils avec une expression de concentration extrême.

— Je ne crois pas, non, répondit-elle. Non, pas du tout. Il n'y a rien

de ce côté-là...

— Sont-ils toujours de ce monde ou sont-ils décédés ? insista Mma Makutsi.

— Décédés.

Le silence se fit quelques instants, puis Mrs. reprit la parole avec précipitation.

— Enfin, j'imagine qu'ils doivent être décédés...

— Parce que vous êtes à un âge où il est normal que vos parents soient décédés ? s'enquit Mma Makutsi.

Mrs. haussa les épaules.

— Je ne sais pas quel âge j'ai.

— Ni où vous êtes allée à l'école ? la pressa Mma Makutsi.

— Non, je ne m'en souviens pas. Je pense que j'y suis allée, puisque... eh bien, ma foi, puisque je sais écrire. Mais j'ignore où se trouvait cette école.

Mma Makutsi se recula dans son fauteuil et fixa Mrs. avec une intensité renouvelée.

— Alors, que font quatre-vingt-quinze plus deux ? interrogea-t-elle.

Mrs. parut prise au dépourvu, mais elle donna la réponse :

— Quatre-vingt-dix-sept.

Captant la lumière, les lunettes de Mma Makutsi expédièrent leur message.

— Bon, vous êtes capable de faire des additions. Vous avez donc reçu une instruction. Et quelle est la capitale du Swaziland ?

Mrs. secoua la tête.

— J'ignore où se trouve le Swaziland, murmura-t-elle.

— Mais vous savez où est l'Afrique du Sud, non ? Et l'Amérique ? Savez-vous où se trouve l'Amérique ?

Mrs. lança un appel de détresse muet à Miss Rose, qui posa un regard désapprobateur sur Mma Makutsi.

— S'il vous plaît, Mma... Cette pauvre femme est très ennuyée par ce qui est arrivé à sa mémoire. Il ne faut pas lui embrouiller l'esprit. Je vous en prie...

Mma Ramotswe jugea le moment venu d'intervenir, mais Mma Makutsi ne lui en laissa pas le temps.

— Je ne lui embrouille pas l'esprit, Mma ! se défendit-elle. J'essaie de l'aider. Saviez-vous que vous étiez au Botswana ? Saviez-vous où se trouvait le Botswana ?

Mrs. garda le silence et Mma Ramotswe en profita pour prendre la parole.

— Je pense, Mma Makutsi, que Miss Rose a raison. Nous ne devons pas désorienter cette pauvre femme avec des questions sur la capitale du Swaziland.

Elle s'interrompt, sans cesser de fixer Mma Makutsi avec

insistance.

— Il me semble, reprit-elle, que beaucoup de gens ignorent quelle est la capitale du Swaziland. Si je me promène dans la rue et que j'interroge les passants, je suis sûre que très peu seront capables de répondre à cette question.

— En revanche, rétorqua Mma Makutsi, ils sauront où se trouve l'Amérique. Ils le sauront tous, Mma !

— Mais ce n'est pas le problème, Mma Makutsi. Le problème, c'est que cette pauvre dame n'a plus aucun souvenir de ce qu'elle connaissait, mais qu'elle se rappelle pourtant certaines autres choses. Ce qu'elle a oublié, me semble-t-il, c'est tout ce qui la concerne elle-même, tandis qu'elle se souvient de choses qui n'ont rien à voir avec elle. C'est sans doute ainsi que fonctionne cette étrange maladie dont elle souffre.

— Précisément ! approuva Miss Rose en foudroyant Mma Makutsi du regard. Le cerveau est un organe très complexe, Mma. Quand on en regarde des images, on remarque une multitude de stries. C'est un peu comme une miche de pain qui serait sortie du four très irrégulière. Avec des trous et des bosses partout.

— J'ai déjà vu des images du cerveau moi aussi, confirma Mma Makutsi dans sa barbe.

— Bien, poursuivit Miss Rose. Ces bosses et ces stries représentent des compartiments distincts du cerveau. Des choses différentes sont stockées à des endroits différents. Il y a une région pour les faits et une autre pour les sentiments. Il existe probablement aussi une partie spéciale pour l'amour, je ne sais pas puisque je ne suis pas spécialiste du cerveau, mais je suis convaincue qu'une zone spéciale nous fait tomber amoureux. Et nous fait cesser d'aimer aussi. Je suis sûre qu'il y a un compartiment pour cela également.

— Et pour les recettes de cuisine, ajouta Mma Ramotswe, songeuse. Les recettes doivent être stockées quelque part.

Miss Rose approuva.

— Elles doivent se trouver dans la partie qui enregistre les faits, estima-t-elle, avant d'esquisser un sourire. On ne trouve pas de recettes de cuisine dans les cerveaux masculins, je pense. En tout cas, cette partie ne doit pas être très développée chez les hommes.

— Ni non plus la zone des travaux ménagers, ajouta Mrs. avec un sourire nerveux.

C'était la première fois que l'on voyait son sourire et Mma Ramotswe y répondit avec chaleur.

— Ça, c'est tout à fait juste, Mma. Ces pauvres messieurs ! Vous avez parfaitement raison sur ce point, Mma.

La tension qui s'était accumulée pendant la discussion sur la capitale du Swaziland semblait à présent se dissiper. La bonne, une

jeune fille qui ne devait pas avoir vingt ans, apporta un plateau qu'elle posa sur la table basse.

— Tu as oublié le sucre, objecta Miss Rose d'un ton mécontent. Va vite le chercher !

La bonne détala, suivie des yeux par Mma Ramotswe.

— Cette fille, alors ! soupira Miss Rose en commençant à verser le thé. Elle oublie toujours quelque chose !

— C'est peut-être une maladie contagieuse, suggéra Mma Makutsi avec un sourire.

Miss Rose reposa la théière en regardant Mma Ramotswe.

— Tant que le manque de tact ne l'est pas... dit-elle. Ce serait vraiment ennuyeux qu'il le soit, non ?

Mma Ramotswe s'obligea à sourire.

— Eh bien, s'exclama-t-elle, voici notre thé ! Je suis sûre qu'il est délicieux ! Et ensuite, je pense que nous allons devoir retourner au bureau. Mma Makutsi et moi-même avons toute une pile de courrier à traiter. C'est toujours une corvée, mais que voulez-vous, il faut bien le faire !

La bonne revint avec le sucre et chacun se servit. Mma Ramotswe vit Mrs. en mettre deux cuillerées dans son thé, qu'elle remua ensuite vigoureusement. Comment se souvenait-on de la quantité de sucre qu'on aimait dans son thé ? Était-ce l'un de ces détails que le corps sait ? Ces choses-là – et peut-être celles du cœur – survivaient-elles à la perte de mémoire, de sorte qu'une partie de nous-mêmes, au moins, n'était pas perdue ?

En buvant le thé, on conversa de tout et de rien. Le chien d'un voisin avait mordu un enfant et Miss Rose s'étendit sur le sujet. Puis la discussion porta sur le pipeline qui acheminait l'eau dans le Nord et sur la foire à l'emploi qui s'était tenue à Riverwalk. Rien de plus ne fut dit sur les pertes de mémoire ni sur l'identité de Mrs. C'était, songea Mma Ramotswe, l'une de ces rencontres où chacun sait qu'il ne faut surtout pas parler d'un sujet en particulier, alors que celui-ci patiente sombrement en arrière-plan.

Au moment où la conversation commençait à s'étioler, Mr. Sengupta fit son apparition.

— J'ai entendu des voix, s'exclama-t-il en rejoignant les dames, et il m'a semblé reconnaître l'une d'entre elles !

Il adressa un sourire à Mma Ramotswe, qui le lui rendit.

Miss Rose expliqua que son frère travaillait souvent à la maison.

— Il a un bureau ici, dit-elle. Il travaille sans arrêt, sans arrêt ! Même au milieu de la nuit, on peut le trouver dans son bureau... en pyjama !

Mr. Sengupta se mit à rire.

— Parfois, je m'endors sur ma table. Les gens croient que je

travaille, mais, en fait, je dors !

Miss Rose se leva alors.

— Je crois que nous devrions laisser partir nos visiteuses, déclara-t-elle. Elles ont une multitude de choses à faire.

Mrs. l'imita et Mr. Sengupta jeta un coup d'œil dans sa direction.

— J'espère que ces dames vont pouvoir vous venir en aide, dit-il. Ce sont les meilleures détectives du pays, me semble-t-il.

— J'en suis sûre, acquiesça Mrs. Et j'apprécie infiniment leurs efforts. Si seulement je pouvais retrouver mes souvenirs !

Tout en parlant, elle traversa la pièce pour aller se poster à côté de lui.

— Eh bien, mesdames, dit Miss Rose, nous attendrons à présent vos conclusions.

Mma Ramotswe vit alors Mrs. se tourner à demi vers Mr. Sengupta, puis poser les yeux sur l'épaule gauche du blazer qu'il portait et, d'un revers de main, essuyer le tissu comme pour en chasser une poussière. Il parut ne rien remarquer et continua de regarder Mma Ramotswe d'un air vaguement perplexe.

Tout en regagnant la porte, Mma Ramotswe promit de recontacter ses hôtes dès qu'elle aurait des pistes.

— J'espère que vous découvrirez quelque chose, dit Miss Rose. Mrs. a vraiment envie de savoir qui elle est pour pouvoir retourner là où elle habite et retrouver sa famille et ses amis.

Mma Ramotswe la rassura d'un hochement de tête. À la vérité, elle ne voyait pas du tout comment elles allaient pouvoir procéder dans cette affaire. Toutefois, elle tenait à essayer : elle s'était prise de sympathie pour Mrs. et elle imaginait sans peine à quel point il était terrible d'être ainsi à la dérive dans le monde, sans savoir qui l'on était ni d'où l'on venait, et avec l'idée qu'il devait y avoir, quelque part, des gens à qui l'on manquait et qui souhaitaient nous voir revenir.

Sur le chemin du retour, elle se garda de réprimander Mma Makutsi. Cela n'aurait servi à rien, sinon à déclencher une dispute. Elle préféra garder le silence, laissant sa passagère prendre la parole la première.

— Le Swaziland, commença celle-ci. Capitale : Mbabane, n'est-ce pas ?

— Je crois, oui...

Elle n'avait aucune envie de discuter du Swaziland ou de sa capitale. En revanche, elle souhaitait évoquer ce qu'elle avait vu.

— N'avez-vous rien relevé de particulier, Mma ? interrogea-t-elle. Quand Mrs. est allée se placer à côté de Mr. Sengupta, elle lui a retiré une poussière sur l'épaule de son blazer.

— Non, je ne l'ai pas remarqué, répondit Mma Makutsi. Et je ne

vois pas quelle importance cela peut avoir.

Que dit Clovis Andersen ? fut tentée de demander Mma Ramotswe. *Qu'écrit-il en ce qui concerne les petits détails apparemment anodins ?*

— En fait, cela peut nous révéler quelque chose, déclara-t-elle plutôt. Cela peut signifier que Mr. Sengupta et Mrs. se connaissent relativement bien.

— Ma foi, elle habite chez lui en ce moment, rétorqua Mma Makutsi.

— Oui, je sais. Seulement, ne pensez-vous pas que, pour se permettre de chasser une poussière sur la veste de quelqu'un, il faut bien connaître cette personne ?

— Non, rétorqua Mma Makutsi. Je ne le pense pas, Mma.

CHAPITRE V

Les hommes ne sont pas très subtils

L'avocat de Mma Makutsi était un homme de petite taille, porteur de lunettes à monture d'écaille et d'une élégante sacoche de cuir dont le rabat arborait les initiales MD : Modise Disang. Mma Makutsi patientait déjà devant le local dont elle venait d'acquérir le bail lorsqu'il arriva et immobilisa sa voiture sous l'un des acacias de la cour entourant le bâtiment.

— Alors, Mma Makutsi ! lança-t-il de sa grosse voix. Vous voilà face à votre nouveau domaine !

Il désigna l'immeuble d'un geste vif.

— *L'objet* de votre bail, comme nous disons dans notre jargon.

— Je suis très heureuse, Rra, répondit-elle. C'est un moment très important pour moi.

Elle posa sur lui un regard interrogateur.

— Avez-vous les clés, Rra ?

L'avocat sourit en soulevant d'un coup de pouce le rabat de sa sacoche, puis tira un trousseau de clés qu'il lui tendit cérémonieusement.

— J'espère que j'ai pris les bonnes, dit-il. Voyez-vous, mon bureau est plein de clés, comme vous devez vous en douter, d'ailleurs.

Le trousseau ne portait pas d'étiquette, ce qui choqua l'âme de secrétaire de Mma Makutsi. L'un des premiers enseignements qu'elle avait reçus à l'Institut de secrétariat du Botswana concernait l'importance cruciale de tout étiqueter. *N'oubliez jamais*, avait déclaré le professeur, *que les choses n'ont elles-mêmes aucune idée de ce qu'elles sont. Ce n'est pas le dossier qui pourra vous dire ce qu'il contient.* Ce mot d'esprit avait été accueilli par un éclat de rire général. *Donc, mesdames, pensez à étiqueter ! Une petite étiquette aujourd'hui vous évitera bien des tâtonnements demain !*

Assise au premier rang, enchantée de son nouveau statut d'étudiante, Mma Makutsi avait écrit sur la première page de son cahier tout neuf : *Une petite étiquette aujourd'hui vous évitera bien des*

tâtonnements demain. Et voilà qu'elle avait à présent devant elle un avocat – un avocat ! – qui ne prenait pas la peine d'étiqueter les clés de ses clients !

— Ce pourrait être une bonne idée de mettre des noms sur ces clés, Rra, suggéra-t-elle. Vous savez, ces étiquettes marron que l'on attache avec un morceau de ficelle ? Vous voyez ce que je veux dire ?

L'avocat fronça les sourcils.

— Je suis trop occupé pour perdre du temps avec ce genre de détails, Mma. C'est un travail de secrétaire...

Mma Makutsi le foudroya du regard et, non sans réticence, tendit la main pour prendre les clés.

— Nous autres, avocats, avons un travail monstre, poursuivit-il. Et nous sommes obligés de facturer aux clients le temps que nous passons sur leur affaire. Alors si nous devons ajouter à ce temps celui qu'il faudrait pour fixer des étiquettes sur les clés, comment ferons-vous pour le facturer ? Il nous faudrait déterminer quelle clé est à qui et faire payer le client pour le temps passé à attacher son étiquette. Ce serait très compliqué à calculer, Mma.

Il la considéra, comme pour s'assurer qu'elle avait bien saisi le problème.

Les yeux de Mma Makutsi s'étrécirent.

— Donc, les secrétaires sont juste là pour accomplir les tâches sans importance, Rra ? C'est ce que vous pensez ?

Mr. Disang dut flairer le danger.

— Mais non, Mma ! Jamais je ne dirais une chose pareille ! Les secrétaires sont très importantes, au contraire. Sans ma secrétaire, savez-vous où je serais en ce moment, Mma ?

Elle le fixa droit dans les yeux.

— Où seriez-vous, Rra ?

— Eh bien, nulle part, Mma, répondit-il avec un sourire patelin. Ma secrétaire est là pour faire en sorte que tout fonctionne comme sur des roulettes. Elle joue un rôle vital.

Il déglutit, avant d'ajouter :

— À tous les égards, Mma. À tous les égards !

Mma Makutsi désigna le bâtiment d'un geste.

— Si nous allions inspecter les lieux, Rra ? suggéra-t-elle.

Elle se mit aussitôt en marche et l'avocat lui emboîta le pas, apparemment soulagé de quitter ce terrain litigieux.

— C'est exactement ce que nous devons faire, Mma, approuva-t-il. Nous allons nous dépêcher d'inspecter les lieux. Comme cela, je pourrai vite retourner à mon bureau et cesser de vous facturer mon temps.

Elle s'immobilisa à ces mots, interdite, et le silence plana, seulement troublé par le chœur des cigales.

— Parce que vous êtes en train de me facturer votre temps, là ? articula-t-elle. Vous me facturez votre temps pour cette visite ? Pour me parler d'étiquettes sur les clés ?

Mr. Disang resserra les doigts sur la poignée de sa sacoche.

— Mais non, Mma, voyons ! s'écria-t-il. J'ai dit cela sans réfléchir. J'avais la tête ailleurs, vous comprenez ? Il n'y aura aucuns frais pour cette visite. Pas un pula, Mma. Pas un seul !

— Je préfère ça, fit Mma Makutsi en se remettant à marcher. Il ne me semblait pas juste que je doive payer pour une conversation sur les étiquettes et les clés... Ni pour une rapide visite dans un local... ou un *objet*, devrais-je dire ?

Elle marqua une légère hésitation, puis ajouta en le regardant :

— Surtout après avoir payé aussi cher pour l'établissement du contrat de bail...

L'avocat s'empressa d'acquiescer.

— Bien sûr, Mma ! Bien sûr...

Le bâtiment dans lequel ils pénétrèrent avait abrité un magasin et ils constatèrent que les précédents locataires y avaient laissé non seulement les rayonnages, mais aussi quelques pièces du stock. Il s'agissait de vêtements pour hommes et pour femmes, et des chemisiers ou des ceintures apparaissaient çà et là sur les étagères. Les tiroirs avaient tous été vidés, sauf un, où était resté un enchevêtrement de cravates aux couleurs criardes et deux ou trois chaussettes orphelines.

— Le locataire aurait pu enlever toutes ces saletés, tout de même, maugréa Mr. Disang. Ah, les gens, alors !...

Mma Makutsi abonda dans son sens.

— Eh oui ! Certaines personnes sont vraiment négligentes. Elles se fichent du monde, n'est-ce pas, Rra ?

— Parfaitement ! confirma Mr. Disang avec véhémence. Ce sont des malpropres et des inutiles, des gens qui se promènent dans le pays en y semant le désordre et qui s'attendent à ce que les autres nettoient derrière eux !

Malgré les premières réticences qu'il lui avait inspirées, Mma Makutsi se prit à apprécier cet homme. Elle-même avait des idées bien arrêtées sur la saleté et la négligence des gens, et elle découvrait avec joie quelqu'un qui les partageait. Certaines personnes, elle le savait, se souciaient fort peu de ces désagréments et se contentaient de hausser les épaules. Elles ne voyaient pas comme une offense les bouteilles de bière ou les sacs en plastique abandonnés au bord de la route, réunis par le vent en petits monceaux de saleté que retenaient les grillages des clôtures à bétail. Si on les laissait faire, pensait-elle, le pays finirait par être recouvert d'une couche de détritits sous laquelle il disparaîtrait totalement. Elle imaginait les

conversations : « Il y avait un Botswana par ici, quelque part, mais on ne le trouve plus, il semble qu'il ait disparu. » Ah, cela apprendrait à ceux qui jetaient leurs ordures sans faire attention ! Il devrait exister un parti politique antidétritus, songea-t-elle. Ce parti ferait campagne sur des programmes de propreté, avec la promesse que tout individu qui jetterait des choses par terre passerait un week-end entier à effectuer du travail de nettoyage. De cette façon, on en aurait vite terminé avec le problème. Seulement, pour exposer son programme aux électeurs, le parti serait obligé de faire imprimer des tracts, et l'on savait bien ce que les gens faisaient des tracts...

Le fil de ses pensées fut interrompu par un raclement de gorge de Mr. Disang.

— Vous pensez transformer ce local en restaurant, je crois, Mma ? dit-il.

Il s'exprimait avec hésitation et d'un ton très respectueux. Sans doute avait-il compris que Mma Makutsi n'était pas une cliente ordinaire. Les avocats pouvaient se montrer condescendants vis-à-vis de la plupart de leurs clients, mais il existait une certaine catégorie de dames en présence desquelles une telle attitude était exclue, et cette femme-là en faisait partie.

— C'est mon intention, en effet, Rra, répondit-elle d'un air absent en contemplant le plafond.

Les lampes étaient encore là, mais il faudrait les remplacer, estimait-elle, par des luminaires plus adaptés à l'ambiance qu'elle avait en tête pour son établissement.

— C'est une très bonne idée, commenta Mr. Disang. Je suis persuadé qu'il aura beaucoup de succès.

Il marqua un léger temps d'arrêt, avant de poursuivre :

— Bien sûr, quand on tient un restaurant, on a besoin de quelqu'un pour cuisiner. C'est très important.

Mma Makutsi lui décocha un bref coup d'œil.

— C'est évident, Rra. Si personne n'est là pour faire la cuisine, il n'y aura rien à manger. Je ne pense pas qu'il serait très intéressant d'ouvrir un restaurant qui n'aurait aucun plat sur sa carte.

Mr. Disang éclata de rire.

— En tout cas, cela faciliterait le choix, Mma ! s'exclama-t-il. Moi, j'ai toujours du mal à choisir ce que je vais manger quand je suis au restaurant et que je vois toute une page de plats proposés. Comment décider, quand il y en a tant ? Imaginez que vous vous installiez à table pour prendre votre petit déjeuner et que votre femme vous tende une longue liste avec tous les plats qu'elle pourrait vous préparer. Imaginez, Mma ! Que feriez-vous ?

— Ou alors, ce pourrait être la femme qui s'installerait à table et le mari qui lui tendrait la liste, rétorqua Mma Makutsi. Je crois qu'il

existe des maris qui cuisinent pour leur femme. J'ai entendu parler de ce genre d'hommes...

Laissant la phrase en suspens, elle lança à Mr. Disang un regard qui ne laissait aucun doute sur le fait qu'à son sens il était loin de figurer dans cette catégorie.

Mr. Disang émit un nouveau rire, plus nerveux celui-là.

— Bien sûr, Mma, bien sûr ! Toujours est-il, ajouta-t-il après une hésitation, que, comme je vous le disais, je pense qu'il va vous falloir un cuisinier.

— On appelle cela un *chef*, rectifia Mma Makutsi. Un cuisinier, c'est le terme que l'on utilisait autrefois. Un chef, c'est plus sélect.

— Vous avez tout à fait raison ! s'empressa d'approuver Mr. Disang. D'ailleurs, ces nouveaux chefs sont des gens qui ont beaucoup de talent.

Mma Makutsi se dirigea vers l'autre extrémité de la pièce, toujours escortée par Mr. Disang.

— En fait, poursuivit-il, je me disais que, dans ce domaine, je pourrais peut-être vous aider. Si vous avez l'intention de chercher un chef, je pense connaître quelqu'un qui serait éventuellement intéressé par le poste. C'est un chef très réputé, je crois. Un excellent professionnel.

Mma Makutsi le regarda et remarqua qu'il avait chaud, car de petites gouttes de sueur perlaient à son front. Il devait faire partie de ces gens qui transpirent facilement, déduisit-elle.

— Et qui est ce chef ? s'enquit-elle.

— Quelqu'un que je connais très bien. C'est une personne que je vois de temps en temps. Sans doute le meilleur chef du Botswana... J'ai entendu plus d'une personne l'affirmer, en tout cas...

Mma Makutsi haussa un sourcil.

— Mais si ce monsieur est si célèbre que cela, pourquoi voudrait-il venir travailler dans mon restaurant ? s'étonna-t-elle.

En affaires, elle avait une tendance à l'optimisme, mais elle n'en restait pas moins réaliste.

— Quand vous êtes un chef célèbre, poursuivit-elle, vous passez votre temps à cuisiner pour des hôtels de luxe : l'*Hôtel du Soleil*, celui du *Grand Palmier*... Il existe plusieurs établissements où officient les grands chefs.

L'objection ne parut pas ébranler Mr. Disang.

— Il existe des chefs qui ont déjà travaillé partout, fit-il d'un ton dédaigneux. Ils ont travaillé dans toutes ces grandes cuisines et un jour, ils se disent : J'ai besoin d'un nouveau défi. Voilà ce qu'ils se disent, Mma.

Sous le regard inquisiteur dont elle le couvrit, il parut encore gagner en assurance.

— Je peux vous le faire rencontrer, Mma, ajouta-t-il. Réfléchissez-y ! Ainsi, vous n'aurez pas besoin de vous embêter à chercher un chef pour votre nouveau restaurant. Le problème sera déjà réglé.

Elle hésita et il dut le sentir, car il poursuivit :

— Vous savez, cela vaut la peine de le rencontrer, Mma.

Elle se tourna vers la fenêtre et regarda la cour, au-dehors. Les précédents occupants des lieux avaient laissé celle-ci dans un état lamentable. On y voyait de vieilles barriques, un amoncellement désordonné de bois de chauffe, le châssis d'une voiture qui ressemblait à un squelette depuis longtemps débarrassé de son revêtement de chair. Il y aurait beaucoup à faire, ne serait-ce que pour dégager tout cela, et il faudrait aussi et surtout s'occuper de la décoration et de l'équipement de la cuisine. Si l'on trouvait le chef dès le début, cela ferait une tâche de moins sur la liste.

— Pouvez-vous lui demander de venir me voir, Rra ? s'enquit-elle.

Mr. Disang hocha la tête.

— Aucun problème ! Aujourd'hui, demain, quand vous voulez... Je vous l'amènerai pour que vous puissiez vous entretenir avec lui. Et je suis sûr qu'il vous donnera entière satisfaction.

— Comment s'appelle-t-il, Rra ?

L'avocat détourna les yeux à cette question, comme s'il réfléchissait.

— Eh bien, Rra, quel est le nom de ce monsieur ? insista-t-elle.

Il s'éclaircit la voix.

— Il s'appelle Thomas.

— Thomas comment, Rra ?

La question fut accueillie par un nouveau silence. Mma Makutsi fronça les sourcils.

— Thomas comment, Rra ? répéta-t-elle. On ne s'appelle pas juste Thomas, sauf si l'on est un personnage de la Bible.

Mr. Disang eut un petit rire nerveux.

— Ah, comme vous êtes drôle, Mma ! Il est vrai que les gens de la Bible ont juste un prénom, oui ! Ils ne s'appellent pas Makutsi ou Ramotswe...

— Ni Disang, compléta Mma Makutsi.

— Non, confirma Mr. Disang. Il n'y a aucun Disang dans la Bible.

— Alors ? insista Mma Makutsi. Quel est le nom de famille de ce chef, Rra ? Thomas quoi ?

Mr. Disang posa les doigts sur son nœud de cravate.

— Je ne m'en souviens plus, Mma. En fait, je crois qu'il n'utilise pas son nom de famille.

Son visage s'éclaira soudain, comme si une idée lumineuse lui était venue.

— Non, c'est ça ! Il fait partie des gens qui n'utilisent plus leur

nom de famille. Je crois qu'il trouve cela vieux jeu.

Les yeux de Mma Makutsi s'agrandirent de surprise.

— Vieux jeu ? s'écria-t-elle. Qu'est-ce qu'il y a de vieux jeu à avoir un nom de famille ? Peut-être qu'ils trouvent vieux jeu d'avoir une famille en général, ceux qui ne veulent pas avoir de nom de famille. Pouah !

Mr. Disang ne s'attendait apparemment pas à une réaction aussi virulente.

— Eh, je n'y suis pour rien, Mma ! Pour ma part, j'utilise toujours mon nom de famille, comme vous le savez, mais voyez-vous, les chefs cuisiniers, eux, sont des gens très... très créatifs. Et ils ont des idées créatives.

— À mon avis, il doit avoir un nom embarrassant, déclara-t-elle, peu convaincue. On en rencontre parfois, vous savez. L'autre fois, je suis tombée sur quelqu'un qui s'appelait *Voetsek*. Vous vous imaginez vous appeler comme cela ?

Voetsek était un mot largement utilisé en Afrique du Sud pour ordonner aux gens de déguerpir. Un terme abrupt et méprisant.

Mr. Disang convint que c'était cruel.

— À quoi peuvent bien penser les parents lorsqu'ils donnent un tel nom à leur enfant ? s'indigna-t-il.

Mma Makutsi répondit qu'à son sens ces parents ne devaient pas penser du tout.

— Beaucoup de gens ne réfléchissent pas, vous savez, ajouta-t-elle. Ils se lèvent le matin avec la tête vide. Complètement vide. C'est un gros problème, d'ailleurs.

— Mais nous devons tenir bon, estima Mr. Disang. Nous autres, qui réfléchissons sans arrêt, nous devons porter le fardeau pour eux.

Il poussa un soupir.

— Même si c'est parfois très dur, Mma. Très dur...

— Sans doute, fit Mma Makutsi. Pouvez-vous demander à ce Thomas Personne de venir me voir demain ?

Mr. Disang rayonna.

— Bien sûr, Mma. Et il vous préparera quelque chose pour que vous puissiez constater à quel point il est doué.

Cette idée rassura Mma Makutsi. C'est à l'œuvre qu'on reconnaît l'artiste, pensa-t-elle. Elle se demanda où elle avait lu cette expression : était-ce une remarque faite par Clovis Andersen dans les *Principes de l'investigation privée* ? Cela sonnait bel et bien comme du Clovis Andersen. *La nuit, tous les chats sont gris*, avait-il aussi écrit dans un chapitre. *Alors, souvenez-vous que la façon dont vous parvenez à voir une situation dépend du degré d'éclairage que vous réussissez à projeter sur elle.*

Le grand détective avait clairement raison sur ce point, tout

comme elle sentait qu'en effet c'était à l'œuvre que l'on reconnaissait l'artiste, en particulier lorsqu'il s'agissait de choisir un chef. Œuvre de chef, chef-d'œuvre... Elle sourit. Elle demanderait à ce Thomas Quelque chose de lui préparer un repas dans les règles de l'art pour évaluer son travail. Elle le dégusterait devant lui et pourrait s'exclamer en goûtant l'entrée : « Mais ce hors-d'œuvre est un chef-d'œuvre ! » Bien sûr, le chef ne décèlerait peut-être pas l'ironie : Mma Makutsi avait l'impression que les hommes repéraient rarement les mots d'esprit subtils. Bien souvent, il fallait les leur expliquer. Non qu'elle eût une mauvaise opinion des hommes, évidemment : ce n'était là qu'une constatation.

CHAPITRE VI

Ça y est, j'arrête de faire le malin...

En observant son époux ces derniers temps, Mma Ramotswe avait acquis la certitude qu'il avait l'esprit troublé. Rien de particulier n'avait pourtant été dit : les conversations avaient tourné autour des sujets habituels, des petites choses de la vie quotidienne : ce qu'avaient fait leurs deux enfants adoptifs, les perspectives de croissance des haricots dans le potager de Mr. J.L.B. Matekoni, la nécessité de faire rafraîchir la véranda, que l'on n'avait pas repeinte depuis six ans... Des détails de l'existence ordinaire, des thèmes anodins, certes, mais de ceux dont discutent les couples mariés et qui offrent, du moins pour la grande majorité des gens, une liste assez fournie de motifs d'échanges familiaux.

Il n'était pas possible pour des époux de tout partager, Mma Ramotswe en avait bien conscience. Tout comme elle avait besoin de temps à elle pour pouvoir réfléchir à des choses purement féminines, Mr. J.L.B. Matekoni devait pouvoir méditer sur les sujets qui intéressaient les hommes. Il était vrai que certaines femmes n'appréciaient pas l'idée que leur mari puisse penser sans leur permission, mais tel n'était pas son cas. Elle avait connu des personnes de ce genre et se souvenait en particulier d'une dame de Mochudi dont le mari avait la mine d'un homme persécuté. Mma Ramotswe avait appris d'une amie commune que cette femme mettait un point d'honneur à savoir à tout moment où était son mari, à qui il parlait, ce qu'il disait et ce qu'on lui répondait. Elle allait chaque jour ramasser le courrier à la boîte aux lettres, afin d'être la première à ouvrir la correspondance adressée à son époux et d'y répondre en son nom au besoin. Un beau jour, cet homme en avait eu assez. Il s'était enfui, purement et simplement, sans destination précise. Il avait couru aussi vite que ses jambes le lui permettaient sur la route de Gaborone et sa femme s'était lancée à sa poursuite en voiture. Elle l'avait rattrapé à l'entrée de la ville et projeté à terre, effectuant ce qu'un amateur de rugby aurait qualifié de magnifique plaquage au sol devant un groupe

ébahi d'enfants en sortie de classe à Gaborone.

En entendant cette histoire, Mma Makutsi avait secoué la tête. Ce n'était pas une façon d'entretenir un mariage, avait-elle soupiré.

— Qu'une femme veuille garder un œil sur son mari, c'est tout à fait compréhensible, avait-elle ajouté, mais elle doit éviter de lui donner l'impression d'être prisonnier. Les hommes ont besoin de respirer. Ils ont besoin de croire qu'ils sont libres...

— Exactement, avait acquiescé Mma Ramotswe.

— ... même si, en réalité, ils ne le sont pas. C'est ce qu'on appelle l'illusion de la liberté.

L'expression avait impressionné Mma Ramotswe, qui préférait cependant exprimer les choses autrement :

— Ou la bienveillance vis-à-vis des hommes, avait-elle hasardé. C'est de la bienveillance de se garder de trop peser sur eux.

— C'est vrai, avait reconnu Mma Makutsi.

Elle avait réprimé un sourire en imaginant Mma Ramotswe pesant de tout son poids sur Mr. J.L.B. Matekoni. Dans une telle situation, ce dernier aurait toutes les peines du monde à respirer, avait-elle pensé, et les conséquences pourraient se révéler assez graves. Il était certain que les hommes avaient besoin d'air.

Malgré sa lucidité quant à la nécessité d'indépendance des hommes, Mma Ramotswe se sentait un devoir, dans le cas de Mr. J.L.B. Matekoni, de surveiller l'apparition de signes de morosité ou de préoccupation. Son époux avait en effet souffert par le passé d'une phase de dépression et, s'il s'en était totalement remis, le Dr Moffat avait recommandé à Mma Ramotswe de garder l'œil sur lui, afin de repérer très tôt la moindre réapparition des symptômes.

— S'il se referme sur lui-même ou que vous le voyez souvent indécis, avait dit le médecin, cela peut indiquer que la dépression revient. Sachez-le !

Elle n'avait pas remarqué de tels signes jusque-là et elle en avait conclu que les comprimés prescrits n'avaient pas seulement combattu la maladie, mais aussi prévenu les récidives. À présent, en le voyant assis dans son fauteuil avec le regard fixe et l'expression soucieuse, elle se demandait toutefois si le moment n'était pas venu de mener sa petite enquête. Elle attendit l'occasion adéquate, qui se présenta quelques jours après la prise de possession par Mma Makutsi de ses nouveaux locaux.

Ils avaient achevé de dîner et Mma Ramotswe était allée aider les enfants à se préparer pour la nuit dans leurs chambres respectives. Motholeli avait désormais beaucoup de devoirs à faire pour l'école et elle s'était mise au travail sur le nouveau bureau qu'on lui avait installé dans sa chambre quelques jours plus tôt. Puso, qui avait pour sa part épuisé ses forces sur le terrain de football, était tombé de

sommeil avant même que Mma Ramotswe n'eût éteint la lumière. Elle l'avait bordé, puis était restée un moment à considérer avec tendresse la tête de l'enfant sur l'oreiller. Elle avait imaginé le monde de rêves dans lequel il venait de sombrer, un univers de jeux étranges et héroïques composé de football, de bicyclettes et de voitures miniatures, d'histoires drôles et de farces de petits garçons. Elle sourit à cette pensée. Chacun de nous a droit aux rêves qu'il désire, songea-t-elle. Aussi malheureux et angoissant que puisse être le monde de l'éveil, nous nous voyons décerner, la nuit, des rêves dans lesquels nous pouvons faire des choses qui nous tiennent à cœur.

De retour au salon, elle découvrit Mr. J.L.B. Matekoni assis, la tête entre les mains. C'était le moment où jamais : adopter une telle position équivalait à déclarer haut et fort que l'on avait un problème.

— Quelque chose te tracasse ? demanda-t-elle.

Elle alla se poster près de lui et lui posa la main sur l'épaule.

Il releva la tête, mais garda le silence. Elle attendit quelques instants et il finit par prendre la parole :

— Je suis triste, Precious. Très triste.

Elle tressaillit. Il ne l'appelait Precious que dans les moments forts.

— Oh, Rra, c'est terrible ! Nous allons téléphoner au Dr Moffat tout de suite...

— Non, non... Ce n'est pas cette sorte de tristesse-là.

Elle retint son souffle, curieuse d'entendre la suite.

— Je suis triste à cause d'une chose que je vais être obligé de faire.

Elle fronça les sourcils. C'était inquiétant. Se préparait-il à... Elle n'osa pas y penser. S'apprêtait-il à lui confesser une affreuse nouvelle ? Lui annoncer qu'il avait une liaison ? C'était là la pire chose qu'un mari puisse avoir à faire : avouer à son épouse qu'il en aimait une autre. Mais non, jamais Mr. J.L.B. Matekoni ne ferait une chose pareille, songea-t-elle. Jamais il ne partirait avec une autre femme, parce qu'il était... parce qu'il était Mr. J.L.B. Matekoni, voilà pourquoi. C'était inconcevable.

— Quoi, Rra ? demanda-t-elle d'une voix rauque, à peine plus forte qu'un murmure.

Mr. J.L.B. Matekoni l'avait cependant entendue.

— C'est Charlie.

Elle sentit le soulagement l'inonder. Charlie, l'apprenti qui avait échoué à tous ses examens et qui ne cessait de s'attirer des problèmes en tout genre.

Elle poussa un soupir.

— Qu'a-t-il fait, cette fois ? C'est encore une histoire avec une fille ?

Mr. J.L.B. Matekoni secoua la tête.

— J'aimerais bien que ce soit ça, Mma. Non, c'est bien plus grave.

Dans l'esprit de Mma Ramotswe, cela ne pouvait signifier qu'une seule chose.

— Des ennuis avec la police ?

— Non, non, rien de tel... En fait, il va falloir que je lui verse son solde de tout compte. Je dois le licencier.

Mma Ramotswe soupira de nouveau. Elle savait que le travail de Charlie ne se révélait pas toujours satisfaisant, que l'apprenti se montrait brutal et impatient avec les moteurs et qu'il cassait parfois des pièces en forçant dessus. Que Mr. J.L.B. Matekoni ait fini par perdre patience avec lui ne l'étonnait pas outre mesure.

— Qu'est-ce qu'il a fait exactement ? demanda-t-elle.

— Il n'a rien fait, répondit Mr. J.L.B. Matekoni. Mais je ne peux plus le garder. Il y a de moins en moins de travail au garage et je me retrouve obligé de faire un choix. Fanwell est qualifié à présent et il travaille bien mieux que Charlie. L'un des deux doit partir et ce doit être Charlie. C'est comme ça, c'est tout... acheva-t-il en secouant la tête.

Mma Ramotswe éprouva un élan de compassion pour lui. Mr. J.L.B. Matekoni avait le cœur tendre et elle comprenait à quel point il lui était difficile de renvoyer un jeune homme qu'il avait formé et soutenu. Charlie n'était pas une personnalité commode, chacun le savait, mais c'était quelqu'un de bien, dans le fond. Son obsession des filles et de la mode n'était pas pire chez lui, estimait-elle, que chez d'autres jeunes de son âge, et cela finirait par lui passer avec le temps. Elle avait lu quelque part que certains hommes ne mûrissaient pas avant la trentaine. Cette information l'avait surprise, mais elle devait être vraie, après tout. Elle avait en tête plusieurs exemples, parmi ses contemporains, de messieurs qui ne s'étaient pas rangés avant cet âge, voire plus tard encore. Charlie serait probablement comme eux ; il deviendrait raisonnable et respectable en temps voulu, il accompagnerait ses enfants à l'école et accomplirait chez lui toutes les tâches que l'on attendait d'un mari.

Elle pressa l'épaule de Mr. J.L.B. Matekoni.

— Tu es sûr, Rra ? Tu es sûr que tu n'as pas le choix ?

— Je n'ai pas cessé d'y réfléchir, assura-t-il. Et je ne vois pas d'autre solution. J'ai reçu une lettre du directeur de la banque : j'ai de nouveau dépassé le découvert autorisé et il dit qu'il gèlera mon compte si cela recommence.

Il s'interrompit, levant les yeux vers elle. L'angoisse marquait son visage.

— Comment vais-je faire pour payer les gens si mon compte est bloqué ? reprit-il. Je ne pourrai plus verser son salaire à Fanwell, ni régler mes fournisseurs d'essence et d'huile de moteur. Je ne pourrai plus payer la police d'assurance, ce qui signifie que, si Fanwell se

blesse dans un accident au garage, nous serons poursuivis en justice et on nous confisquera la maison. Je ne peux pas prendre ce risque, Mma. Je ne peux pas...

Il avait raison, elle le savait. Il n'avait décidément pas le choix.

— Quand comptes-tu le lui dire ? interrogea-t-elle.

— Demain, répondit-il. Demain matin. Je lui donnerai une semaine de salaire, c'est tout ce que je peux me permettre. Il a droit à davantage, mais je lui demanderai de me laisser un peu de temps pour lui régler le reste. Il en aura une moitié à la fin du mois et l'autre le mois prochain.

Elle garda le silence. Il n'y avait rien à dire. Charlie avait beau avoir ses défauts, il faisait partie de leur vie depuis de nombreuses années déjà. Jamais il ne retrouverait de travail comme mécanicien, puisqu'il ne possédait pas le diplôme officiel requis. Cela signifiait qu'il devrait exercer un autre métier, mais, dans un monde où les offres d'emploi se faisaient rares pour des jeunes gens sans qualification, on voyait mal ce qu'il pourrait faire.

— Il aura des difficultés à trouver autre chose, fit-elle remarquer. Ce ne serait pas la même chose si au moins il avait terminé son apprentissage.

— Je sais, soupira Mr. J.L.B. Matekoni. Mais que puis-je faire d'autre ?

— Rien, Rra, confirma Mma Ramotswe. Cela fait partie des situations où il n'est pas facile d'être patron.

— Il n'est jamais facile d'être patron, souligna Mr. J.L.B. Matekoni. Les gens n'en ont pas conscience, mais il n'est jamais facile d'être patron, même quand tout va bien.

Et il ne croyait pas si bien dire. Le lendemain matin, Mma Ramotswe décida de laisser ouverte la porte de communication entre l'Agence N° 1 des Dames Détectives et l'atelier du Tlokweng Road Speedy Motors. C'était exceptionnel : d'ordinaire, la porte était résolument fermée, afin de maintenir les bruits du garage à l'extérieur.

— Je vais fermer la porte, Mma, annonça Mma Makutsi, étonnée, en relevant la tête du récapitulatif des frais qu'elle était en train d'établir. Avec tout le vacarme qu'ils font, il est impossible de se concentrer.

Mma Ramotswe l'arrêta d'un geste.

— Non, Mma, je vous en prie, n'y touchez pas !

Mma Makutsi fronça les sourcils.

— Mais le bruit, Mma ? Tous ces coups de marteau, ces fracas de tôle... Comment voulez-vous que l'on travaille avec ça ? Et puis, imaginez que quelqu'un appelle, Mma ! Qu'est-ce que cette personne

va penser ? En entendant tout ce vacarme, elle se demandera quel genre de bureaux nous avons. Cela risque d'être très mauvais pour nos affaires !

Mma Ramotswe secoua la tête.

— Je veux entendre ce qui se passe là-bas, expliqua-t-elle. Mr. J.L.B. Matekoni risque d'avoir une crise à gérer et il aura sans doute besoin d'aide.

Mma Makutsi la dévisagea, intriguée.

— Il s'est passé quelque chose ? s'enquit-elle.

Mma Ramotswe se leva et traversa la pièce pour venir la rejoindre et lui chuchoter à l'oreille :

— Mr. J.L.B. Matekoni va devoir licencier Charlie ce matin. Il ne peut plus le garder, il n'a plus les moyens de le payer.

Mma Makutsi ouvrit la bouche et demeura sans voix. Elle-même entretenait avec Charlie des relations très impétueuses, mais il ne lui serait jamais venu à l'idée de souhaiter une chose pareille au jeune homme. Elle le trouvait un peu idiot, certes, mais la plupart des jeunes gens l'étaient plus ou moins, et Charlie finirait bien par devenir adulte... Elle s'apprêtait à exprimer sa stupéfaction lorsque les deux femmes s'aperçurent soudain que le silence régnait à côté : les coups de marteau et les bruits de tôle avaient cessé.

— Je pense qu'il est en train de lui parler... souffla Mma Ramotswe.

Le silence fut brisé par des voix, plutôt basses tout d'abord, de plus en plus fortes ensuite. Et puis, tout à coup, il y eut un cri, ou plutôt un immense gémissement. Mma Makutsi tressaillit. Elle avait déjà entendu une fois ce genre de lamentation, lorsqu'elle avait dû annoncer à sa cousine la disparition de son père dans un accident de voiture près de Francistown. La cousine avait hurlé de la même façon, une expression brute d'une douleur qui vous meurtrissait encore et encore et ne pouvait être apaisée par aucun baume ni aucune parole humaine de réconfort.

— Ça y est, c'est fait, murmura Mma Ramotswe.

Au même moment, la porte s'ouvrit en grand et Charlie fit irruption dans la pièce, une grosse clé à molette à la main. Il s'immobilisa un instant et laissa tomber l'outil, qui heurta le sol avec un bruit assourdissant.

— Vous ne pouvez pas laisser faire ça, Mma Ramotswe ! s'écria-t-il. S'il vous plaît, Mma, je vous en prie, empêchez-le de me renvoyer !

Charlie posait sur Mma Ramotswe un regard implorant. Puis il se tourna vers Mma Makutsi et les mots se déversèrent de sa bouche en un torrent tourmenté.

— Je suis désolé ! Je vous promets, Mma, je vous promets, je vais faire des efforts ! Ça y est, j'arrête de faire le malin. C'est fini ! Je vais

être poli maintenant, je ne suis plus la même personne, ce n'est plus moi, Mma, plus moi ! Et puis, j'irai passer les examens. Je vous en prie, Mma, dites au patron que j'ai changé, qu'il n'aura plus jamais de problèmes avec moi. Plus de problèmes du tout ! Je travaillerai sans arrêt, j'arriverai à six heures du matin, je serai le premier au garage tous les jours ! Je serai là et...

Il dut s'interrompre ; des sanglots venaient remplacer les mots qui s'étranglaient dans sa gorge.

Mma Makutsi jeta un coup d'œil à Mma Ramotswe, qui demeurait immobile.

— Mma... commença-t-elle.

— Non, reprit Charlie en sanglotant. Je vous assure que c'est vrai ! J'ai changé, vraiment. Il y a un nouveau Charlie et il vous demande de parler au patron. Expliquez-lui que j'ai changé ! Vous, il vous croira ! Si c'est vous qui lui dites, il vous croira...

Mma Ramotswe ne pouvait rester de marbre devant une telle démonstration de désespoir. Tout en elle la poussait vers Charlie. Elle ne pouvait regarder sans réagir un homme adulte pleurer comme il le faisait à présent. Aucune femme n'en aurait été capable. Mais quand elle tenta de prendre le jeune homme par l'épaule pour le réconforter, il se déroba et se jeta au sol. Pendant quelques instants, il ne bougea plus et Mma Ramotswe se demanda avec inquiétude s'il ne s'était pas assommé en se cognant la tête sur le béton, mais il se mit soudain à s'agiter de nouveau, raclant le sol de ses ongles comme s'il voulait s'enterrer au-dessous.

— Ne fais pas ça, Charlie ! s'écria Mma Makutsi. Tu vas te casser les ongles !

Le jeune homme, qui avait fermé les yeux, les rouvrit et contempla ses mains. L'interruption de cette démonstration de détresse agit comme un signal sur Mma Makutsi, qui se leva de son bureau pour s'approcher du malheureux garçon.

— Allez, dit-elle en se penchant pour le redresser. Tiens, prends-moi la main.

Charlie obéit, vaguement honteux, et se retrouva bientôt debout à côté d'elle. Il essuya son bleu de travail comme pour en chasser la saleté.

— Maintenant, tu vas t'asseoir et reprendre ton souffle, lui dit Mma Makutsi. Comme ça, nous allons pouvoir parler calmement de l'avenir.

— Quel avenir ? gémit Charlie. Je n'ai plus d'avenir.

Mma Makutsi l'entraîna alors vers son bureau et voulut le faire asseoir à sa place. Il hésita. Elle l'avait un jour trouvé installé là en arrivant du dehors et cela avait donné lieu à une crise terrible. Avec la saleté de sa combinaison, avait-elle crié, la garniture du siège allait

être fichue ! Cette fois, il ne fut fait aucune allusion de ce genre. En un tel moment, on se souciait fort peu du cambouis et des taches sur les chaises.

— Assieds-toi ! commanda Mma Makutsi. Je vais te préparer du thé.

C'était, là encore, une première.

Charlie baissa la tête, misérable.

— Maintenant, il va falloir que je rentre chez moi, murmura-t-il. Je n'ai plus rien à faire ici...

Mma Makutsi secoua la tête.

— Perdre son emploi n'est pas la fin du monde, affirma-t-elle. On nous l'a bien expliqué à l'Institut de secrétariat du Botswana : perdre son travail, c'est quelque chose qui doit nous stimuler. C'est ce qu'on nous a dit. Ça doit nous stimuler pour aller chercher mieux !

Charlie ne répondit pas.

— Mma Makutsi a raison, renchérit Mma Ramotswe avec douceur. Il y a toujours autre chose ensuite. Cela peut prendre du temps, mais quelqu'un qui veut vraiment travailler finit toujours par trouver.

— Par trouver quoi ? grogna Charlie.

— Il y a des offres d'emploi dans le journal, lança Mma Makutsi d'un ton jovial. Et on propose aussi des postes à la Bourse du travail. Il y a toujours des gens qui recherchent des garçons intelligents comme toi !

Charlie releva la tête.

— Mais vous m'avez toujours dit que j'étais bête, vous ne vous rappelez pas ?

Mma Makutsi eut un mouvement de recul.

— Moi ? Quand est-ce que je t'ai dit ça ? protesta-t-elle. Quand est-ce que je t'ai dit que tu étais bête ?

Charlie haussa les épaules.

— Souvent, Mma. Tout le temps, en fait.

Il marqua une hésitation.

— Tiens, il y a trois jours, reprit-il. Je vous ai demandé si Itumelang savait parler et vous avez répondu que j'étais complètement idiot. Vous vous rappelez ? Vous m'avez dit qu'un bébé de six mois ne parlait pas et puis, vous avez éclaté de rire et vous m'avez traité d'idiot.

Mma Makutsi balaya l'accusation d'un geste.

— Mais Charlie, c'était une plaisanterie, voyons, ne soit pas stup...

Elle s'interrompit net, mais il était trop tard.

— Tiens ! fit Charlie. Vous voyez bien ! Vous trouvez que je suis stupide maintenant !

Mma Ramotswe décida qu'il était temps d'intervenir.

— Je ne pense pas qu'il y ait grand intérêt à discuter de ça,

déclara-t-elle. On dit parfois des choses qu'on ne pense pas vraiment. C'est une façon de s'exprimer, Charlie, tu devrais le savoir, à ton âge...

— Et vous vous y mettez vous aussi, Mma Ramotswe ! soupira Charlie. Parce que, vous aussi, vous me trouvez bête !

— Pas du tout, Charlie, protesta Mma Ramotswe. Tu n'es pas bête. Tu as un très bon cerveau dans la tête... encore faudrait-il que tu t'en serves !

— Et encore ! s'exclama Charlie. Vous pensez que je n'ai pas de cerveau !

— Mais je n'ai pas dit ça ! s'emporta Mma Ramotswe. J'ai juste dit que j'aimerais bien que tu utilises ton cerveau, c'est tout.

— Oui, renchérit Mma Makutsi. Nous sommes de ton côté, Charlie. Et Mr. J.L.B. Matekoni aussi, d'ailleurs.

— Alors pourquoi est-ce qu'il m'a viré ? S'il est de mon côté, pourquoi est-ce qu'il se débarrasse de moi ?

— Parce qu'il n'y a plus d'argent pour te payer, Charlie, expliqua Mma Ramotswe. Une entreprise ne peut pas garder ses employés s'il n'y a pas assez d'argent qui rentre. C'est dur, mais c'est comme ça !

Charlie garda le silence. Il n'avait pas touché au thé que lui avait servi Mma Makutsi.

— Ne le laisse pas refroidir, Charlie, reprit Mma Ramotswe. Bois, ça va te faire du bien.

Charlie regarda la tasse que Mma Makutsi avait posée devant lui sur le bureau. Pendant quelques instants, il la fixa sans rien faire, puis, tout à coup, il la balaya d'un mouvement violent du bras. Le thé se renversa et une partie du liquide vint tremper son bleu de travail.

Mma Makutsi poussa un cri.

— Je n'ai pas besoin de thé puisque je vais mourir, marmonna Charlie en se levant pour se diriger vers la porte.

— Charlie ! lança Mma Ramotswe, alarmée.

— Je vais mourir, répéta Charlie. Très bientôt. Vous verrez.

CHAPITRE VII

Pilates et cake aux fruits

Mma Potokwane, directrice de la ferme des orphelins et mère de substitution, au fil des ans, de près de huit cents enfants qui avaient tous entamé leur jeune vie de très malheureuse façon, ne se laissait jamais démonter. Mr. J.L.B. Matekoni avait dit un jour que c'était la seule personne du Botswana qui, visée par la foudre, agirait comme un paratonnerre et renverrait le courant là d'où il venait.

— Et je n'aimerais pas être le lion qui s'aviserait de tenter de la manger, avait-il ajouté. Parce que ce lion-là, à mon avis, se verrait donner une sacrée leçon !

Une exagération, bien sûr, mais Mma Potokwane n'avait jamais laissé l'adversité poser d'obstacles insurmontables sur son chemin. Elle avait survécu aux intrusions de l'administration, ainsi qu'à l'indifférence et à l'égoïsme d'individus qui, ayant gagné beaucoup d'argent, répugnaient à le partager. Elle avait mendié, emprunté et bataillé afin d'assurer une subsistance aux orphelins dont elle avait la charge. Et elle s'enorgueillissait du fait qu'aucun d'entre eux, pas un seul, ne s'en était allé dans le monde sans savoir qu'il était aimé et qu'il existait au moins une personne sur terre qui souhaitait le voir faire quelque chose de sa vie, une personne qui croyait en lui.

— Je ne peux peut-être pas leur donner tout ce dont ils auraient besoin, avait-elle dit un jour à Mma Ramotswe, mais au moins, ils savent que j'essaie.

Et Mma Ramotswe, qui n'ignorait rien des efforts héroïques que déployait son amie, avait répondu : — Ils le savent, Mma. Ils le savent très bien.

Et les enfants n'étaient pas seuls à le savoir. Tout le monde, désormais, avait eu vent de l'accord qu'elle avait décroché avec Mr. Taylor, le directeur du lycée Maru-a-Pula, pour pouvoir offrir aux orphelins ce qui représentait la meilleure éducation qui fût au Botswana. Les enfants sélectionnés avaient aussi bien réussi que les élèves issus de milieux confortables et privilégiés et ils avaient ensuite

poursuivi leurs études et s'étaient qualifiés dans des professions qu'ils n'auraient jamais imaginé pouvoir exercer, même dans leurs rêves les plus fous. Un enfant qui n'avait rien, dont les oncles et tantes se disputaient en permanence pour ne pas avoir à s'en occuper et qui se voyait ballotté d'un endroit à l'autre, ou qui n'avait même pas ce genre de famille et s'était retrouvé abandonné en l'absence d'une grand-mère pour en assumer la charge, chose qui allait à l'encontre de toutes les traditions du Botswana, pouvait, envers et contre tout, espérer faire des études et devenir un jour chercheur, médecin ou ingénieur agronome.

Et pour la cérémonie de remise des diplômes, une Mma Potokwane rayonnante de fierté se retrouverait ainsi dans l'assistance, d'une façon ou d'une autre, même si ce n'était pas physiquement.

C'était pour cette détermination que Mma Ramotswe admirait son amie, mais aussi pour sa grande sagesse, qui se manifestait à la moindre occasion. Cette sagesse l'avait beaucoup aidée durant la maladie de Mr. J.L.B. Matekoni, ainsi que dans les périodes où Mma Makutsi lui avait fait voir rouge. Elle lui était précieuse, aussi, dans certaines enquêtes, quand Mma Ramotswe se lançait sur des pistes qui semblaient ne la mener nulle part. Alors, une question de Mma Potokwane, opaque à première vue, suffisait à l'orienter dans une direction qui finissait par se révéler fertile.

Cet après-midi-là, avec le souvenir du douloureux éclat de Charlie encore frais à sa mémoire, Mma Ramotswe quitta l'agence de bonne heure pour se rendre à la ferme des orphelins. Elle aimait beaucoup effectuer ce trajet. Elle empruntait le chemin des écoliers, des routes poussiéreuses qui longeaient des maisons, des jardins et des îlots de terrains qui échappaient encore à la soif des promoteurs et dont étaient friands les troupeaux errants. Ces bêtes, qui se déplaçaient entre les broussailles de ronciers et d'acacias, survivant tant bien que mal, représentaient pour certaines personnes les économies de toute une vie de labeur. Il arrivait à Mma Ramotswe de ralentir pour les observer et évaluer leur état de santé. Son père, le regretté Obed Ramotswe, l'avait toujours fait : il ne pouvait passer devant du bétail sans faire de commentaires sur sa bonne ou sa mauvaise santé. Il lançait également des remarques sur les ancêtres de ces animaux, parfois, s'il repérait un trait héréditaire que seul l'expert qu'il était pouvait reconnaître : une façon de tenir la tête, des taches sortant de l'ordinaire, une forme particulière de la bosse chez un taureau brahmane. Autant de détails qui ne signifiaient rien pour un profane, mais que des connaisseurs comme lui savaient identifier.

Mma Ramotswe arrêta sa fourgonnette afin d'observer une vache qui ruminait sous un acacia, son veau à ses côtés. Elle s'imagina que son père était assis près d'elle dans la voiture et il lui sembla entendre

sa voix aussi clairement que s'il avait bel et bien été présent. La vache était maigre, faisait-il remarquer, mais elle prendrait du poids avec le retour des pluies, quand l'herbe qui repousserait viendrait remplacer la terre durcie. Et son veau grandirait comme il se doit et leur propriétaire serait heureux. Il dit aussi quelque chose sur le lieu d'où venaient les nuages porteurs de pluie, mais elle ne comprit pas très bien, car les disparus ont parfois des voix difficiles à discerner et ils sont nombreux à vouloir nous parler, de sorte que ce qu'ils disent ressemble au bourdonnement d'un essaim d'abeilles ou au pépiement des oiseaux perchés tout en haut d'un *mopani*. Ce ne sont pas vraiment des paroles, mais des évocations de la façon dont nous partageons ce monde avec des gens qui ne sont plus parmi nous et évoluent dans un autre Botswana, invisible celui-là, où chacun d'entre nous se retrouvera le moment venu, quand son heure aura sonné, ce qui ne manquera pas d'arriver.

Elle redémarra, quittant la vache et le veau ; ils seraient exactement à la même place, elle n'en doutait pas, quand elle repasserait dans l'autre sens. Ils n'avaient aucune raison d'aller ailleurs, tout comme nous-mêmes, à bien y réfléchir, n'avions aucune raison de bouger non plus. Nous pouvions de la même manière rester sous un arbre et regarder autour de nous en pensant à une multitude de choses. Non seulement nous le pouvions, mais nous devons le faire, estimait Mma Ramotswe. Certains appelaient cela de la méditation, elle le savait, mais il ne lui semblait pas qu'il fût besoin d'un terme spécial pour signifier rester sous un arbre et penser. Les gens avaient fait cela bien avant que le mot fût inventé. Il existait de nombreuses autres choses, se dit-elle encore, que nous faisions depuis la nuit des temps et que des gens chics remplis d'enthousiasme décidaient soudain d'adopter, en inventant pour elles des noms inutiles. Ainsi Mma Ramotswe avait-elle été invitée à participer à un cours de Pilates dans la salle de catéchisme de l'église du quartier. Cela vous fera beaucoup de bien, lui avait-on dit, aussi y était-elle allée. Toutefois, lorsqu'elle avait vu en quoi consistait ce Pilates, elle avait constaté qu'il était inutile de payer cinquante pula la séance pour faire des choses qu'elle accomplissait déjà depuis des années : soulever, pousser, étendre ses muscles, tout cela n'avait rien de nouveau pour elle, elle effectuait ces mêmes mouvements lorsqu'elle travaillait à son jardin. Et Mr. J.L.B. Matekoni aussi faisait du Pilates quand il bricolait au-dessous d'une voiture ou bataillait pour remettre en état une machine vétuste à la ferme des orphelins. Il pratiquait alors ce que l'on pouvait appeler le *Pilates et cake aux fruits*, puisque Mma Potokwane le soudoyait sans vergogne de cette façon, afin qu'il accomplisse ces travaux pour lesquels, sans lui, il aurait fallu payer.

À présent, elle n'était plus qu'à dix minutes de la barrière qui

marquait l'entrée de la ferme des orphelins. Une barrière qui ne fermait plus très bien, mais le domaine était protégé par une grille au sol qui empêchait les animaux de sortir, et que la fourgonnette franchit dans un énorme fracas. Mma Ramotswe lut ensuite la pancarte annonçant : *Nous vous prions de conduire prudemment : des enfants vivent ici !* Elle avait souvent pensé à en installer une identique dans Zebra Drive, afin d'avertir les automobilistes que des gens vivaient là et de les inviter à tenir compte de ce fait dans leur conduite. Seulement, personne n'y prêterait attention, craignait-elle, les conducteurs semblaient tous très pressés. À bien y réfléchir, pourtant, quelles raisons avait-on de se dépêcher ainsi ? D'autant que les personnages importants, eux, ne marchaient jamais vite, avait-elle remarqué. Ils donnaient l'impression de flâner partout où ils allaient. Et si ces gens-là, qui avaient mille choses à faire et à prendre en considération, ne se pressaient pas, pourquoi les autres estimaient-ils devoir le faire ?

Elle s'arrêta sous un arbre, à l'endroit où elle se garait toujours quand elle venait voir Mma Potokwane et, comme à son habitude, klaxonna pour prévenir celle-ci de son arrivée. Cela se révéla efficace, car la fenêtre de la directrice s'ouvrit et une main en émergea pour lui faire signe d'approcher.

Au moment où Mma Ramotswe atteignit la véranda, Mma Potokwane se tenait déjà à la porte du bureau pour l'accueillir.

— Eh bien, Mma Ramotswe, vous arrivez toujours au bon moment ! Figurez-vous que je viens de mettre la bouilloire en marche et que j'ai préparé un gâteau ce matin même !

— Vous connaissez mes faiblesses, répondit Mma Ramotswe. Vous savez que je ne résiste pas à votre cake aux fruits.

— Et votre mari souffre du même mal, renchérit Mma Potokwane avec un sourire. Proposez du cake aux fruits à Mr. J.L.B. Matekoni et il vous réparera tout ce que vous voulez ! Mon époux à moi ne se laisse plus acheter de cette façon, hélas ! Je n'ai aucun moyen de l'inciter à faire des choses.

Mma Ramotswe se mit à rire.

— Quand on ne parvient plus à faire faire ce que l'on veut à son mari, c'est que la situation est grave ! s'exclama-t-elle, avant de reprendre son sérieux. Bien sûr, ajouta-t-elle, il y a aussi les moments où le mari fait des choses que l'on ne voudrait pas qu'il fasse. Et là, c'est aussi très difficile.

À ces mots, Mma Potokwane comprit que c'était de cela que Mma Ramotswe était venue lui parler. Il n'y avait pas toujours de raisons particulières aux visites de son amie à la ferme des orphelins, mais, quand c'était le cas, elle le devinait très vite.

— Donc, dit-elle, Mr. J.L.B. Matekoni a fait quelque chose.

Elle considéra Mma Ramotswe de ses yeux vifs.

— Mr. J.L.B. Matekoni a fait quelque chose, répéta-t-elle. Je me trompe, Mma ?

Mma Ramotswe ne tourna pas autour du pot.

— Il a renvoyé Charlie.

Pour Mma Potokwane, la nouvelle était inattendue. Les deux apprentis travaillaient au garage depuis si longtemps qu'il était difficile d'imaginer comment ce dernier pourrait continuer à fonctionner sans eux.

— Charlie, c'est le beau gosse, n'est-ce pas ? demanda-t-elle. Celui qui se débrouille toujours pour s'attirer des problèmes ?

— Exactement, acquiesça Mma Ramotswe. L'autre, c'est Fanwell. Fanwell a terminé son apprentissage et réussi ses examens, et il est devenu une sorte d'assistant mécanicien... Charlie, lui, ne s'est jamais présenté aux examens qu'il devait passer et c'est toujours un apprenti... enfin, c'était, devrais-je dire...

Mma Potokwane demeura pensive quelques instants.

— J'imagine qu'il l'a licencié pour une bonne raison ? demanda-t-elle enfin. De nos jours, on ne peut pas se débarrasser des gens comme ça, vous le savez. Il y a ici une cuisinière que je meurs d'envie de remplacer, une femme très paresseuse, mais je sais que, si je me hasardais à le faire, je ne tarderais pas à recevoir des lettres d'avocat, des convocations au tribunal et des amendes à payer. Et tout le monde dirait : cette Mma Potokwane, elle s'amuse à renvoyer les gens à tire-larigot ! Vous connaissez les mauvaises langues, Mma.

Mma Ramotswe exposa à son amie la raison du licenciement de Charlie.

— Je ne crois pas que Mr. J.L.B. Matekoni ait juste cherché un prétexte pour renvoyer Charlie, ajouta-t-elle. Le garage ne rapporte pas beaucoup d'argent ces derniers temps ; il n'y a pas assez de travail, c'est tout. Je pense que c'est la vérité.

Mma Potokwane secoua tristement la tête.

— Nous avons dû faire la même chose l'an dernier, soupira-t-elle. Nous avons un employé en trop sur la ferme. Les ventes de nos produits n'étaient pas assez importantes pour justifier son salaire. Cela m'a fait beaucoup de peine, mais nous n'avons pas eu le choix, hélas.

— Le problème, c'est que Charlie l'a très mal pris, poursuivit Mma Ramotswe. Il a éclaté en sanglots et surtout...

— Oui, Mma ?

— Surtout, il a parlé de mourir...

Mma Potokwane s'adossa à son siège.

— Oh, dit-elle. Cela arrive souvent.

— Quoi ?

— Les adolescents profèrent souvent ce genre de menace.

— Cela m’a fait peur, insista Mma Ramotswe.

— Mais cela va très rarement au-delà des paroles, ajouta Mma Potokwane.

— Vous savez, Charlie n’est plus vraiment un adolescent, fit remarquer Mma Ramotswe.

— Techniquement, non, Mma. Mais, voyez-vous, les hommes peuvent rester des adolescents bien après l’âge de vingt ans. J’ai lu beaucoup de choses à ce sujet.

Elle marqua un temps d’arrêt, avant de conclure :

— Et j’ai vu bon nombre de cas aussi...

— Enfin, reprit Mma Ramotswe, toujours est-il que c’est très triste. Tellement triste que j’ai décidé de faire moi-même quelque chose pour lui.

Tout en parlant, Mma Potokwane avait entrepris de couper le cake que sa secrétaire venait de poser sur une large assiette devant elle. Elle en coupa deux morceaux : un gros pour elle-même, et un plus gros encore pour Mma Ramotswe.

— Vous n’avez pas besoin de me donner la plus grosse part, fit remarquer Mma Ramotswe.

— Mais cela me fait plaisir, répliqua Mma Potokwane. Quand on a une invitée, on lui donne toujours une bonne part de gâteau. C’est la règle.

En la voyant jouer avec le cake dans son assiette au lieu de le goûter tout de suite, Mma Potokwane comprit que Mma Ramotswe était vraiment troublée.

— Je vais lui donner moi-même du travail, reprit la détective.

Les yeux de Mma Potokwane s’élargirent de surprise.

— Charlie ? Vous allez employer Charlie ?

Mma Ramotswe hocha la tête.

— On trouvera toujours de petites choses à lui faire faire à l’agence...

— Pour les clients ? s’enquit Mma Potokwane, incrédule. Mais que vont-ils penser s’ils voient que vous mettez un garçon comme lui sur leur affaire ?

Mma Ramotswe haussa les épaules.

— On ne le mettra pas en première ligne.

— Je vais vous dire, moi, ce qu’ils vont penser, reprit Mma Potokwane, répondant à sa propre question. Ils vont penser : nous aurions pu trouver le même genre de garçon en rentrant dans n’importe quel bar. Voilà ce qu’ils vont penser, Mma Ramotswe ! Et tout le monde finira par se moquer de votre agence !

— Mais... commença Mma Ramotswe.

— Je crois que vous commettez une grave erreur, Mma, la coupa Mma Potokwane, l’empêchant de se défendre. Votre agence ne réalise

presque aucun profit, vous me l'avez dit vous-même. Que va-t-il se passer s'il y a une nouvelle bouche à nourrir ? Vous risquez de faire faillite, Mma. Mr. J.L.B. Matekoni d'un côté, vous de l'autre, et ensuite, vous vous retrouverez dans de beaux draps !

Mma Ramotswe garda le silence et Mma Potokwane crut qu'elle l'avait convaincue. Mais la détective releva soudain la tête.

— Je sais qu'il n'y a pas beaucoup d'argent sur mon compte professionnel... commença-t-elle.

Elle hésita. Au-dehors, un touraco poussa son cri plaintif.

— Mais vous oubliez, Mma, que j'ai du bétail... poursuivit-elle.

Ce fut au tour de Mma Potokwane de garder le silence. On s'aventurait là en territoire dangereux. Au Botswana, le bétail était plus important que tout : on ne parlait pas à la légère de laisser partir des bêtes dont on avait hérité et, même si Mma Ramotswe en avait vendu un certain nombre au départ en vue d'ouvrir son agence de détectives, les bêtes auxquelles elle avait dû renoncer alors avaient vite été remplacées par des veaux. À présent, avec une gestion saine et de la prudence, son cheptel s'était considérablement développé... ce qui ne signifiait pas que le bétail dût être vendu pour une entreprise aussi risquée qu'employer Charlie. Aucun individu sensé n'en verrait l'intérêt.

Mma Potokwane s'apprêtait à exprimer ses réticences avec véhémence lorsque son amie reprit la parole, anticipant ses objections :

— Je sais que vous allez me désapprouver, dit-elle, et je comprends pourquoi.

En son for intérieur, Mma Potokwane était en proie à une foule de pensées contradictoires : Mma Ramotswe était son amie et l'on ne pouvait la laisser agir de façon inconsidérée sans au moins la mettre en garde. D'un autre côté, son bétail était son affaire et, si elle choisissait de s'en servir en vue de porter secours à quelqu'un – fût-ce à Charlie –, il fallait la laisser faire. Elle ferma les yeux.

— C'est votre bétail, Mma, pas le mien. Vous devez donc faire ce qui vous paraît être bien.

Mma Ramotswe la regarda fixement, comme plongée dans ses réflexions.

— Je me demandais... commença-t-elle.

— Oui, Mma ?

— Je me demandais si vous aimeriez m'acheter quelques bêtes. Par exemple, cinq.

La proposition fut accueillie par un froncement de sourcils.

— Moi, Mma ?

— Vous-même, vous avez du bétail, n'est-ce pas ?

— Oui, répondit Mma Potokwane, hésitante. Mais pas beaucoup.

Ce sont des bêtes que mon frère m'a données.

— Eh bien, reprit Mma Ramotswe, vous pourriez accroître votre cheptel. Mais pour un temps seulement.

— Pour un temps ? Je ne suis pas sûre de comprendre, Mma.

Mma Ramotswe expliqua son idée.

— Je vous vendrais ces vaches et, par la suite, je vous les rachèterais. Entre-temps, deux d'entre elles auraient mis bas. Vous garderiez donc les deux veaux et je vous rendrais la somme que vous m'auriez versée au départ.

Mma Potokwane afficha sa perplexité.

— Mais pourquoi, Mma ? Ce que vous me proposez là ressemble à... à un prêt...

— On peut dire cela, oui.

Mma Potokwane réclama davantage d'explications.

— Pour le moment, l'agence n'a pas assez d'argent pour payer Charlie, dit Mma Ramotswe. Néanmoins, je pense que nous devons malgré tout faire quelque chose pour aider ce garçon.

Elle marqua une pause.

— Mais peut-être n'avez-vous pas l'argent pour m'acheter ces bêtes ?

C'était improbable, elle devait le savoir. Car si Mma Potokwane n'était certes pas fortunée, elle possédait, dans un village quelque part, la moitié d'un magasin général hérité de sa mère. Et ce genre de commerce se révélait toujours assez rentable.

— Si, si, j'ai un peu d'argent de côté, répondit Mma Potokwane. Et, si j'ai bien compris, je ne peux pas sortir perdante de cette transaction ?

— Je ne pense pas, non.

— Mais, en fait, je ne prendrai pas les deux veaux, poursuivit Mma Potokwane. Ce ne serait pas bien de ma part. Vous êtes mon amie, Mma Ramotswe.

— Et vous êtes la mienne, Mma.

— Oui, et c'est la raison pour laquelle je ne garderai qu'un seul veau, pour payer le pâturage. Je vous rendrai l'autre, ainsi que toutes les vaches... une fois que vous m'aurez restitué l'argent, bien entendu.

— Bien entendu. Vous récupérerez votre argent. Et si je ne peux pas vous rembourser, vous garderez toutes les vaches.

Les deux femmes se serrèrent la main pour sceller leur accord et Mma Ramotswe se prépara à prendre congé.

— Vous savez, Mma, déclara Mma Potokwane en la raccompagnant à la fourgonnette, dans la vie, il y a deux façons de considérer les problèmes. La première, c'est avec la raison...

Là, elle se tapa le front.

— Et la seconde, c'est avec le cœur...

Cette fois, sa main alla sur sa poitrine.

— Je sais, acquiesça Mma Ramotswe. Et je sais aussi que cette décision-là, je l'ai prise avec le cœur. Je suis consciente que c'est une mauvaise décision.

— Pas du tout ! protesta Mma Potokwane. Il n'est jamais mauvais de suivre son cœur.

Elle arrêta son amie en lui saisissant le bras.

— Vous savez quoi, Mma ? Chaque décision que j'ai prise dans mon travail – chaque décision – est partie du cœur plutôt que de la raison.

Mma Ramotswe sourit et toucha la main de la directrice d'un geste affectueux.

— C'est une chose que je savais déjà, je crois, dit-elle.

Ce soir-là, Mma Ramotswe se rendit chez Charlie. Le jeune homme vivait avec un oncle et l'amie de cet oncle dans un deux-pièces de Naledi, le quartier le plus misérable de la ville. La municipalité avait fait de son mieux pour fournir les services de base aux habitants de cette zone miteuse ; il y avait désormais quelques becs de gaz pour éclairer les rues et des points d'eau installés un peu partout en vue de fournir de l'eau à tout le monde. Cependant, certaines maisons n'étaient encore que des baraques améliorées, avec des toits constitués d'un assemblage de tôle ondulée et de bâches, auxquelles s'associaient parfois des planches récupérées çà et là. La maison de l'oncle, construite en parpaing brut, comptait parmi les plus solides, mais elle restait à un monde de distance de celle de Mma Ramotswe à Zebra Drive, et plus éloignée encore du fabuleux pavillon flambant neuf de Mma Makutsi et Phuti Radiphuti.

Charlie partageait la chambre à l'arrière avec ses deux cousins, qui étaient un peu plus jeunes que lui, et un garçon de dix ans, fils que l'amie de son oncle avait eu avec un autre homme.

La pièce était tout juste assez vaste pour contenir deux lits étroits et deux tapis de sol, et lorsqu'on déroulait ces derniers, il ne restait plus d'espace pour circuler. Les vêtements étaient suspendus à quatre patères clouées au mur et les garçons rangeaient leurs rares possessions sur une étagère en bois brut qui courait au-dessus d'elles. Une seule fenêtre percée en hauteur dans le mur du fond laissait entrer un peu de lumière naturelle, mais une ampoule nue pendant au plafond était là pour procurer un éclairage supplémentaire.

Au câble qui pénétrait dans la maison et qui, de l'autre côté, s'en allait vers la brousse, Mma Ramotswe comprit, en s'arrêtant devant la maison, que la fourniture d'électricité était trafiquée. Cela arrivait : les gens trouvaient les câbles que la compagnie d'électricité enterrait dans

le sol et ils s'y raccordaient au moyen de branchements de fortune. Ce vol d'électricité avait ses dangers et, de temps à autre, quelqu'un se faisait électrocuter ou grièvement brûler en bricolant les fils. Avec ces branchements amateurs, il arrivait aussi que des maisons entières soient détruites, les câbles n'étant pas assez résistants pour supporter la charge imposée.

Lorsque Mma Ramotswe annonça sa présence par le traditionnel *Ko, ko !*, l'oncle et sa petite amie se trouvaient dans la pièce principale en compagnie des deux cousins de Charlie. Mma Ramotswe connaissait l'oncle, qui travaillait au supermarché où elle faisait ses courses, mais elle n'avait encore jamais rencontré son amie. Il la lui présenta, ainsi que les deux cousins. Les questions courtoises de rigueur furent posées – *Vous portez-vous bien, Rra ? Oui, et vous, Mma ?* et il n'y eut pas de surprise dans les réponses – il n'y en avait jamais. Pourtant ces échanges devaient tout de même se tenir : ce qui comptait n'était pas ce que l'on disait, mais le fait qu'on le dise.

— Je cherche Charlie, indiqua ensuite Mma Ramotswe.

L'oncle sourit.

— Il n'est pas très loin, Mma.

Il esquissa un mouvement de tête vers l'autre pièce.

— Mais, dans un certain sens, il est très très loin... ajouta-t-il.

Son amie se mit à rire.

— Il a noyé son chagrin, dit-elle. Il a perdu son travail aujourd'hui.

— Je sais, acquiesça Mma Ramotswe. Et j'en suis vraiment désolée. C'est pour cela que je suis venue le voir.

La femme eut un sourire narquois.

— Pour lui dire que vous êtes désolée de ce que votre mari a fait ? En fait, cela arrive souvent que les femmes soient obligées de s'excuser pour des choses que font leurs maris.

À l'évidence, l'oncle n'appréciait pas le ton qu'elle employait. On ne se montrait pas agressif vis-à-vis des visiteurs au Botswana. Il le lui dirait plus tard, présuma Mma Ramotswe. En privé.

— Je suis désolé, Mma, déclara-t-il en gagnant la porte de communication entre les deux pièces, mais Charlie a bu trop de bière. Voyez vous-même !

Il poussa la porte, révélant le pitoyable décor de la petite chambre. Le jeune fils de la petite amie était endormi sur un tapis de sol, vêtu de son seul slip, et ses bras maigres repliés sous sa tête lui servaient d'oreiller. Charlie se trouvait sur le plus large des deux lits, tout habillé, mais la chemise déboutonnée. L'air était imprégné de fétides relents de bière.

L'oncle referma la porte.

— Vous avez vu, Mma ? Je ne crois pas que vous puissiez avoir une conversation avec lui avant demain matin.

Mma Ramotswe baissa les yeux.

— C'est terrible, Rra. Cela lui a fait un vrai choc.

— Oui, confirma l'oncle. Charlie n'a pas l'habitude de boire. Là, c'était tout à fait exceptionnel.

Mma Ramotswe hocha la tête.

— Je ne le blâme pas. C'est difficile pour un jeune homme de perdre son emploi. Charlie est un bon garçon... au fond.

— Oui, répondit l'oncle avec une légère hésitation. Au fond.

Mma Ramotswe fouilla dans son sac à main.

— Je peux lui laisser un petit mot, Rra ?

— Bien sûr.

— Il le lira demain matin, quand il pourra de nouveau réfléchir normalement.

L'oncle se mit à rire.

— Il aura sûrement mal à la tête, mais je suis sûr qu'il réussira quand même à lire.

Mma Ramotswe arracha une page du carnet qu'elle avait toujours sur elle, accepta l'invitation de l'oncle à s'installer à la table et commença à écrire.

Cher Charlie,

Je suis désolée de t'avoir trouvé endormi quand je suis venue te voir. Je suis désolée, également, que tu aies été tellement bouleversé par ce qui s'est passé au garage. Je ne veux pas te voir sans travail, aussi ai-je décidé de créer un poste pour toi à l'agence. Tu seras apprenti détective – si tu en as envie, bien sûr. Tu recevras le même salaire que te versait Mr. J.L.B. Matekoni. L'emploi sera fixé pour une durée de huit mois, et nous verrons ensuite.

Elle relut ce qu'elle avait écrit. Il convenait d'ajouter une chose.

Il y a une condition, Charlie, et elle est importante. Tu travailleras avec moi et avec Mma Makutsi. Cela signifie que tu devras te montrer poli avec elle et ne pas lui dire de choses qui la fâchent, comme tu l'as souvent fait. Elle sera ta patronne maintenant, tout comme moi, bien sûr, ce qui signifie que tu devras toujours lui obéir, sans insolence. Je suis sûre que tu accepteras, car je suis convaincue depuis longtemps que tu es un garçon intelligent, même si tout le monde n'est pas d'accord avec moi sur ce point.

Surtout Mma Makutsi, songea-t-elle en son for intérieur.

Elle signa *Mma Ramotswe* et relut sa lettre, s'arrêtant sur la dernière phrase. Ce qu'elle avait écrit était indubitable, mais il existait des situations, estima-t-elle, où mieux valait peut-être ne pas dire toute la vérité. Celle-là en faisait partie, décida-t-elle, aussi barra-t-elle les derniers mots concernant l'opinion d'autrui. Elle espéra que les traits seraient suffisants pour obscurcir le texte, mais dut se rendre à l'évidence : il ne se révélerait pas très difficile de déchiffrer ce qui était inscrit au-dessous. Et si Charlie se destinait à devenir détective,

même pour huit mois, il y parviendrait sans trop de peine.

CHAPITRE VIII

Où vont les gens chics ?

Deux événements notables se produisirent le lendemain. Tous deux intéressaient Mma Makutsi et l'un était positif, l'autre négatif. L'événement positif concernait le *Café de Luxe pour Beaux Messieurs*, l'autre, un désaccord avec Mma Ramotswe. Ce n'était pas la première fois que les deux détectives se disputaient, mais elles ne l'avaient encore jamais fait sur un sujet aussi grave et, malgré la répugnance prononcée de Mma Ramotswe pour les conflits, il fallait reconnaître que les questions abordées devraient de toute façon être réglées tôt ou tard. Comme disait le regretté Obed Ramotswe en l'une de ces observations qui résumaient à la perfection les vérités du monde : « Quand on évite de parler d'une chose, c'est cette chose qui vient nous parler... »

Mma Ramotswe était encore petite fille la première fois qu'elle avait entendu prononcer cet aphorisme et elle ne l'avait pas compris ; elle l'avait pris pour l'une de ces formules sans queue ni tête que les gens aimaient énoncer pour la sonorité des mots, sans avoir la moindre idée de leur signification.

Ce jour-là, Mma Makutsi ne se présenta à l'agence qu'à midi et demi, juste à temps pour la pause-déjeuner, qui débuta quinze minutes après son arrivée. Elle avait entamé sa journée depuis longtemps, bien sûr, par une série de rendez-vous dans les locaux du *Café de Luxe pour Beaux Messieurs*. En guise de mobilier, celui-ci ne comportait encore qu'une table et quatre chaises, que Phuti avait fait livrer du Magasin des Meubles Double Confort et qui suffisaient à Mma Makutsi pour tenir ses réunions importantes. Pour commencer, elle s'était entretenue avec l'entrepreneur, qui devait s'occuper de la cuisine et de la décoration conformément aux souhaits qu'elle lui exposa ce matin-là. Cela impliquait un usage très généreux des verts et des marrons, les premiers représentant les arbres du Botswana, les seconds, la couleur du Kalahari.

— Comme cela, les gens se sentiront chez eux, expliqua-t-elle. Cela

créera une atmosphère apaisante.

L'homme hocha la tête, mais, en réalité, il se souciait fort peu des tenants et des aboutissants des décisions en matière de décoration.

— De toute façon, le peintre fera tout ce que vous lui demanderez, Mma, dit-il. Il ne va pas se disputer avec vous !

— Je l'espère bien ! s'exclama Mma Makutsi. Depuis quand se dispute-t-on avec les gens qui vous paient ?

L'entrepreneur la dévisagea, sur ses gardes.

— Non, en général, on ne le fait pas, reconnut-il. Seulement, il y a des fois, Mma, où les gens nous demandent des choses tout bonnement impossibles. Si on les écoute, le bâtiment s'écroule.

— Ce n'est pas mon cas, Rra.

L'homme jeta un coup d'œil au plan que Mma Makutsi avait esquissé sur une feuille de papier.

— Il y a quand même une chose, Mma, commença-t-il, hésitant. Si nous prenons la disposition que vous proposez là, il n'y aura pas de cloison entre la cuisine et la salle à manger. Cela m'ennuie, Mma. Cela m'ennuie un tout petit peu.

— Mais c'est comme ça, Rra. Et j'ai une bonne raison pour exprimer une telle exigence.

L'entrepreneur haussa un sourcil.

— Ah oui, Mma ?

— Oui. J'ai lu une multitude d'articles là-dessus dans un magazine sud-africain. Il y avait des photographies de restaurants très importants du Cap, des restaurants où vont les gens très très chics. Il y a beaucoup de gens très très chics au Cap, voyez-vous.

— Il paraît, oui...

— Ces gens-là sortent pour boire du vin et montrer leurs vêtements, précisa Mma Makutsi.

L'entrepreneur secoua la tête, comme si les coutumes insolites du vaste monde le déconcertaient profondément.

— Qu'est-ce qu'on ne va pas inventer ! soupira-t-il. Ça n'arrête pas ! Les gens passent leur temps à se demander ce qu'ils pourraient encore imaginer de sensationnel !

— Oui, approuva énergiquement Mma Makutsi. C'est vrai.

Elle hésita.

— Évidemment, je ne prétends pas accueillir ici les personnes qui fréquentent ces restaurants du Cap. Elles sont déjà très occupées à sortir dîner et à assister aux défilés de mode. Elles n'auront pas le temps de venir jusqu'au Botswana.

— Non, confirma l'entrepreneur. Ces personnes-là restent toutes là-bas.

— N'empêche que, nous aussi, nous avons des gens chics, reprit Mma Makutsi. Nous en avons ici aussi.

L'homme fronça les sourcils. Il ne pensait pas les avoir lui-même rencontrés, mais il fallait dire qu'il n'évoluait pas dans ce genre de cercles et il était possible qu'en effet on en trouvât à Gaborone. En tout cas, il y avait largement assez de Mercedes-Benz en ville pour répondre à leurs besoins en déplacements.

— Eh bien, ils viendront dans votre restaurant, Mma. Ça, j'en suis sûr. Tous ces gens-là vont se retrouver ici !

— Et c'est donc pour cela que je ne veux pas cacher la cuisine avec un mur ! s'exclama Mma Makutsi, comme si elle expliquait une évidence. Ces gens-là, voyez-vous, sont très intéressés par ce qu'on leur sert à manger. Ils aiment regarder ce qui se passe en cuisine, ils veulent voir le chef travailler ! C'est le genre de chose qui leur plaît.

— Ah... fit l'entrepreneur. Ils aiment voir ce que le chef met dans la marmite ? C'est ça, Mma ?

Mma Makutsi sourit. Les entrepreneurs étaient des gens à l'esprit pratique, pensa-t-elle. Ils n'avaient guère d'imagination, et ce n'était d'ailleurs pas plus mal, dans la mesure où on leur demandait de fabriquer des piliers et des murs de soutènement. Mieux valait ne pas se perdre dans le domaine de l'imaginaire quand on construisait des piliers et des murs de soutènement.

— En fait, je ne pense pas qu'ils y prêtent beaucoup d'attention, Rra. Mais si les clients peuvent voir travailler le chef et ses aides, cela contribuera à créer une *atmosphère*...

Elle songea un moment à ce dernier terme. Oui, une atmosphère : c'était bien ce que les gens souhaitaient trouver lorsqu'ils sortaient dîner.

— Tout cela, Rra, précisa-t-elle, c'est pour créer un buzz.

Son interlocuteur la dévisagea.

— Un buzz ?

— Oui.

— Une sorte de... bourdonnement, Mma ? Comme un bruit de scie électrique, par exemple ?

Mma Makutsi éclata de rire.

— Non, non, Rra, pas du tout... Un buzz, c'est cette sensation qu'il est sur le point de se passer quelque chose, Rra, ou que quelque chose se passe déjà...

— Mais quoi, exactement ? fit l'entrepreneur, encore perplexe.

Mma Makutsi ferma les yeux. Comment vouliez-vous discuter avec un homme comme celui-là ? Il n'était pas éduqué, c'était ça, le problème, ou pas assez éduqué, tandis qu'elle, avec son quatre-vingt-dix-sept sur cent de l'Institut de secrétariat du Botswana, elle était... Bah, peu importait. Il ne servait à rien de réfléchir à tout cela. Certaines personnes comprenaient, c'était tout, et d'autres non. Ceux qui appartenaient à la seconde catégorie n'avaient pas à s'en vouloir,

ce n'était pas leur faute. Ils avaient des limites et ne pouvaient rien y faire. Toutefois, pour ceux qui bénéficiaient d'une vaste compréhension des choses, il se révélait parfois très frustrant de tenter de fournir des explications à ces gens-là.

— Ne pensons plus à tout ça, Rra ! déclara-t-elle en montrant son dessin. Voilà ce que je veux !

— Vous êtes la cliente, acquiesça l'entrepreneur. Mais avant de demander à l'architecte de dessiner les plans, il faut que je soumette ce projet-là à un ingénieur en bâtiment, Mma. Il nous dira si ça peut tenir ou si tout va s'écrouler.

Il la considéra d'un air grave. Aucun des édifices qu'il avait construits jusque-là ne s'était écroulé – pas un seul – et il n'était pas question pour lui que cela se produise à présent.

— Le problème, quand on ne met pas de murs, c'est que le plafond peut tomber, poursuivit-il. Et s'il y a des gens qui sont en train de manger dans votre restaurant à ce moment-là, ils le recevront sur la tête. Ils ne vont pas beaucoup aimer ça, Mma, même avec la meilleure atmosphère du monde ! À mon avis, ce genre de chose peut même définitivement gâcher l'atmosphère...

Il brandit l'index pour donner de l'emphase à sa conclusion :

— Et ce n'est pas un avertissement en l'air, Mma. C'est très sérieux !

Mma Makutsi hocha la tête.

— Eh bien, demandez à un ingénieur, Rra. Il nous dira.

L'entrepreneur prit congé et Mma Makutsi regarda son camion s'éloigner dans l'allée. Elle était satisfaite de l'issue de la réunion. Elle n'avait aucune peine à se figurer à quoi ressemblerait son établissement et ce qu'elle voyait en pensée lui plaisait beaucoup. Elle était également ravie de la promesse que lui avait faite l'entrepreneur : s'il disait vrai, les travaux seraient achevés en deux semaines, un délai extraordinairement bref. Il ferait en effet travailler les différentes équipes parallèlement. Le plus gros de l'ouvrage serait la destruction de l'actuel mur de séparation entre ce qui allait devenir la salle à manger et ce qui serait la cuisine. Cela, avait-il estimé, prendrait une semaine, mais, en même temps, l'électricien pourrait refaire l'installation électrique et prévoir les sorties pour les luminaires. Une fois tout cela réalisé et les éléments de cuisine posés, il n'y aurait plus qu'à mettre un peu de plâtre ici et là et à peindre le tout.

— C'est-à-dire pas grand-chose, avait assuré l'entrepreneur. Et ensuite, Mma, tout sera prêt pour accueillir les affamés qui passeront votre porte !

Elle repensait à tout cela lorsque le chef arriva pour son entretien d'embauche. Deux semaines, cela paraissait impossible (toute

personne ayant une expérience des chantiers en avait conscience), mais même en multipliant ce temps par deux, l'établissement serait prêt bien plus tôt encore qu'elle ne l'avait espéré. Et si elle cherchait un bon présage pour la réussite de sa nouvelle entreprise, c'en était assurément un tout à fait positif : tout comme il était de très bon augure, songea-t-elle, que le chef recommandé par l'avocat arrive, comme ce fut le cas, avec dix minutes d'avance.

— Je m'appelle Thomas, annonça-t-il en la saluant. Je crois que vous m'attendez, Mma.

Elle serra la main tendue.

— Et moi, je suis Mma Makutsi. Je suis...

Elle hésita. Elle était la propriétaire, oui, elle ne devait pas craindre de le dire haut et fort.

— Je suis la P.-D.G., Rra.

Si seulement on pouvait l'entendre de là-bas, de Bobonong ! Si seulement sa regrettée tante, celle qui lui avait toujours assuré qu'elle deviendrait quelqu'un et qui avait vendu l'une de ses trois vaches pour payer l'inscription à l'Institut de secrétariat du Botswana, si seulement cette tante-là avait pu l'entendre en cet instant, comme elle serait fière, comme elle aurait lancé haut et fort ces youyous qui traduisaient la joie au Botswana !

Elle observa le cuisinier. C'était un homme à forte carrure et à la panse rassurante. Un chef maigre, pensa Mma Makutsi, ne pouvait inspirer confiance. Elle apprécia d'emblée ce qu'elle vit : elle aima ce large visage et cette moustache soignée qui bordait la lèvre supérieure, elle aima la bonne humeur qui brillait dans ces yeux. Il n'y avait rien de fuyant chez ce chef-là – c'était même l'inverse, en réalité. C'était un chef avec lequel on pouvait tranquillement s'installer pour un bon repas ou une fête, un chef ouvert et enjoué qui aimait visiblement sa cuisine et voulait que les autres l'apprécient aussi.

— Mon... enfin, l'avocat m'a beaucoup parlé de vous ! déclara-t-il. Il m'a bien expliqué votre projet, Mma. Il est sûr que vous allez faire de votre restaurant l'un des meilleurs du Botswana !

— *Le meilleur du Botswana !* rectifia Mma Makutsi.

Thomas se mit à rire.

— Oui, je suis sûr que c'est ce qu'il voulait dire.

Mma Makutsi se dirigea vers la table et lui fit signe d'y prendre place avec elle. Elle avait remarqué ce *mon* par lequel il avait commencé. *Mon* quoi ? se demanda-t-elle. *Mon ami* ? Ou s'était-il apprêté à dire *mon avocat* et s'était-il ravisé, parce qu'il ne souhaitait pas qu'elle sache qu'il avait eu des démêlés avec la justice ?

Cette idée la ramena soudain à la méfiance de rigueur chez un futur employeur qui s'apprête à évaluer les aptitudes du candidat qu'il a en face de lui pour un poste à pourvoir.

— Vous connaissez bien cet avocat, Rra ? s'enquit-elle tandis qu'ils s'installaient tous les deux. C'est un ami proche ?

Le chef secoua la tête.

— Pas du tout, Mma. C'est plutôt une relation. J'aimerais bien pouvoir dire que j'ai un bon ami qui est un grand avocat comme lui, Mma, mais ce n'est pas le cas. Je suis quelqu'un de très ordinaire, Mma. Je ne suis rien du tout, pourrait-on dire.

— Mais non, vous n'êtes pas rien, voyons ! protesta Mma Makutsi. Personne n'est rien !

Elle songea à Bobonong et aux gens qui vivaient là-bas. Certains d'entre eux auraient très bien pu, comme lui, se qualifier de « rien du tout », et même l'appeler, elle, *Rien du tout Makutsi*.

— Enfin, non, je ne voulais pas dire que je ne suis rien, se reprit-il. Vous avez raison, Mma. Personne n'est rien. Ce que je voulais dire, c'est que je ne suis pas un avocat de renom comme lui. C'est ça, en fait...

— Mais être chef, c'est tout de même quelque chose, non ?

— Bien sûr, Mma ! Bien sûr que c'est quelque chose ! Un chef peut rendre les gens très heureux.

Il marqua un temps d'arrêt.

— Et c'est justement ce qui me plaît dans ce métier, reprit-il avec un grand sourire. J'aime faire en sorte que les gens qui viennent manger dans le restaurant où je travaille en ressortent bien remplis... et très heureux !

Mma Makutsi hocha la tête.

— C'est une bonne façon de voir les choses, le félicita-t-elle. Mais dites-moi, Rra, à quel endroit avez-vous rendu tous ces gens si heureux jusqu'à présent ?

Le chef eut un nouveau sourire, comme si le souvenir du bonheur de ses clients continuait à le remplir de joie.

— Dans beaucoup d'endroits, Mma. Dans beaucoup de cuisines...

— Par exemple ?...

Il haussa les épaules.

— J'ai cuisiné à l'*Hôtel du Soleil*. Et j'ai cuisiné dans les hôtels de brousse qu'il y a au nord, dans le delta de l'Okavango. C'est là-bas que j'étais ces derniers temps. Près de Maun.

— Dans quel hôtel exactement, Rra ?

Il esquissa un geste vague.

— Oh, il y en a eu beaucoup. Un jour, on avait besoin d'un chef dans celui-ci, la semaine suivante dans celui-là... On ne pouvait jamais prévoir. J'étais une sorte de chef volant, Mma. Vous avez entendu parler des médecins volants d'Australie ?

Il sourit de nouveau et, l'espace d'un instant, Mma Makutsi crut qu'il lui avait adressé un clin d'œil, chose qu'elle désapprouva au plus

haut point : elle était une femme mariée, rien de moins que Mrs. Phuti Radiphuti, et elle n'avait pas de temps à consacrer aux messieurs qui s'amusaient à lancer des clins d'œil aux dames, qu'elles eussent ou non la bague au doigt. Toutefois, elle n'en avait pas la certitude, et même s'il avait bel et bien cligné de l'œil, il l'avait fait de façon furtive, et il pouvait s'agir d'un tic involontaire.

— Enfin, bref, poursuivait-il, j'étais un chef volant. Vous voyez les petits avions qu'il y a là-bas ? Ceux qui amènent les touristes dans les hôtels de brousse pour les safaris ? Eh bien, je me déplaçais d'un établissement à l'autre avec ça.

Mma Makutsi le dévisagea. Ce n'était pas là le genre d'information qu'elle attendait de lui, mais il était difficile de ne pas prendre en sympathie ce personnage plein de bonne humeur. Elle pourrait vérifier, bien sûr, écrire à cette cousine de Mma Ramotswe qui vivait là-bas pour lui demander de se renseigner. Il serait assez facile de le faire, mais, d'une certaine façon, elle n'en avait pas envie. En fait, songea-t-elle, il n'était pas très compliqué de déterminer si ce chef faisait bien la cuisine ou non. Et quelque chose en elle la retenait d'aller chercher des informations qui risquaient de le disqualifier. Même s'il semblait qu'il ne fût pas le chef très demandé qu'il prétendait être – il n'était sans doute qu'un modeste second, voire un assistant de second –, ce n'était pas une raison pour le priver de sa chance d'assumer la responsabilité d'une cuisine bien à lui. Elle savait ce que signifiait être au bas de l'échelle, tel avait été son cas à elle aussi, à l'époque où elle s'était mise en quête d'un emploi et avait constaté que tous les postes disponibles allaient à ces filles trop coquettes, ces cinquante-sur-cent de l'Institut de secrétariat du Botswana, des filles comme Violet Sephotho – oui, celle-là même ! – qui papillonnait d'entreprise en entreprise grâce à des regards aguicheurs et à une attitude effrontément, odieusement provocante. L'injustice flagrante de tout cela lui restait encore en travers de la gorge. Tout le monde avait droit à sa chance, estimait-elle en conséquence, et elle donnerait la sienne à cet homme. Elle avait eu l'intention de lui faire préparer un repas en guise de test, comme le lui avait suggéré Mr. Disang, mais, à présent, elle était décidée. De toute façon, elle n'aurait pas le temps de chercher un autre chef si, pour une raison ou pour une autre, celui-là ne cuisinait pas bien en cette occasion. Non, elle ne le mettrait pas réellement à l'épreuve, mais lui demanderait juste de leur préparer un repas, à Phuti et à elle, afin d'avoir un avant-goût des délices à venir.

— Cela vous ennuerait-il de cuisiner un repas pour mon époux et moi-même ? s'enquit-elle.

Il n'hésita pas une seconde.

— Bien sûr que non, Mma ! Je vais le faire ! Dites-moi ce que vous

voulez manger et...

— Évidemment, coupa-t-elle, c'est moi qui fournirai les ingrédients. Vous, vous n'aurez qu'à cuisiner !

Il esquaissa un large sourire.

— Non, non, protesta-t-il. Je veux tout faire, du début à la fin. Laissez-moi me charger de tout !

À son absence d'hésitation, au sourire qu'il lui décocha, à son *C'est ce que je fais le mieux !* plein de confiance, elle prit sa décision. Elle avait à présent son restaurant, son entrepreneur et son chef.

Ce fut d'un pas guilleret que Mma Makutsi se rendit au bureau, pressée de raconter à Mma Ramotswe les progrès qu'elle avait accomplis ce matin-là.

— J'ai déjà fait une multitude de choses, Mma, annonça-t-elle en ouvrant la porte qui menait de l'atelier du Tlokweng Road Speedy Motors au quartier général de l'Agence N° 1 des Dames Détectives. J'ai été aussi active qu'une pintade !

C'était là une métaphore peu commune, mais que Mma Makutsi avait coutume d'employer, et Mma Ramotswe comprenait parfaitement ce qu'elle voulait dire par là.

Mma Makutsi se figea soudain. Elle venait de découvrir la présence de Charlie dans l'agence. Pendant quelques instants, elle le dévisagea sans rien dire, puis elle recouvra ses esprits.

— Charlie ? articula-t-elle. Mais je croyais que...

Mma Ramotswe s'éclaircit la gorge.

— Charlie ne travaille plus au garage, déclara-t-elle.

— C'est bien ce que je pensais, répliqua Mma Makutsi.

— Alors maintenant, il travaille ici.

Mma Makutsi eut un froncement de sourcils perplexe.

— Il répare des voitures *ici* ?

Le visage de Charlie s'illumina d'un sourire.

— Je ne répare pas de voitures, Mma ! On ne pourrait pas réparer des voitures ici, avec tous vos papiers et tous vos trucs... Non, je suis détective maintenant !

Il chercha confirmation du côté de Mma Ramotswe, qui déglutit avec peine.

— J'ai donné un emploi à Charlie, expliqua-t-elle à la hâte. Vous avez vu comme nous sommes débordées...

Mma Makutsi ouvrit la bouche en posant sur Charlie un regard fixe, qu'elle transféra ensuite sur Mma Ramotswe.

— Mais nous ne sommes pas du tout débordées ! s'exclama-t-elle. Au contraire, les affaires sont très calmes ces derniers temps ! Vous l'avez dit vous-même, Mma, l'autre jour. Vous avez dit...

— Ce n'est pas la question, Mma, rétorqua Mma Ramotswe. Il est important de s'agrandir pour se développer. C'est vous qui l'avez dit, Mma, vous savez bien !

— Mais pas du tout, Mma ! protesta Mma Makutsi. Cela n'a aucun sens de dire qu'il faut s'agrandir pour se développer. On s'agrandit *parce qu'on* se développe. On engage du nouveau personnel seulement au moment où l'on commence à se développer. C'est de cette façon que les choses fonctionnent, Mma !

Elle se tut et le silence plana tandis qu'elle se tournait résolument vers le jeune homme.

— Désolée, Charlie, je sais que c'est très dur pour toi d'avoir perdu ton travail, mais je ne pense pas que Mma Ramotswe ait bien réfléchi à la situation.

Un nouveau silence s'installa, qu'elle brisa encore :

— Bon, peut-être que tu pourrais aller à la poste à ma place. Oui, tu peux au moins faire ça.

Charlie afficha sa contrariété.

— Je ne suis pas un garçon de courses.

— Si ça ne te dérange pas, insista Mma Makutsi avec plus de fermeté, ces lettres doivent être postées ! Elles sont prêtes à partir.

Elle saisit trois grandes enveloppes posées dans un plateau sur son bureau et les tendit à Charlie. Le jeune homme regarda Mma Ramotswe, qui acquiesça sans un mot.

Une fois Charlie sorti, Mma Makutsi se dirigea vers le classeur à tiroirs, en haut duquel trônait la bouilloire.

— C'est une très grosse surprise pour moi, Mma, déclara-t-elle. Je suis vraiment... stupéfaite.

Mma Ramotswe soupira.

— Je suis désolée, Mma. Mais il y a des circonstances où l'on est obligé d'agir vite. J'étais très inquiète pour Charlie. Il était dans tous ses états. Il est sorti hier soir et il a bu un peu trop.

Mma Makutsi ne dissimula pas son impatience.

— Les jeunes gens qui boivent trop, c'est fréquent, rétorqua-t-elle. Quand on est un jeune, on boit, c'est comme ça ! Les jeunes sont comme ça !

— Et puis, vous avez entendu ce qu'il a dit... Il voulait cesser de vivre.

Mma Makutsi secoua la tête.

— Ils disent tous ça. Les jeunes traînent au lit le matin parce qu'ils sont trop paresseux pour se lever. Ils disent qu'ils n'ont plus envie de vivre, et ensuite, ils se lèvent et vont faire la fête. C'est leur façon de se comporter, Mma.

Mma Ramotswe esquissa une moue.

— Quoi qu'il en soit, j'ai décidé de lui donner un travail, déclara-t-

elle. C'est une décision que j'ai prise. Je le paierai sur mon compte personnel.

Elle se demanda s'il fallait expliquer à Mma Makutsi l'arrangement conclu avec Mma Potokwane, mais y renonça : cela ne ferait que verser de l'huile sur le feu. Mma Makutsi et Mma Potokwane n'étaient pas les meilleures amies du monde, et introduire la directrice de l'orphelinat dans cette conversation n'apporterait rien.

Mma Makutsi tapota la bouilloire, ce qui était mauvais signe : chaque fois que Mma Ramotswe l'avait vue faire ce geste par le passé, une désagréable explosion s'était ensuivie.

— Je ne crois pas que ce soit une bonne idée, commença Mma Makutsi, de décider de prendre les gens en charge quand ils ne peuvent rien faire. Je sais que nous avons parfois tendance à considérer qu'il est de notre devoir de donner du travail à un malheureux qui a perdu son emploi. Je le sais, Mma. Mais si nous faisons cela tout le temps, où en serions-nous ? Il y a beaucoup de gens sans travail et je suis profondément désolée pour eux, Mma, mais si nous nous mettons à sortir en criant « Vous n'avez plus d'emploi ? Eh bien, venez vite nous voir, nous vous en donnerons un ! », nous allons finir piétinées dans la bousculade, Mma ! Il y aura des foules énormes de gens qui voudront du travail, si bien qu'au bout du compte il ne restera plus de place pour nous.

Elle secoua la tête, traduisant une incrédulité manifeste.

— Il y a beaucoup de souffrance dans le monde, Mma, poursuivit-elle plus bas, mais nous ne pouvons pas la prendre en charge dans sa totalité, nous n'avons pas les moyens d'y mettre un terme définitif.

Le silence s'installa et Mma Ramotswe baissa les yeux sur son bureau. Le soleil de ce début d'après-midi y envoyait ses rayons et de minuscules grains de poussière en suspension apparaissaient dans la lumière.

— Ce n'est pas au monde entier que j'ai donné du travail, murmura-t-elle. J'ai simplement aidé un jeune homme qui... qui fait partie des nôtres.

— Vous auriez dû m'en parler avant, répliqua Mma Makutsi. À quoi cela sert-il que je sois co-P.-D.G. si je ne suis pas consultée sur un point aussi important que le recrutement ? À quoi cela sert-il, Mma ?

Mma Ramotswe releva les yeux, surprise. *Co-P.-D.G.*, à présent ?

— Je ne crois pas que nous utilisions ce genre de titre ici, Mma, dit-elle avec douceur. J'ai fait de vous mon associée dans cette agence, c'est vrai, mais je pense que j'en suis encore la directrice exécutive.

Mma Makutsi tapota à nouveau la bouilloire.

— La directrice exécutive ? Nous n'avons jamais évoqué la question, Mma. Je ne me souviens pas que nous ayons jamais parlé de directrice exécutive.

Cette fois, les doigts s'étaient mis à tambouriner en cadence sur la bouilloire.

— Je n'ai pas vu ici de pancartes indiquant *Directrice exécutive*, reprit-elle. Mais peut-être n'ai-je pas regardé au bon endroit...

Mma Ramotswe prit une profonde inspiration. Le moment était venu de mettre au point une chose importante, lui semblait-il.

— Mma Makutsi, commença-t-elle. Je suis la personne qui a créé cette agence de détectives. Il s'agit donc de mon entreprise. Je vous ai toujours été très reconnaissante pour ce que vous faites pour elle et je suis très heureuse de vous avoir comme partenaire dans cette aventure. Seulement, je suis celle qui doit avoir le dernier mot en toutes choses. Certes, je viendrai toujours vous consulter...

— Mais vous ne l'avez pas fait cette fois-ci, l'interrompt Mma Makutsi. Vous ne m'avez pas demandé si nous devons engager Charlie. Vous avez agi seule.

— C'était une décision prise dans l'urgence. Parfois, je serai obligée de décider de certaines choses sans prendre votre avis. C'est comme ça, tout simplement. Il n'y a rien à ajouter, Mma.

L'eau avait bouilli et Mma Makutsi s'activa à la verser dans la théière. Mma Ramotswe l'observa.

— Vous savez quoi, Mma Makutsi ? reprit-elle enfin à mi-voix. Quand je vous ai engagée, au tout début, je n'en avais pas vraiment les moyens.

Mma Makutsi replaça la bouilloire sur son socle sans rien dire.

— Je vous ai gardée, poursuivit Mma Ramotswe, parce que je n'ai pas eu le cœur de vous demander de repartir. J'aurais pu vous dire qu'il n'y avait pas assez de travail – et il est vrai qu'il n'y en avait guère à l'époque, Mma. Mais je ne l'ai pas fait et je m'en félicite.

Elle se tut et le silence régna encore.

— Donc, conclut-elle, c'est pour la même raison que j'ai agi comme je l'ai fait avec Charlie. Et j'ai agi ainsi parce que, si l'on y réfléchit bien, cette agence est mon entreprise. Vous êtes mon associée, mais toute société commerciale a ses associés minoritaires et ses associés principaux. C'est comme ça, Mma. Je suis l'associée principale, parce que je suis plus âgée que vous. Et que j'ai fondé cette agence.

Il restait encore une dernière chose à ajouter.

Mma Makutsi versa le thé. Sa colère, visible tout à l'heure, semblait évaporée.

— Ne croyez pas que je suis ingrate, Mma, murmura-t-elle. Je ne le suis pas.

— Je le sais.

— Et je sais que vous êtes l'associée principale. Je le sais bien, Mma.

— Parfait. J'étais sûre que vous le saviez, Mma. Maintenant, vous

me l'avez dit et je ne pense pas qu'il soit nécessaire à l'avenir de revenir sur le sujet.

Mma Makutsi passa sa tasse de thé à Mma Ramotswe.

— Alors que fera Charlie ?

Mma Ramotswe sourit, soulagée : les différends avec Mma Makutsi avaient tendance à se régler aussi vite qu'ils se déclaraient.

— Nous allons l'utiliser sur l'affaire Sengupta, répondit-elle. Je viens d'avoir une idée.

CHAPITRE IX

Le Botswana est un bon pays

Il était rare que Mma Ramotswe se retrouve à court d'idées sur la manière de procéder dans une enquête, mais cela arrivait, et tel était le cas ce jour-là. Sa philosophie du métier avait toujours été très simple, modelée en partie par les conseils pragmatiques de Clovis Andersen, auteur de son vade-mecum, les *Principes de l'investigation privée* – un homme que Mma Makutsi et elle considéraient désormais comme un ami –, mais aussi par le bon sens commun. À ce mélange s'ajoutait une pincée de la moralité du Botswana d'autrefois, que l'on pouvait mettre à profit lorsqu'on demandait de l'aide. Par exemple, si une personne en protégeait une autre ou répugnait à dire ce qu'elle savait, invoquer les vieux principes du Botswana suffisait parfois à débloquer la situation. *Il faut nous aider, Rra, parce que telle est la bonne façon d'agir. Que dirait votre père / grand-père / arrière-grand-père s'il vous voyait garder ainsi le silence et permettre qu'un vaurien puisse mal se comporter et s'en sortir indemne ?...*

Plaider de la sorte, sans détour et avec le cœur, faisait souvent des merveilles, comme dans le cas de ce directeur d'hôtel qui terrorisait son personnel et lui interdisait de répéter à quiconque qu'il s'appropriait sans scrupule les objets oubliés par les clients. Cette affaire avait paru inextricable à Mma Ramotswe, jusqu'au moment où une femme de chambre, touchée par cette référence au Botswana traditionnel, lui avait révélé le secret du directeur : oui, les clients oublièrent toujours quelque chose dans leur salle de bains ou dans leur chambre et ils appelaient ensuite, affolés, de l'aéroport ou de chez eux pour demander si l'on n'avait pas retrouvé leur montre, leurs boucles d'oreilles ou autre... Des objets scrupuleusement remis à la direction par le personnel de ménage, qui avait pour instruction de le nier. Les employés se pliaient à la consigne, tout en sachant très bien que, tôt ou tard, les objets oubliés apparaîtraient sur les étagères du magasin d'occasion que possédait le directeur près de la gare routière.

Forte du témoignage de la femme de chambre, Mma Ramotswe

était allée affronter ce dernier, qui avait réagi par la fuite, laissant derrière lui un fatras hétéroclite, dont un poste de radio, deux stylos et une assez jolie sacoche en peau de zèbre. Ces objets avaient été remis à l'employée qui avait permis de stopper ce trafic lucratif.

— J'ai appris qu'il a quitté le pays, lui avait dit Mma Ramotswe. Il n'aura donc plus besoin de ces choses. Je suppose qu'il est parti exercer sa malhonnêteté ailleurs.

— Les endroits ne manquent pas pour les gens malhonnêtes, avait commenté la femme de chambre en secouant la tête.

Mma Ramotswe avait médité cette phrase. *Les endroits ne manquent pas pour les gens malhonnêtes...* Cette femme avait raison. Toutefois, il y avait aussi beaucoup de bons lieux et, si l'on s'y efforçait, on pouvait faire en sorte qu'ils deviennent de plus en plus nombreux, ou de plus en plus vastes. Le Botswana était un bon pays – il l'avait toujours été – et Mma Ramotswe se démènerait pour qu'il le reste. Elle se battrait contre les individus qui souhaitaient le faire ressembler aux autres, le rendre aussi corrompu que le reste du monde.

Non, elle ne permettrait pas cela, ou plutôt, elle ferait tout son possible pour l'empêcher.

Toutefois, on n'avait guère de pouvoir en tant qu'individu isolé. Une femme ne pouvait contenir à elle seule la marée montante de cupidité et d'égoïsme qui envahissait peu à peu le monde. Mma Ramotswe se promettait donc d'accomplir au moins ce qui était en son pouvoir et Mma Makutsi, elle le savait, aurait la même volonté et ferait le maximum – ce qui représentait bien plus qu'autrefois, puisqu'elle était désormais mariée à Mr. Phuti Radiphuti et avait le nom et les moyens des Radiphuti pour l'aider dans cette croisade.

Grace Radiphuti ! C'était cela, le développement le plus extraordinaire, songea Mma Ramotswe. Qu'une personne de Bobonong – une femme qui possédait très peu de choses dans la vie – puisse descendre à Gaborone, briller à l'Institut de secrétariat du Botswana, gravir tous les échelons d'une entreprise (même si cette entreprise ne comptait qu'une seule employée) et, pour couronner le tout, entrer par le mariage dans une famille bien implantée dans le commerce de meubles et propriétaire de bétail : c'était à n'en pas douter un miracle propre à faire taire ceux qui prétendaient qu'il était impossible pour les pauvres gens de réussir dans la vie. Balivernes ! pensait Mma Ramotswe. On pouvait démarrer de rien et finir avec tout, à condition d'adopter la bonne attitude et d'être prêt à travailler dur. Il était vrai aussi, bien sûr, que l'on pouvait débiter sans rien et finir sans rien. Ou encore commencer avec très peu et terminer sa vie avec moins encore. Mais c'étaient là des éventualités auxquelles on ne devait pas songer quand on se lançait. Il n'y avait aucun intérêt à regarder le bas de l'échelle quand on entendait parvenir au sommet.

Dans l'enquête sur l'hôtel, Mma Ramotswe avait donc pu résoudre le problème de façon rapide et concluante, mais à présent, pour l'affaire Sengupta, elle ne savait pas par où commencer. Il ne servirait à rien de retourner interroger Mrs., estimait-elle, puisque celle-ci n'avait apparemment rien à dire. Et même si l'on imaginait pouvoir élucider le mystère par ce moyen, Miss Rose ne semblait pas souhaiter que l'on trouble sa protégée avec les questions insistantes qui se révéleraient nécessaires pour faire la lumière. Sachant qu'une telle démarche était donc impossible, comment diable allait-on bien pouvoir s'y prendre ? se demandait Mma Ramotswe.

Ce fut un précepte de Clovis Andersen qui la mit sur la voie. Lorsqu'il lui vint tout à coup à l'esprit, il suscita cet afflux d'excitation qui accompagne souvent la découverte d'une solution à un problème épineux. Quand on ne voyait aucun moyen évident de progresser dans une enquête, avait écrit Clovis Andersen, la meilleure chose à faire était de prendre le principal suspect en filature. *Si vous n'avez aucune piste, observez votre suspect le plus probable : c'est lui qui vous guidera dans une direction.* Dans l'affaire qui l'occupait, bien sûr, il n'y avait pas de suspects, mais il était clair que Mrs. était le principal objet d'étude. Si on l'observait, qui sait, peut-être fournirait-elle elle-même des indices sur son identité. Non que l'on soupçonnât cette femme de dissimuler quoi que ce fût, mais il était possible que l'une de ses initiatives fût le fruit de souvenirs enfouis au plus profond de son esprit, des souvenirs qu'elle ignorait avoir encore, mais qui la faisaient agir d'une certaine façon. Mma Ramotswe avait entendu dire que les gens se rendaient parfois inconsciemment sur des lieux dont ils avaient tout oublié. Des choses remontées du tréfonds de leur cerveau les poussaient à y retourner. Ne pourrait-il pas en être ainsi pour cette pauvre femme qui avait perdu la mémoire ?

Il serait difficile pour Mma Ramotswe ou Mma Makutsi de suivre Mrs., qui les connaissait désormais toutes les deux et qui trouverait sans doute bizarre de découvrir Mma Ramotswe postée dans sa petite fourgonnette blanche devant la grille de la maison.

— Tiens, bonjour, Mma ! dirait-elle. Que faites-vous ici ?

Mma Ramotswe devrait alors affecter la surprise.

— Oh, mais je m'aperçois que je me suis garée juste devant la maison de Mr. Sengupta ! C'est incroyable, ça ! Je viens de parcourir une longue route et je me suis arrêtée un peu pour me reposer. Vous savez ce que c'est, Mma...

Ce à quoi Mrs. répondrait :

— Mais ne vaudrait-il pas mieux que vous rouliez encore un peu et que vous vous arrétiez chez vous, Mma Ramotswe ? Ce n'est pas très loin, après tout ! Comme cela, vous pourrez sortir de votre voiture et aller vous étendre confortablement dans votre lit.

Il serait difficile de contester une telle évidence et Mma Ramotswe serait donc contrainte d'acquiescer :

— Voyez-vous, Mma... C'est une suggestion très judicieuse. Je vais la suivre immédiatement !

Bien sûr, la conversation serait différente si c'était Mma Makutsi que l'on surprenait devant la maison des Sengupta.

— Tiens, Mma, vous vous êtes arrêtée devant chez nous ?

À ces mots, les verres des lunettes capteraient la lumière et la projetteraient en même temps que la réponse :

— Et alors, Mma ? Ne vivons-nous pas dans un pays libre ? N'est-ce pas un pays où les gens peuvent s'arrêter exactement où ils en ont envie ? Mais peut-être que je suis démodée : peut-être que ce n'est plus le cas et que nous n'avons plus le droit de stationner là où nous voulons sur la voie publique. Peut-être que, désormais, il faut demander une autorisation aux gens qui vivent dans les maisons de cette rue : *Voyez-vous un inconvénient à ce que je m'arrête sur votre voie publique ? Cela vous ennuie-t-il que je me gare près de votre maison ?* Peut-être que le ciel n'est plus la propriété de tous et que le gouvernement l'a vendu à telle ou telle personne, de sorte qu'il faut désormais demander la permission avant de s'arrêter sous un coin de ciel en particulier ?

Non, il ne serait possible ni à l'une ni à l'autre de surveiller Mrs. Il fallait une personne inconnue d'elle, quelqu'un qu'elle ne remarquerait pas. Si Mma Makutsi et elle-même avaient eu une assistante, songea Mma Ramotswe, elles auraient pu l'envoyer suivre les pas de Mrs. *Une* assistante... ou *un* assistant ? Car en fait, il y avait Charlie. Bien sûr qu'il y avait Charlie ! On ne faisait pas attention à un jeune homme, sauf, naturellement, si l'on était une jeune fille (du moins, avant de mûrir et de cesser de remarquer les garçons, ce qui, dans le cas de certaines, prenait un peu de temps...). Pour la plupart d'entre nous, pensait Mma Ramotswe, les jeunes gens étaient juste... des jeunes gens, et l'on ne se souciait pas de savoir qui ils étaient ni ce qu'ils faisaient à l'endroit où ils se trouvaient. Il ne viendrait jamais à l'esprit de Mrs. que le jeune homme installé en face au volant d'une fourgonnette pût être autre chose qu'un simple jeune homme installé au volant d'une fourgonnette.

Lorsque Charlie revint à l'agence, Mma Ramotswe l'appela à son bureau et lui donna ses instructions :

— Nous avons une tâche très délicate à te confier, Charlie, déclara-t-elle. Un travail de détective très important.

Un large sourire illumina le visage de l'intéressé.

— C'est ce que je suis maintenant, Mma. Je suis détective ! À votre service !

Mma Ramotswe surprit du coin de l'œil l'expression

désapprobatrice de Mma Makutsi. Elle espéra qu'il n'y aurait pas de nouvelle intervention en provenance de cette partie de la pièce, mais en vain.

— Tiens donc ! lança Mma Makutsi. Alors comme ça, tu es déjà détective ! C'est rapide, dis-moi !

— J'apprends vite, Mma ! ricana Charlie.

Mma Makutsi secoua la tête.

— Tu apprends vite ? Permits-moi d'en douter. En fait, tu n'es qu'un apprenti détective, Charlie, tout comme tu étais un apprenti mécanicien.

Elle marqua un temps d'arrêt pour reprendre de plus belle :

— J'espère juste que tu ne seras pas apprenti toute ta vie ! Je l'espère vraiment ! Ce serait affreux de finir en apprenti vieillard. Ha, ha ! Ce serait très bizarre !

Mma Ramotswe lui décocha un regard à mi-chemin entre l'avertissement et l'imprécation.

— Je vous en prie, intervint-elle, nous travaillons ensemble, à présent. Il faut bien que Charlie commence quelque part pour apprendre le métier, et c'est de cette façon-ci qu'il va commencer.

— Aucun problème pour moi ! affirma Mma Makutsi. Tout ce que j'ai dit, c'est qu'il n'était qu'apprenti détective. On ne peut pas devenir détective d'un coup, du jour au lendemain. Ce n'est pas comme cela que les choses fonctionnent, Mma.

Charlie jeta un regard anxieux à Mma Ramotswe.

— Ça ne me dérange pas, Mma, dit-il. Si elle veut que je sois apprenti détective, ça ne me pose pas de problème.

— Très bien, approuva Mma Ramotswe. Si tout le monde est content, alors je le suis aussi. Maintenant, je vais pouvoir te dire ce que j'attends de toi.

Elle marqua une pause.

— Il s'agit de cette femme, tu sais... ?

Charlie eut un large sourire.

— Les femmes, ça me connaît, Mma Ramotswe ! Je suis l'homme qu'il vous faut : l'expert numéro un pour tout ce qui touche aux femmes.

Un rayon de soleil frappa les lunettes de Mma Makutsi, qui expédièrent un éclair menaçant à travers la pièce. Mma Ramotswe ferma brièvement les yeux : elle n'aimait pas ces chicaneries qui opposaient Mma Makutsi et Charlie, même si elle savait qu'au fond tous deux s'aimaient bien. Le problème était qu'ils se ressemblaient trop, du moins dans leur tendance à lancer des remarques en sachant très bien qu'elles allaient énerver l'autre. Charlie faisait cela avec ses commentaires enjoués et désinvoltes, Mma Makutsi avec son hypersensibilité à l'insulte : il suffisait par exemple que l'on mentionne

Bobonong autrement que sur un ton admiratif et elle vous accusait d'être indifférent aux gens de là-bas, ou de sous-entendre que Bobonong était un trou perdu sans intérêt. La même chose s'appliquait d'ailleurs à l'Institut de secrétariat du Botswana. Récemment, il y avait eu un incident très embarrassant avec un client qui, parlant de l'une de ses nièces, avait déploré qu'elle n'ait pas réussi à entrer à l'université et ait été forcée de se rabattre sur l'Institut de secrétariat du Botswana.

— Ma foi, avait-il commenté avec l'air d'accepter le fait avec philosophie, j'imagine qu'une moitié de miche, c'est mieux que pas de pain du tout...

Ces mots avaient suscité l'explosion prévisible de Mma Makutsi, et Mma Ramotswe avait craint de voir le client se lever et quitter l'agence. Il n'en avait rien fait cependant, acceptant humblement la diatribe dirigée contre lui, avant de se confondre en excuses pour l'affront. Certains hommes, avait alors songé Mma Ramotswe, préféraient faire le gros dos face aux femmes de tête.

Oui, Charlie et Mma Makutsi se ressemblaient comme deux gouttes d'eau. Que disait-on, déjà ? S'entendre comme chien et chat ? Tous les deux, c'était à peu près cela...

Elle fit un effort pour sourire à Charlie.

— Je suis sûre que tu connais beaucoup de choses sur les femmes, Charlie, mais pour le moment, nous ne parlons pas de ce que tu sais...

— Ou de ce que tu ne sais pas, intervint Mma Makutsi. Parce que ça, je pense que ça prendrait trop de temps !

Mma Ramotswe s'efforça de reprendre le contrôle de la conversation.

— Si tu dois devenir détective, Charlie, il est très important que tu écoutes.

— Mais j'écoute ! affirma le jeune homme. C'est ce que je suis en train de faire : je suis assis là et je vous écoute.

— Bon, très bien. Vois-tu, il s'agit d'une femme très malheureuse qui ne sait pas qui elle est.

Charlie fronça les sourcils.

— Eh bien, ses amis peuvent le lui dire, non ? Moi, si je ne savais plus qui j'étais, vous me diriez : « Tu es Charlie. » Ce ne serait pas bien compliqué et, comme ça, je saurais.

— Ce n'est pas aussi simple, répondit Mma Ramotswe. Cette femme a perdu la mémoire et personne ne sait qui elle est.

Charlie eut un claquement de langue compatissant.

— Oui, reprit Mma Ramotswe. C'est très douloureux pour elle, parce qu'elle a des problèmes avec les autorités de l'immigration. Si elle ne découvre pas qui elle est, elle sera expulsée du pays.

— Alors vous voulez que je découvre qui elle est ? s'enquit Charlie

en se frottant les mains, comme s'il ne pouvait pas attendre pour se mettre au travail. Ce ne sera pas un problème !

— Ah, vraiment ? lança Mma Makutsi. Et comment comptes-tu t'y prendre, dis-moi un peu ?

Le jeune homme s'accorda le temps de réfléchir quelques instants.

— Eh bien, on pourrait mettre sa photo sur une affiche que l'on placarderait un peu partout, avec un message qui dirait : *Qui est cette femme ? Grosse récompense à tous ceux qui la reconnaîtront. Contactez l'Agence N° 1 des Dames Détectives si vous avez la réponse.*

Mma Ramotswe, qui s'apprêtait à repousser d'emblée la proposition, se ravisa. En fait, c'était une idée parfaitement raisonnable, susceptible de porter ses fruits. Seulement, ses clients lui avaient réclamé de la discrétion et cette méthode serait tout, sauf discrète.

— J'ai bien peur que nous ne puissions pas faire cela, Charlie, répondit-elle. Non, ce que j'attends de toi, c'est que tu la suives. Que tu regardes où elle va, puis que tu viennes nous faire ton rapport.

Les yeux de Charlie brillèrent d'excitation.

— Vous voulez que je la suive, Mma ? Une course-poursuite en voiture ?

Mma Ramotswe secoua la tête.

— Ce ne sera pas une course-poursuite, non. Cette femme ne cherchera pas à t'échapper. En fait, elle ne doit pas savoir que tu es là.

— Je suis votre homme, assura Charlie avec le plus vif enthousiasme. J'ai déjà vu ça au cinéma.

— Sois discret, insista Mma Ramotswe. Tu vas prendre ma fourgonnette. Gare-toi dans un endroit qui ne soit pas trop en évidence, et puis attends de voir si elle sort de la maison dans laquelle elle loge actuellement. Ensuite, tu la suis et tu regardes bien où elle se rend.

— Mais si elle rentre quelque part ? interrogea Charlie. Qu'est-ce que je fais si elle va chez quelqu'un ? Est-ce que je peux ramper jusqu'à une fenêtre pour regarder dans la maison ?

— Non, tu ne peux pas ! répliqua Mma Ramotswe d'un ton sans appel. Ce que tu dois faire dans ce cas, c'est découvrir qui vit dans la maison en question. Demander aux passants. En général, ils savent qui habite où.

— Et après ?

— Après, tu reviens nous le dire.

Mma Ramotswe dévisagea le jeune homme.

— Tu penses pouvoir y arriver, Charlie ?

Charlie esquissa un geste large.

— Aucun problème !

Mma Ramotswe échangea un regard avec Mma Makutsi. Celle-ci

paraissait dubitative, mais maintenant que l'on avait embauché Charlie dans l'agence, il fallait bien faire quelque chose de lui. Et cette mission-là, pensait-elle, ne serait pas trop compliquée. La filature, avait-elle lu dans les *Principes de l'investigation privée*, était la première chose que devait apprendre un détective. *Si vous êtes capable de suivre une personne sans vous faire remarquer*, écrivait Clovis Andersen, *vous êtes bien parti pour atteindre ce que tout enquêteur privé recherche par-dessus tout : l'invisibilité*.

Elle regarda Charlie. *L'invisibilité*... Il faudrait qu'elle lui touche un mot de ces lunettes de soleil qu'il avait mises pour son premier jour de travail, ainsi que de son pantalon blanc et sa chemise rouge. Mais pas tout de suite, songea-t-elle. Le processus d'apprentissage d'un nouveau métier devait se faire au travers d'encouragements, et non par des critiques. Des critiques, Charlie en recevrait sans doute abondamment de Mma Makutsi, aussi devait-elle, pour sa part, se charger de la partie « encouragements ».

— Je suis sûre que tu feras cela très bien, Charlie, affirma-t-elle. Tu apprends vite.

— Oui, confirma Charlie. Vous le savez bien, Mma.

Ce soir-là, Mma Makutsi confia ses inquiétudes à Phuti Radiphuti.

— Il va se passer quelque chose de très mauvais, Phuti. Tu connais cette sensation ? Tu sais que quelque chose de mal va se produire, mais tu ne peux rien faire pour l'empêcher.

— Un peu comme quand tu es suivi par un lion et que tu sais qu'il finira tôt ou tard par bondir sur toi, mais que tu ne peux rien faire... Parce que, si tu te mets à courir, ce sera encore pire : un lion se lancera forcément à ta poursuite.

Il frissonna.

— Je déteste cette sensation... conclut-il.

— Mais... tu as déjà été poursuivi par un lion, Phuti ?

— Non, jamais, le ciel soit loué ! Mais j'imagine bien ce que cela doit faire.

Il se tut un instant, puis reprit :

— Mais cette mauvaise chose, Grace, qu'est-ce que c'est ?

— Charlie.

Phuti Radiphuti, qui connaissait le jeune homme, poussa un soupir.

— Rien de nouveau sous le soleil !

— Si, justement ! répondit Mma Makutsi. Mma Ramotswe l'a engagé parce que Mr. J.L.B. Matekoni ne pouvait plus le garder au garage. Alors maintenant qu'il est avec nous à l'agence, je me prépare à des catastrophes.

Elle secoua la tête.

— Elle l'a mis sur une affaire sensible, et cela va nous attirer de très graves problèmes.

Phuti Radiphuti se tourna vers la fenêtre pour contempler la nuit africaine.

— J'espère que non, dit-il.

— Moi aussi, j'espère que non, acquiesça Mma Makutsi. Mais je crains que nous ne puissions pas y échapper. Charlie va se fourrer dans de gros, gros ennuis, et il va entraîner toute l'agence avec lui. C'est sûr. Garanti à cent pour cent.

— Ah... fit Phuti.

— Oui, confirma Mma Makutsi.

— Pourtant, il me semblait que Mma Ramotswe avait souvent raison.

Mma Makutsi secoua la tête.

— Elle a souvent raison... sauf quand elle a tort. Son problème, c'est qu'elle est trop gentille. Il faut faire attention à ne pas être trop gentil dans la vie, Phuti.

— Peut-être... Seulement...

— Seulement rien du tout ! Quand on est trop gentil, les gens viennent nous attendre à chaque coin de rue pour profiter de nous. On peut être gentil avec certaines personnes, oui, mais pas avec tout le monde. Si on est gentil avec tout le monde, on finit par ne plus l'être avec personne.

Phuti Radiphuti la considéra, perplexe.

— Je ne suis pas sûr de bien comprendre... murmura-t-il.

Mma Makutsi se lança dans les explications.

— Ce que je veux dire, c'est que Mma Ramotswe a embauché Charlie par pure gentillesse. Charlie est un cas désespéré, Phuti, tout le monde le sait, y compris sa mère, peut-être. À sa naissance, on a probablement dit à cette pauvre femme : *Vous savez, celui-là, il vaudrait mieux le jeter, Mma, il n'est bon à rien et il ne vous causera que des ennuis.* Mais elle a refusé, comme font les mères : elles sont toutes comme ça avec leurs fils, elles ne se rendent pas compte qu'ils sont de mauvaises personnes. Les défauts de leurs filles, ça oui, elles sont disposées à les voir, et elles les voient clairement. Mais dès qu'il s'agit de garçons, elles deviennent aveugles...

Ces mots laissèrent Phuti pensif.

— Mais toi, finit-il par demander, les défauts d'Itumelang, tu les verras ?

Mma Makutsi le dévisagea, les sourcils froncés.

— Quels défauts ?

CHAPITRE X

Cool Jules est sur l'affaire

Charlie avait consacré le dernier chèque que lui avait remis Mr. J.L.B. Matekoni à l'acquisition de lunettes de soleil, d'une veste bleue, d'une chemise rouge et d'un jeans skinny qui comportait non pas une, mais deux étiquettes, une sur chaque poche. La première indiquait *Town Man*, la seconde, *Cool Jules*. Il aimait bien les deux, mais avait une légère préférence pour *Cool Jules*, qui reflétait exactement son image, estimait-il. Avec un tel jeans, tout devenait possible...

Porter ces vêtements et être « détective auxiliaire » – titre qu'il avait finalement adopté, ayant rejeté après mûre réflexion celui d'« apprenti détective », dégradant à son goût, suggéré par Mma Makutsi – constituaient les signes d'une bonne fortune que peu de jeunes gens pouvaient espérer dans la vie. Il songea aux bleus de travail maculés de cambouis qu'il avait troqués contre sa nouvelle tenue : comment avait-il pu accepter aussi longtemps de s'habiller ainsi ? Et comment avait-il pu supporter qu'on lui dise sans cesse ce qu'il devait faire ? Charlie, répare-moi ce système d'allumage ! Charlie, change-moi cette roue arrière ! Charlie, vérifie les suspensions de cette voiture !... Et comme ça, tous les jours ! Quel plaisir y avait-il à passer son temps allongé sous des voitures, avec de l'huile de moteur qui vous dégoulinait sur la figure et cette odeur désagréable qui vous agressait les narines ? Et tout ça pour quoi ? Pour un salaire qui lui laissait à peine de quoi s'offrir de petites choses ou s'amuser une fois qu'il avait payé le loyer et remis à l'amie de son oncle de l'argent pour la nourriture, dont ses cousins mangeaient plus que leur part ? Certes, Mma Ramotswe lui verserait exactement la somme qu'il gagnait jusque-là au garage, mais au moins, dans ce métier, il avait des perspectives d'avancement. Être détective auxiliaire ne serait qu'un début, et ses probables succès le mèneraient à un poste de détective confirmé, qui serait mieux payé. Ensuite, il pourrait même ouvrir sa propre agence... Oui, c'était une idée, ça : l'Agence N° 1 des Messieurs

Détectives, un nom du tonnerre ! Ce serait là que se résoudraient les enquêtes importantes, parce que tout le monde savait que, pour des investigations vraiment sérieuses, on ne pouvait faire confiance à une agence tenue par des femmes, fussent-elles aussi bienveillantes et généreuses que Mma Ramotswe.

Bien sûr, songeait-il, il pourrait inviter cette dernière à se joindre à lui si le succès de l'Agence N° 1 des Messieurs Détectives faisait décliner son affaire à elle. Il saurait se montrer magnanime. Si elle venait aussi, Mma Makutsi devrait pour sa part se contenter d'un poste de secrétaire. L'espace de quelques instants, il se plut à s'imaginer lui demandant de prendre sous sa dictée ; elle serait assise à une table et lui-même arpenterait la pièce de long en large en dictant des lettres importantes pour les clients : En référence à votre correspondance du 12 courant... Ainsi devait débiter une lettre officielle, estimait-il. Puis il dirait : Est-ce que je vais trop vite pour vous, Mma ? Peut-être auriez-vous intérêt à perfectionner un peu votre sténo... Vous avez eu quatre-vingt-dix-sept sur cent à l'examen final de l'Institut de secrétariat du Botswana, d'accord, mais c'était il y a longtemps, et rien ne dure en ce monde... Ha, ha ! Ça lui apprendrait à le rudoyer et à le dénigrer sans arrêt avec ses commentaires désobligeants ! Mais, au fond, il serait gentil avec elle. Il lui dirait que, même s'il pouvait sans peine trouver une secrétaire plus jeune et plus dans le vent, il la gardait au nom du bon vieux temps, pour ainsi dire. Elle apprécierait, c'était sûr...

Évidemment, les vêtements dernier cri qu'il portait méritaient un meilleur mode de transport que la fourgonnette blanche de Mma Ramotswe. Même un détective auxiliaire méritait mieux que ce vieux tacot aux suspensions en péril (surtout côté conducteur) et à l'aspect défraîchi. Toutefois, c'était mieux que rien, et mener une mission de surveillance à bicyclette n'eût pas été concevable.

— Tu peux prendre ma fourgonnette, lui avait dit Mma Ramotswe. Je n'en ai pas besoin quand je suis au bureau. Le tout, c'est de me la rapporter à seize heures trente tous les après-midi.

— Mais si je suis en plein milieu d'une course-poursuite, Mma ? avait protesté Charlie. Quand on est détective, on ne peut pas regarder tout à coup sa montre et se dire : « Ah, c'est l'heure de rentrer ! » On ne peut pas faire ça, Mma !

— Il n'y aura pas de course-poursuite, Charlie, avait assuré Mma Ramotswe. Si je te prête ma fourgonnette, c'est pour que tu aies un endroit où t'asseoir pendant que tu surveilles la maison. En plus, si la dame en question sort en voiture, il faudra que tu puisses la suivre discrètement. Il ne sera pas question pour toi de course-poursuite.

— Mais si elle sort et qu'elle s'en va quelque part – lentement – juste avant quatre heures et demie ?

Mma Ramotswe poussa un soupir.

— Toute règle a ses exceptions, Charlie ! Dans ce cas-là, je saurai que tu es occupé et je ne t'attendrai pas à l'heure habituelle. Si j'ai besoin de rentrer chez moi, je demanderai à Mma Makutsi de me prendre avec elle dans la voiture que lui envoie chaque soir Phuti Radiphuti. Ou alors, Fanwell me ramènera dans le camion de Mr. J.L.B. Matekoni.

— Fanwell conduit trop mal, rétorqua Charlie. Il n'est toujours pas capable de faire la différence entre sa droite et sa gauche.

— Mr. J.L.B. Matekoni estime qu'il se débrouille de mieux en mieux. Il dit que certaines personnes ont besoin d'un peu de temps pour mûrir en tant que conducteurs. Peut-être que Fanwell est de celles-là.

— Et certaines personnes ne savent pas conduire du tout, contra Charlie en se tournant à demi vers Mma Makutsi, assise à son bureau.

Cette dernière parut d'abord ignorer le commentaire, puis, sans même lever les yeux du document qu'elle examinait, elle répondit soudain :

— Certaines personnes n'ont pas besoin de conduire, en effet. Lorsque le Seigneur a créé les êtres humains, il n'a pas créé des voitures pour aller avec, me semble-t-il. Il leur a fait des jambes. Il y a des gens qui le savent et qui se servent de ces jambes, ce qui empêchera celles-ci de se détacher un jour de leur corps. Seulement, on dirait que certains individus ignorent cela. Du coup, ils finiront sans jambes...

Mma Ramotswe tendit les clés de la fourgonnette à Charlie.

— Peu importe, Charlie, dit-elle. Peu importe Fanwell et son problème de gauche et de droite. Tu as une mission à accomplir, alors vas-y ! Surveillance attentivement et sois patient. Rome ne s'est pas faite en un jour.

Charlie dirigea vers elle un visage perplexe.

— Pourquoi me parlez-vous de Rome ? C'est là où habite le pape, non ? Qu'est-ce que Rome vient faire ici, Mma ?

Cette fois, Mma Makutsi releva la tête.

— Elle a dit que Rome ne s'était pas faite en un jour, Charlie. C'est une expression qu'emploient les gens.

— Connais pas... marmonna Charlie.

— En fait, c'est une façon de dire que l'on doit prendre son temps pour faire les choses, expliqua Mma Ramotswe. Alors ne te précipite pas. Ne te trahis pas dès le premier jour. Gare-toi assez loin, de façon à ce qu'on ne te voie pas et que, si on te voit, on se dise juste : *C'est un jeune homme qui attend sa petite amie*. Ou quelque chose comme ça...

— Je serai très discret, Mma. Très.

Il regarda ses pieds, puis ajouta dans un souffle :

— Ça veut dire quoi, discret, déjà, Mma ?

— Être discret, c'est s'arranger pour ne pas se faire remarquer, expliqua Mma Ramotswe.

— Par exemple, ne pas s'habiller avec des couleurs criardes, renchérit Mma Makutsi.

Charlie hocha la tête.

— Je serai très discret, Mma. Je vous le promets.

Mma Ramotswe lui sourit.

— Allez, bonne chance, Charlie !

Dès qu'il eut quitté la pièce, Mma Makutsi s'adossa à son siège en levant les yeux au ciel.

— Eh bien, moi, je n'appellerais pas ça discret, soupira-t-elle. Vous avez vu ces lunettes de soleil ! Ce pantalon ! C'est tout, sauf discret, Mma !

— Il est jeune, tempéra Mma Ramotswe. Les jeunes sont comme ça, Mma, vous le savez.

— Oui, mais c'est un jeune qui veut devenir détective...

Mma Ramotswe poussa un soupir.

— Tout le monde doit débiter quelque part, Mma. Y compris vous-même. Vous vous souvenez de votre première enquête ? Vous vous rappelez comme vous aviez peur de ne pas bien faire ? Et vous n'avez pas oublié toutes les erreurs que vous avez commises... Moi, non, en tout cas !

Mma Makutsi se mordit la lèvre.

— C'est possible.

— Eh bien, voilà, Mma ! Maintenant, c'est au tour de Charlie. Nous sommes tous voués à être des Charlie à un moment ou à un autre de l'existence.

Mma Makutsi ne répondit rien. Elle paraissait réfléchir.

— Pensez-vous que cette dame va rester dans la maison ? demanda-t-elle soudain. Ou croyez-vous que Charlie la verra sortir ?

Mma Ramotswe haussa les épaules.

— Je n'en sais rien, Mma. Ou plutôt si : à mon avis, elle va sortir, parce que personne n'aime rester enfermé pendant des jours et des jours. Elle sortira, Mma, et Charlie la verra.

De nouveau, Mma Makutsi se plongea dans ses pensées.

— D'après vous, qu'est-ce qui se passe exactement, Mma ?

Mma Ramotswe se mit à jouer avec son crayon en le passant d'une main à l'autre, signe qu'elle réfléchissait. Mma Makutsi, qui connaissait cet indicateur d'intense concentration, attendit sa réponse sans la quitter des yeux.

— J'ai beaucoup réfléchi à cette affaire ces derniers temps, déclara enfin la détective. Et je commence à changer d'avis...

Son débit, hésitant jusque-là, gagna en conviction lorsqu'elle

enchaîna :

— Je crois qu'elle ment, Mma. Et je crois que Miss Rose ment aussi, tout comme Mr. Sengupta. Je crains qu'ils ne nous racontent tous les trois des histoires.

— Mais pourquoi ? s'étonna Mma Makutsi.

— Parce qu'ils cherchent à nous dissimuler la vérité sur Mrs.

— D'accord, mais pourquoi ? répéta Mma Makutsi.

Mma Ramotswe hésita de nouveau.

— Je me demande si Mrs. n'est pas leur sœur. Ils ont envie qu'elle vive ici avec eux, mais peut-être n'a-t-elle pas pu obtenir de permis de séjour. Vous savez à quel point c'est dur. Il n'est pas donné à tout le monde de vivre au Botswana. On ne s'installe pas ici facilement, c'est connu. Bien sûr que cette femme sait qui elle est !

— Qu'est-ce qui vous le fait dire, Mma ? insista Mma Makutsi, toujours perplexe.

— Vous vous souvenez de ce geste qu'elle a eu, Mma ? Quand elle a chassé une poussière sur la veste de Mr. Sengupta ? Vous vous rappelez ce que je vous ai dit à ce sujet, Mma Makutsi ?

— Vous m'avez dit que ces deux personnes-là se connaissaient bien.

— Oui. Je pense qu'elles se connaissent même très très bien. Je crois que Mrs. peut parfaitement être la sœur de Mr. Sengupta et de Miss Rose. Tous deux souhaitent la voir vivre ici, avec eux, mais quelque chose empêche cette femme de déposer une demande de permis de séjour.

— Vous croyez vraiment qu'il puisse y avoir une histoire de ce genre, Mma ? Et dans ce cas, qu'est-ce que cela pourrait être ?

Mma Ramotswe n'en avait – pour le moment – aucune idée.

— C'est ce que nous allons devoir découvrir, répondit-elle.

— Et comment allons-nous nous y prendre, Mma ?

— C'est ce que nous allons devoir découvrir, répéta la détective. Dans certaines situations, il faut commencer par découvrir comment découvrir. C'est bien connu, Mma.

Non, ce n'était pas bien connu, songea Mma Makutsi, qui décida néanmoins de ne pas la reprendre sur ce point. Il y avait des fois où il valait mieux laisser couler, et ça, chacun en convenait, c'était bien connu.

Installé au volant de la petite fourgonnette blanche, Charlie longea l'université, passa devant l'*Hôtel du Soleil*, puis quitta la circulation chargée pour s'engager dans la rue où habitait Mr. Sengupta. C'était une longue avenue dont toutes les maisons étaient dotées de murs d'enceinte qui empêchaient les passants de voir autre chose que le

haut de leur toit ou, lorsqu'elles avaient un étage, les fenêtres du premier. La rue elle-même était plus large que les autres artères du quartier et la végétation poussait de part et d'autre : des buissons d'épineux, de hautes touffes d'herbe, des acacias... Çà et là partaient des sentiers tels qu'on en voit un peu partout en Afrique ; ils suivaient une logique bien à eux, souvent improbable, serpentant à droite puis à gauche en ne paraissant aller nulle part. On y croisait rarement du monde et, pourtant, ils étaient bien tracés dans la terre dure et poussiéreuse. Ils formaient des itinéraires dessinés par une main fantaisiste qui ne tenait aucun compte des constructions plus formelles qui les entouraient : les routes goudronnées, les ponts, les parkings...

Charlie remonta l'avenue, ralentit en passant devant les larges grilles de la maison des Sengupta, puis continua jusqu'au bout. Il s'agissait d'un cul-de-sac qui s'achevait par un petit rond-point, dans lequel il s'engagea pour revenir sur ses pas. Il avait déjà repéré l'endroit où il se posterait : un espace un peu en retrait qui bordait un terrain vague attendant d'être bâti. Il ne s'agissait pour le moment que d'une brousse épaisse : une profusion d'acacias y poussaient librement, accompagnés de vicieux buissons d'épineux qui avaient solidement pris racine, les *wag-'n-bitjie*, « Attends un peu pour voir », avec leurs *mokgalo*, ces fameuses épines capables de lacérer les vêtements – ou la chair – du passant négligent. L'emplacement était assez vaste pour accueillir la fourgonnette et les feuillages d'un grand jacaranda le masquaient à demi. Ils le dissimuleraient de la plupart des maisons et de la rue elle-même, sans empêcher Charlie de voir à la fois la grille des Sengupta et, grâce à la légère élévation du terrain, une partie de leur jardin au-delà.

C'était l'endroit idéal pour commencer la surveillance. Charlie s'y gara rapidement et baissa le pare-soleil assez mal en point placé au-dessus du volant. À l'intérieur, il découvrit un miroir ajouté par Mr. J.L.B. Matekoni à la demande de Mma Ramotswe, qui s'était plainte que les fabricants de fourgonnettes semblent oublier que les conducteurs étaient souvent des conductrices et que celles-ci pouvaient avoir besoin de se regarder dans la glace. Retirant ses lunettes, Charlie contempla son reflet : *Classe, super classe...* songea-t-il. Puis il tira sur son jeans dont le tissu moulait bien ses muscles et, enfin, remit ses lunettes. *Je suis en planque, je surveille*, se dit-il. *Elle peut sortir à tout moment et je serai prêt à la suivre pour voir où elle va.*

Une heure s'écoula sans que rien ne se passe. Charlie avait commencé sa surveillance à neuf heures et le soleil montait à présent dans le ciel. Le chant des grillons, qui accompagnait la moindre parcelle de terre au Botswana, s'intensifiait à mesure que la chaleur s'accroissait, un bruit si familier que rares étaient ceux qui le remarquaient encore, mais dont, en cet instant, Charlie avait

pleinement conscience. Assis dans l'étroite cabine de la fourgonnette, il n'entendait même que ce bruit, qui remplissait l'air avec la densité d'une scie électrique, lui semblait-il, dont le moteur gagnait en puissance, s'affaiblissait un instant, puis montait de nouveau à plein régime.

Au terme de cette première heure, il vit soudain une femme émerger de la maison. Elle demeura un moment près de la porte en regardant autour d'elle, avant de retourner à l'intérieur. Charlie n'eut pas le temps de déterminer si c'était Mrs. Mma Ramotswe et Mma Makutsi lui avaient fourni une description assez détaillée de cette dernière, que l'on distinguait sans peine de Miss Rose, lui avaient-elles expliqué. Celle-ci était assez grande, tandis que Mrs. était légèrement plus petite que la moyenne.

— Et il y a aussi autre chose, avait ajouté Mma Makutsi : Miss Rose porte des vêtements indiens, des saris, tandis que Mrs., elle, s'habille de façon classique.

— Du moins, c'était le cas quand nous les avons vues, avait précisé Mma Ramotswe.

Mma Makutsi avait acquiescé de mauvaise grâce.

— Certes...

Mma Ramotswe avait été tentée de lui citer le paragraphe des *Principes de l'investigation privée* traitant de ce thème, mais elle y avait renoncé. Elle s'en souvenait pourtant par cœur : *Avant de décrire les gens par ce qu'ils portent*, écrivait Clovis Andersen, *songez qu'ils peuvent toujours changer de vêtements*. Il avait raison, pensait-elle, et pourtant, il lui semblait que certaines personnes pouvaient malgré tout être très bien décrites par leurs tenues vestimentaires, *dans la mesure où elles ne s'habillaient jamais autrement*. Ainsi, si Mr. J.L.B. Matekoni disparaissait un jour – comme cela arrivait à certains maris –, elle donnerait de lui une très bonne description à la police : *C'est un homme d'aspect fiable qui porte un pantalon de toile et une chemise beiges, avec ou sans combinaison de travail par-dessus, et des chaussures en daim couleur sable tachées d'huile*. Ce serait là un portrait très précis, parce que Mr. J.L.B. Matekoni avait toujours cet apparence-là. Et si, pour une raison ou pour une autre, il lui prenait l'envie de se changer avant de disparaître, on pourrait le définir comme un homme que l'on imaginerait bien en pantalon de toile et chemise beiges...

Pour Mma Makutsi, ce serait à peu près la même chose. Certes, elle possédait plusieurs tenues différentes, mais il y avait ses chaussures. Même si elle n'en manquait pas désormais, celles-ci avaient toutes un point commun et, en les mentionnant au même titre que ses caractéristiques lunettes, on obtiendrait une description parfaite : *Une dame chaussée de grosses lunettes rondes (très grosses) et de souliers de couleur vive ornés d'un petit nœud*. Cela permettrait de retrouver très

facilement Mma Makutsi, sans qu'il fût utile d'évoquer sa peau à problèmes et son allure générale, qui dénotaient des origines du côté de Bobonong. Il serait assez malaisé de déterminer en quoi consistait exactement le facteur Bobonong, qui n'en resterait pas moins identifiable pour qui était sensible à ce genre de détails. On n'aurait pas non plus besoin de mentionner le fait que ses chaussures avaient tendance à donner leur avis sur tout, attribut très inhabituel et qui défiait toute explication rationnelle, mais qui différenciait Mma Makutsi de bon nombre de gens... voire de tout le monde.

La femme était à présent retournée dans la maison et la température montait dans la fourgonnette, dont l'atmosphère devenait étouffante. Charlie, qui commençait à se sentir mal, ouvrit la portière en espérant rafraîchir l'habacle, mais cette initiative eut pour unique effet de laisser entrer les rayons brûlants du soleil, qui se posèrent sur le jeans *Cool Jules* et lui réchauffèrent les jambes de façon très désagréable.

Charlie sortit alors du véhicule et gagna l'ombre du jacaranda. Il s'assit sur un gros caillou posé au pied de l'arbre, les jambes étendues devant lui. Dans cette position, il ne voyait plus le jardin de Sengupta, mais continuait à jouir d'un bon aperçu de la grille, sur laquelle il fixa le regard.

La rue était tranquille et, comme elle ne menait nulle part, il n'y passait qu'une voiture de temps en temps. Nul ne prêterait attention à ce jeune homme assis sous un arbre, ni à sa fourgonnette à demi masquée par le feuillage. Quel intérêt présentaient-ils ? Le Botswana était un pays où toute personne qui en avait envie pouvait encore s'asseoir sous un arbre pour regarder le ciel ou observer le bétail qui se mouvait avec lenteur dans le veld, ou encore fermer simplement les yeux et ne rien regarder du tout parce qu'elle avait déjà vu tout ce qu'il y avait à voir dans ce coin de terre qu'elle connaissait bien et qu'elle ne souhaitait pas en voir davantage. Et même si le jeune homme présent ce jour-là était vêtu de façon un peu criarde, cela n'avait aucune importance, les gens pouvaient s'habiller comme ils l'entendaient et les passants n'avaient pas à commenter les tenues des uns et des autres.

Un vieil homme se matérialisa soudain à la hauteur de Charlie, s'arrêta, l'observa sans rien dire pendant une bonne minute, puis déclara :

— Vous vous portez bien, jeune homme ?

— Je me porte très bien, Rra. Et vous ?

— Oh, je me porte bien. Avant, je me portais mieux, mais je me porte encore assez bien. Et nous devons toujours penser qu'il y a des gens qui se portent mal. Nous ne devons pas oublier ces gens-là.

Charlie hocha la tête.

— Oui, Rra, nous ne devons pas les oublier. Moi, je ne les oublie pas, je peux vous l'assurer.

— C'est bien.

Le silence s'installa un long moment, puis le vieil homme reprit la parole.

— Où se trouve votre village, Rra ?

Charlie désigna la direction de l'est.

— De ce côté-là. Il n'est pas très grand et je n'y retourne plus, maintenant. Mon père est mort, alors je vis ici avec mon oncle, à Gaborone.

L'homme baissa les yeux.

— C'est triste que votre père soit mort. Il y a beaucoup de gens qui meurent ces temps-ci.

Il marqua une pause, avant de conclure :

— Mais en fait, nous mourons tous un jour ou l'autre, quand le moment est venu pour nous de partir.

Il dévisagea de nouveau Charlie et ajouta :

— Est-ce que je connais votre oncle ?

Charlie haussa les épaules.

— C'est possible, Rra. Il travaille au grand supermarché, vous savez, Pick and Pay... Il s'occupe des légumes.

L'homme connaissait le magasin.

— J'y suis entré un jour, mais je n'ai rien acheté, indiqua-t-il.

— C'est dommage, Rra. On vend des choses très bonnes dans ce supermarché...

Tous deux se regardèrent encore et il sembla à Charlie que l'homme avait envie de lui dire quelque chose, mais qu'il ne trouvait pas les mots. De quoi s'agissait-il ? Voulait-il lui parler de sa solitude ? Lui dire que le monde qu'il avait connu avait disparu ? Les vieilles personnes regrettaient souvent le passé, pensa Charlie, mais lui-même ne pouvait rien faire pour le leur ramener. Elles ne devaient pas le regarder ainsi, avec espoir.

Le vieil homme parut soudain se souvenir de quelque chose.

— Il faut que j'y aille, dit-il. Je vais être en retard chez mon fils.

— Alors oui, il faut y aller, approuva Charlie. Portez-vous bien, grand-père.

Quelques instants plus tard, il se retrouvait seul, avec la sueur qui commençait à couler et à mouiller sa tenue Cool Jules. Il n'était plus très sûr de vouloir se former comme détective maintenant qu'il voyait le peu d'intérêt de ce travail. N'importe qui, se disait-il, était capable de s'asseoir dans une voiture et d'attendre que quelqu'un sorte d'une maison, n'importe qui pouvait suivre un véhicule et noter où il s'arrêtait et qui en descendait. On n'avait pas besoin de compétences particulières : cela réclamait bien moins de savoir-faire que changer le

filtre à huile d'une automobile, par exemple. Et dire que Mma Makutsi prenait ses grands airs pour expliquer à quel point son métier était compliqué et comme il était indispensable d'avoir obtenu quatre-vingt-dix-sept sur cent, enfin, quelque chose comme ça, pour l'exercer... C'était ridicule ! On pouvait faire ce genre de travail même sans avoir son certificat d'études : un gamin de dix ans en était capable ! Et il ne servait à rien de s'habiller avec goût. Il ne servait à rien de mettre ses plus beaux vêtements, son jeans *Cool Jules* et le reste ; en fait, personne ne vous regardait, et les rares passants qui vous voyaient se fichaient complètement de ce que vous portiez. C'était une perte de temps, une totale perte de temps et, si ça continuait ainsi, il présenterait sa démission...

Non, il ne ferait pas cela. Il devait manger. Il devait payer le loyer pour sa chambre... ou plutôt, pour son morceau de chambre. D'ailleurs, il y avait autre chose : comment pourrait-il jamais être pris au sérieux comme détective, lui qui dormait la nuit avec ses cousins, dont un petit garçon qui faisait des cauchemars et vous réveillait par ses pleurs ? Comment pourrait-il recevoir ces femmes que recevaient généralement les détectives s'il avait dans sa chambre un enfant qui ne rêvait que de se lover dans les bras de ces mêmes femmes et l'empêcherait d'avoir avec elles les conversations sérieuses qu'ont les détectives avec les femmes ? C'était très contrariant, d'autant plus contrariant que Charlie ne voyait aucune issue. Il n'arriverait jamais nulle part en tant que détective avec ces deux dames qui accaparaient tout le travail disponible.

Il aperçut soudain, à l'extrémité de l'avenue, une silhouette qui venait vers lui. C'était une femme, conclut-il aussitôt. Cela se voyait à sa démarche : Charlie était expert en démarches de femmes... du moins le pensait-il.

Il attendit. La nouvelle venue se rapprocha et il put constater que ce n'était pas seulement une femme : c'était une jeune femme... très à la mode de surcroît.

Il sortit les lunettes de soleil de sa poche et les posa sur son nez, puis arrangea son jeans *Cool Jules* de manière à supprimer les plis. Lorsque la fille parvint enfin à sa hauteur, il s'éclaircit la gorge. Elle avait pris bien soin de ne pas regarder dans sa direction, mais, à présent, elle pouvait difficilement faire comme si elle ne le voyait pas.

— Tu as rendez-vous quelque part, ma jolie ?

Elle lui décocha un coup d'œil dédaigneux.

— Je ne suis pas ta jolie.

Il se mit à rire.

— C'est juste une expression. Je ne connais pas ton nom, tu comprends. Ma jolie, c'est sympa.

Il s'aperçut qu'elle l'examinait, comme si elle cherchait à prendre

une décision.

— Moi, je m'appelle Charles, poursuivit-il. Mais tout le monde m'appelle Charlie.

La jeune fille s'autorisa l'ombre d'un sourire.

— Bonjour, Mr. Charlie.

— Non, pas Mr. Charlie... Juste Charlie. Et toi ?... C'est quoi, ton nom ?

Elle n'hésita qu'un court instant.

— Moi, c'est Alice.

Il émit un petit sifflement d'admiration.

— Oh, mais c'est très joli, Alice ! Alice... C'est vraiment un super nom !

Ils se dévisagèrent. Il voyait clairement qu'il l'intéressait, à présent. Et c'était normal, pensa-t-il, avec son look *Cool Jules*...

— Alice comment ? s'enquit-il.

— Alice Bombwe.

Il siffla de nouveau.

— Ça, c'est un nom ! s'exclama-t-il.

Elle jeta un coup d'œil à sa montre.

— Je suis contente qu'il te plaise.

— Alice, est-ce que je pourrais te rendre service en te déposant là où tu vas ? Si tu as rendez-vous avec ton mari...

— Je n'ai pas de mari, rétorqua-t-elle. Je vais faire du shopping.

Charlie sourit.

— Du shopping ? Je suis un grand expert du shopping. Je t'emmène en voiture, tu veux ?

Elle parut encore hésiter, mais pas plus longtemps que la première fois. Elle cita le nom d'un petit quartier commerçant près de Kgale Hill.

— Tu peux me conduire là-bas ?

— Je peux t'emmener partout, Alice, et même jusqu'à Johannesburg, si tu veux ! Il suffit de demander !

Ils gagnèrent la fourgonnette. Alice ouvrit la portière et se glissa sur le siège passager. Derrière ses lunettes noires, Charlie inspecta sa nouvelle amie. Elle avait à peu près son âge – peut-être un peu plus jeune – et était très bien habillée. Le parfum qu'elle portait sentait encore très fort, malgré la marche qu'elle venait de faire sous le soleil. Il prit une profonde inspiration : il connaissait cette odeur. Ça s'appelait *Miss Glamour*, ou quelque chose dans le genre. Il y avait eu une opération promotionnelle pour ce parfum devant un magasin du centre-ville et, avec son groupe de copains, ils s'en étaient fait pulvériser sur le poignet pour s'amuser.

— Tu portes *Miss Glamour*, dit-il. Ça sent super bon !

La jeune fille ne dissimula pas sa surprise.

— Ouauh ! Comment tu sais ?

Il esquissa un geste négligent.

— C'est mon métier de tout savoir. Tu comprends... je ne devrais pas te le dire, mais je suis détective. Détective privé.

L'expression de la jeune femme traduisit une admiration sans bornes.

— Détective privé !

— Oui. D'ailleurs, en ce moment même, je suis sur une mission. Filature.

Les yeux de sa passagère s'agrandirent.

— Filature ?

— Oui. Surveillance, si tu préfères. Je surveille quelqu'un. Un grand criminel international.

Elle demeura un instant bouche bée.

— Parce qu'il y a des criminels internationaux, ici, à Gaborone ?

— Il vaut mieux que tu le saches, poupée, acquiesça Charlie. Tu veux surveiller avec moi ? Nous pourrions aller faire les magasins plus tard.

Elle hocha la tête avec enthousiasme.

— Alors tu baisses la tête, d'accord ? recommanda Charlie. Si les choses se corsent, tu fais exactement ce que je te dis. C'est compris ?

— C'est compris !

— J'utilise cette fourgonnette comme couverture. Personne n'y fait attention, tu comprends. Si je me mets en planque dans ma Mercedes, tout le monde va me regarder.

Alice parut impressionnée.

— C'est une sorte de camouflage, en fait ?

— Oui, exactement. Un camouflage. Tu vois, l'un des trucs qu'on apprend quand on est détective, c'est...

Il s'interrompit net. Les grilles de la maison des Sengupta, déclenchées par télécommande, étaient en train de s'ouvrir et une voiture avançait au pas, une Mercedes-Benz verte. Il y avait une femme au volant et une autre sur le siège passager. Ce ne pouvaient être que Miss Rose et Mrs.

— Il se passe quelque chose, souffla-t-il à Alice.

Elle étouffa une exclamation.

— C'est eux ?

— Oui. On va commencer à les suivre. Tu t'accroches bien, O.K. ?

Il mit le moteur en marche et, d'un coup de volant énergique, s'engagea dans l'avenue. Son cœur battait la chamade à la pensée de ce qu'il était en train de faire. Les femmes à l'agence lui avaient dit « Pas de course-poursuite » ; alors de quoi s'agissait-il, là ? C'était bel et bien une course-poursuite en voiture, et il était l'un des protagonistes ! Il ajusta ses lunettes de soleil et jeta un rapide coup

d'œil à Alice. Elle était clairement impressionnée.

— Nous allons rouler tout à fait normalement, expliqua-t-il. Il ne faut jamais attirer l'attention. Jamais. Tu sais, ces gars qu'on voit conduire comme des fous dans les films ? Eh bien, c'est le meilleur moyen pour éveiller les soupçons des suspects. Tranquille, Émile ! C'est ce que disent les vrais pros...

La voiture qui transportait les deux femmes accéléra tout à coup et Charlie fut obligé de l'imiter pour ne pas la perdre de vue. Le moteur de la fourgonnette renâcla comme s'il avait été poussé jusqu'à ses dernières limites et un bruit alarmant monta du plancher du véhicule.

— Ils vont nous échapper ! cria Alice. Tu vas les perdre !

— Aucun risque, assura Charlie. Tu n'as pas encore tout vu, crois-moi !

Parvenu à l'intersection, l'autre véhicule ralentit, mais ne s'arrêta pas. Charlie freina à son tour, puis tourna à gauche à la suite de sa proie. Au bout de quelques centaines de mètres, la Mercedes prit un nouveau tournant pour s'engager dans une autre avenue résidentielle bordée de maisons aux murs d'enceinte blanchis à la chaux et aux hautes grilles. Charlie vit ses feux de freinage s'allumer, signe qu'elle allait tourner encore, cette fois pour s'engager dans une allée privative. Il donna alors un nouveau coup d'accélérateur pour la rattraper, et ne vit pas la grosse voiture noire qui débouchait d'une ruelle.

— Attention ! hurla Alice.

Il fit un écart tout en enfonçant la pédale de frein. La fourgonnette s'arrêta dans un grand frémissement, non sans avoir été heurtée en oblique par la voiture noire. Les deux véhicules s'immobilisèrent.

— On a eu un accident, dit Alice.

Charlie ne bougea pas. Il tentait de reconstituer en pensée ce qui s'était passé. L'autre voiture avait surgi de nulle part, semblait-il. Normalement, elle aurait dû s'arrêter : n'y avait-il pas un stop à cet endroit ? Il tourna la tête vers la ruelle. Oui, il y avait bien un panneau stop, c'était l'autre conducteur qui était en tort. *Pas ma faute*, pensa Charlie. *Pas ma faute*...

La portière de l'autre voiture s'ouvrit et un homme en sortit pour s'approcher de la fourgonnette. Charlie prit une profonde inspiration, avant de descendre à son tour en examinant le nouveau venu. Était-il en colère ? Les gens pouvaient devenir violents dans ce genre de situation, même si l'accident était arrivé par leur faute. Il avait déjà vu cela se produire.

En l'occurrence, il ne fut pas question de violence. L'autre conducteur posa sur Charlie un regard inquiet.

— Vous n'avez rien ? s'enquit-il.

Charlie secoua la tête sans répondre.

— Je suis vraiment désolé, reprit l'homme. J'aurais dû m'arrêter, je sais, mais je pensais à autre chose...

Charlie respira en sentant l'angoisse le quitter.

— Tout va bien, Rra, assura-t-il. Je ne crois pas que la fourgonnette soit très abîmée. Il y a juste cet accroc, là... Et votre voiture ?

Il se pencha pour évaluer les dégâts, qui lui parurent négligeables. L'homme examina l'aile de la fourgonnette.

— C'est tout de même un bel accroc, commenta-t-il. Je vais faire intervenir mon assurance.

Il gagna sa voiture pour revenir quelques instants plus tard avec une chemise de plastique bleu. Tout en l'ouvrant, il jeta un coup d'œil à Alice.

— Et la jeune dame ? demanda-t-il. Elle va bien ?

— Oui, ça va.

— Je suis vraiment désolé pour votre fourgonnette...

Dans son euphorie, maintenant qu'il savait qu'il n'avait rien à se reprocher, Charlie se mit à parler librement.

— En fait, ce n'est pas la mienne, expliqua-t-il. Elle appartient à ma patronne, Mma Ramotswe.

Il comprit son erreur à l'instant où il prononçait ces mots. L'homme releva vivement la tête.

— Mma Ramotswe ? La détective ?

Charlie déglutit. Il était trop tard pour faire machine arrière.

— Oui, acquiesça-t-il. C'est ça.

— Je la connais, déclara son interlocuteur en se redressant pour lui tendre la main. Je suis Mr. Sengupta.

Charlie se figea.

— Vous êtes Mr. Sengupta ? répéta-t-il.

— Oui, c'est ce que je viens de vous dire. Et vous, Rra, comment vous appelez-vous ?

— Moi, c'est Charlie. Je travaille pour Mma Ramotswe.

Mr. Sengupta hocha la tête.

— Vous me ferez savoir combien a coûté la réparation de cet accroc, déclara-t-il, et je rembourserai directement Mma Ramotswe. Si la somme est supérieure à ma franchise, je pourrai me faire restituer l'argent par mon assurance ensuite. Parfois, ajouta-t-il après un temps d'hésitation, cela revient moins cher de ne pas mêler l'assurance à tout ça... ces gens-là ne sont que des voleurs.

— Je vous le dirai, promit Charlie.

Il se trouvait en terrain miné. Que se passerait-il si Mr. Sengupta révélait à Mma Ramotswe qu'une fille se trouvait avec lui dans la voiture au moment de l'accident ? Cette information pouvait très bien lui échapper par mégarde, et Mma Ramotswe penserait alors qu'il

avait passé son temps à prendre des filles en stop au lieu d'effectuer sa mission de surveillance. Mma Makutsi ne manquerait pas de rajouter son grain de sel et il se ferait taper sur les doigts devant tout le monde, *Cool Jules* ou pas. Il n'y avait pas moyen de cacher l'incident à Mma Ramotswe – l'accroc était trop important pour passer inaperçu –, mais il devrait tâcher, dans la mesure du possible, de traiter lui-même l'affaire avec Mr. Sengupta sans le mettre en présence de Mma Ramotswe. C'était si injuste ! Tout était injuste, d'ailleurs, songea-t-il. Tout, sans exception.

Mr. Sengupta lui donna son numéro de téléphone et le nom de son assurance automobile, au cas où.

— Nous allons nous arranger, promit-il. Et je suis vraiment désolé, vous savez. Ces panneaux stop... il est si facile de ne pas les voir !

— Vous avez raison, approuva Charlie.

Il essaya de sourire. Les panneaux stop étaient injustes, eux aussi...

Tous deux prirent congé et regagnèrent leurs véhicules respectifs.

— Alors c'était sa faute, hein ? demanda Alice au moment où Charlie se rasseyait au volant.

— Oui. Il est complètement en tort.

Il regarda la rue. La voiture de Miss Rose avait disparu et il ne se rappelait plus à quelle hauteur. C'était un peu plus bas sur la droite, peut-être au milieu de la rue, ou un peu avant. À présent, de toute façon, il ne pouvait plus faire grand-chose.

Alice regarda sa montre.

— Il faudrait y aller maintenant, dit-elle. J'ai des courses à faire, moi.

— D'accord, soupira Charlie. Je t'emmène.

— Dommage pour les grands criminels internationaux, reprit Alice, du ton d'une personne qui ne croyait plus du tout aux criminels internationaux.

Sans répondre, Charlie tourna la clé de contact.

— Allez, on ne traîne pas ! lança Alice. J'ai plein de choses à faire.

Elle commençait à l'agacer, et elle l'irrita plus encore lorsqu'ils passèrent devant l'*Hôtel du Soleil*.

— On m'a proposé un job ici, il n'y a pas longtemps, affirma-t-elle. Mais j'ai dit non. Je n'ai pas envie de rester coincée toute ma vie dans cette ville. Je veux aller à Johannesburg... C'est là-bas qu'on va quand on veut vraiment faire quelque chose de sa vie.

Le message était clair : un détective privé qui demeurerait à Gaborone ne sortirait jamais de la médiocrité. Les criminels internationaux de Gaborone n'étaient que du menu fretin comparés aux criminels internationaux d'ailleurs.

Charlie fulmina. Il était en train de lui faire une faveur et elle ne semblait ni impressionnée ni reconnaissante. Pour qui cette fille se

prenait-elle ?

Il ressassait ces pensées lorsqu'il s'arrêta au feu rouge à un carrefour. L'après-coup de l'accident commençait à se faire sentir et il avait l'impression de trembler légèrement. Il prit une profonde inspiration et ferma les yeux, ce qui l'aida un peu à se calmer. Lorsqu'il les rouvrit, le feu était passé au vert et il aperçut, arrêté dans l'autre rue, un camion qu'il connaissait bien. C'était Mr. J.L.B. Matekoni, et celui-ci l'avait reconnu.

Charlie démarra en faisant mine de ne pas le remarquer. Du coin de l'œil toutefois, il vit le signe de main qu'il lui adressait, puis l'expression d'intense surprise qui se peignait sur son visage.

CHAPITRE XI

Quatre-vingt-dix-huit sur cent

Lorsque Phuti Radiphuti apprit à quelle vitesse les différents ouvriers avaient affirmé pouvoir aménager le local du *Café de Luxe pour Beaux Messieurs*, il émit quelques réserves.

— Il faut faire attention, avec ces gens-là, prévint-il son épouse. Ils racontent qu'ils seront capables de faire le travail en très peu de temps, mais c'est juste pour qu'on leur confie le chantier...

Il secoua tristement la tête, comme accablé par les déplorables pratiques en vigueur dans le monde de la construction.

— Alors tu acceptes leur devis et tu t'aperçois ensuite qu'ils ont quatre ou cinq autres chantiers en cours, tous urgents.

Mma Makutsi avait eu elle aussi cette appréhension. Phuti était un homme d'affaires expérimenté qui savait de quoi il parlait. Néanmoins, quand arriva la date prévue pour le début des travaux, tous les ouvriers se présentèrent sur le chantier à sept heures tapantes, avec dans leurs camions l'ensemble du matériel nécessaire. Le travail débuta à huit heures et, lorsqu'en fin d'après-midi Mma Makutsi leur rendit visite en compagnie de Phuti, tous deux furent stupéfaits de la vitesse à laquelle les transformations s'opéraient.

— Ces gars-là sont incroyables ! s'extasia Phuti. Peut-être que ce sont tes manières, Grace. Peut-être qu'ils ont compris qu'avec toi il valait mieux marcher droit.

Mma Makutsi esquissa un sourire modeste.

— Je les ai prévenus que je m'intéresserais de près au chantier, répondit-elle. Ils le savent.

Phuti lui prit le bras d'un air mutin.

— Toi, tu sais t'y prendre avec les hommes ! s'exclama-t-il.

Elle se mit à rire.

— C'est là une chose que j'ai dû apprendre toute seule, expliqua-t-elle. Peut-être que l'Institut de secrétariat du Botswana devrait ajouter une nouvelle matière à ses programmes : des cours sur la manière de s'y prendre avec les hommes et d'appréhender leur mode de

fonctionnement... au bureau, bien sûr. *Comment aborder un patron difficile*, par exemple. Et aussi : *Comment expliquer les choses de manière qu'un homme puisse comprendre...*

Phuti lui sourit à ces mots.

— Comme tu es drôle !

Mma Makutsi retira ses lunettes et les essuya, puis les remit en place.

— Je n'ai pas dit ça pour te faire rire, précisa-t-elle d'un ton calme. Il existe un grand nombre de choses que les hommes ont du mal à comprendre, tu sais. Je pourrais t'en citer une longue liste.

Phuti désigna le chantier d'un geste ample.

— En tout cas, tu as vu, le gros œuvre est quasiment terminé ! S'ils travaillent à ce rythme, ça ne devrait plus être très long.

Le contremaître arriva à cet instant pour s'entretenir avec eux et le sujet des limites dont souffraient les hommes fut abandonné. Puis Phuti alla trouver les électriciens pour inspecter avec eux les nouvelles sorties de prises de l'espace cuisine. Mma Makutsi, pour sa part, se dirigea vers une fenêtre, où un homme en bleu de travail appliquait du mastic dans les rainures destinées à recevoir un panneau de verre. Tous deux se saluèrent, puis Mma Makutsi se pencha pour examiner son ouvrage.

— Moi, je ne pourrais pas faire cela, soupira-t-elle. Ce ne serait pas aussi propre !

L'homme sourit.

— Je suis vitrier, répliqua-t-il. C'est mon métier. Et quand on fait un métier depuis assez longtemps, on apprend à bien le faire.

Elle lui demanda depuis combien de temps il posait des vitres.

— Ça fait vingt ans.

— C'est beaucoup, Rra, en effet.

— Oui, c'est beaucoup. Et en vingt ans, je n'ai cassé que dix vitres !

Il s'exprimait avec une certaine fierté et Mma Makutsi prit soin de lui témoigner son admiration. L'homme eut un sourire ravi.

— C'est bien d'être heureux de faire ce que l'on fait, ajouta-t-elle. On voit que vous aimez votre métier !

L'homme appliqua une dernière quantité de mastic et l'éta la avec élégance à l'aide de son couteau.

— Oui, je pense que ce doit être très triste de faire un travail qu'on déteste. C'est ce que je dis à mes enfants, d'ailleurs : choisissez un métier qui vous plaît. Ne soyez pas chauffeurs de bus si vous n'aimez pas conduire. Ne soyez pas infirmières si vous ne supportez pas la vue du sang. Ne soyez pas réparateur de toits si vous avez le tournis en montant sur une échelle.

— On appelle cela le vertige, rectifia Mma Makutsi.

— Le vertige, répéta l'homme. Je n'aimerais pas souffrir de cette

maladie !

Mma Makutsi lui demanda alors combien d'enfants il avait.

— Sept. Plus un qui est décédé. Il n'a pas vécu très longtemps, à peine quelques jours. Mais tous les autres sont en bonne santé.

— Moi, j'ai un fils, dit Mma Makutsi. Il s'appelle Itumelang.

L'homme se redressa et posa son couteau à mastic.

— C'est le nom d'un de mes fils. Le deuxième de mes enfants. Il y a d'abord une fille qui s'appelle Tebogo. Elle a dix-neuf ans et elle est dans une école exceptionnelle.

— Ah bon ? Quelle école, Rra ? s'enquit Mma Makutsi avec un sourire bienveillant.

L'homme sortit un chiffon de sa poche et s'essuya les mains.

— Enfin, pour l'instant, elle y est, mais le problème, c'est que je ne suis pas sûr que nous allons pouvoir l'y laisser.

— Ah bon ?

— Oui. Vous savez, avec sept enfants, il y a beaucoup de dépenses... Jusqu'à présent, ma femme travaillait, mais elle s'est blessée à l'épaule et elle ne peut plus faire ce qu'elle faisait. Elle était employée dans un hôtel et ils lui ont dit que si elle n'était plus capable de porter les corbeilles de linge, ils ne la garderaient pas. Du coup, elle n'a plus de travail.

Mma Makutsi eut un claquement de langue compatissant.

— Et quelle est cette école, Rra ? Qu'est-ce que votre fille étudie ?

Le vitrier poussa un soupir.

— Elle étudie quelque chose de très utile. Elle est à l'Institut de secrétariat du Botswana.

Cette réponse fut accueillie par un silence. L'homme regarda Mma Makutsi et ne vit que son propre reflet renvoyé par les grosses lunettes rondes.

Enfin, Mma Makutsi énonça le nom de l'école d'une voix grave, s'attardant sur chaque mot comme pour savourer la puissance de l'appellation :

— L'Institut de secrétariat du Botswana !

— Oui, Mma. C'est une bonne école, je crois.

Mma Makutsi recouvra ses esprits.

— Ah ça oui, une très bonne école, Rra, une très très bonne école ! s'exclama-t-elle avec fougue. L'une des meilleures du pays ! J'y ai étudié moi-même, voyez-vous. J'étais dans cet institut. J'y étais. Dans cet institut, précisément !

— Ah ! fit l'homme. Dans ce cas, vous devez être vous-même secrétaire, Mma.

— Non, répondit Mma Makutsi. Je l'ai été pendant un temps, mais je ne le suis plus. À présent, je suis associée dans une agence de détectives : l'Agence N° 1 des Dames Détectives.

Elle esquissa un geste en direction de la fenêtre.

— Vous la connaissez peut-être. Elle se trouve sur Tlokweng Road. L'homme hocha la tête.

— Oui, j'ai vu la pancarte, Mma. C'est cette agence qui est dirigée par une femme très grosse, paraît-il.

— Une femme de constitution traditionnelle, corrigea Mma Makutsi. Oui, c'est Mma Ramotswe. C'est une femme de constitution traditionnelle, en effet.

— Bien sûr. De constitution traditionnelle.

Il posa sur elle un regard plein d'admiration.

— Alors c'est là que vous travaillez ? Vous êtes la première détective que je rencontre, vous savez ! La première ! J'ai connu des banquiers et des diamantaires... Des gens comme ça... Mais des détectives, jamais ! Pas une seule fois, Mma !

Elle esquissa un geste modeste.

— Mais votre fille, dit-elle. Votre Tebogo... Elle ne peut pas trouver l'argent pour payer elle-même l'école ?

L'homme baissa les yeux.

— Il y a neuf bouches à nourrir à la maison, Mma, en me comptant moi. Sept enfants, une mère et un père. Neuf en tout.

— Mais c'est la chance de sa vie ! argua Mma Makutsi.

Il eut un sourire malheureux.

— Vous avez raison. Seulement, on n'a pas toujours la possibilité de saisir sa chance, Mma ! C'est une dure leçon que les enfants doivent apprendre. Quand on n'a pas d'argent, on n'a pas d'argent !

Oui, songea Mma Makutsi, c'était une dure leçon... Elle se souvint de l'époque où elle était élève à l'école primaire de Bobonong. Une excursion à Gaborone avait été organisée et l'on avait demandé aux parents de payer le trajet en bus de leurs enfants. Il s'agissait là d'une somme vraiment minime et pourtant, certains n'avaient pas pu la réunir. Elle-même avait compté parmi les enfants qui ne portaient pas et avait donc regardé ses camarades d'école – ceux qui avaient de la chance – s'entasser dans le bus et leur adresser des signes d'au revoir. Des gestes qui n'avaient rien de cruel, ces enfants ne cherchaient pas à se vanter d'être dans le bus ; ils disaient simplement au revoir, comme le font les enfants, sans se rendre compte de la tristesse de ceux qui restaient.

— De combien a-t-elle besoin, Rra ? s'enquit-elle. Ne peut-elle pas travailler à temps partiel ? Elle pourrait sûrement trouver un petit emploi d'étudiant...

L'homme soupira.

— Elle en a déjà un, Mma. Elle travaille dans un hôpital, aux cuisines, trois heures par jour. C'est difficile pour elle d'aller à l'école la journée et à l'hôpital le soir...

— De combien a-t-elle besoin ? répéta Mma Makutsi.

— De trois mille pula.

Mma Makutsi fronça les sourcils.

— Ce n'est pas grand-chose...

L'homme eut un geste d'impuissance.

— Quand il ne vous reste qu'une poignée de pula dans le porte-monnaie à la fin du mois, trois mille pula, c'est beaucoup d'argent.

Mma Makutsi comprenait. À une époque, elle-même n'avait pas eu quelques centaines de pula par mois pour subvenir à ses besoins, mais moins encore. Parfois, au moment où son salaire arrivait, ses poches étaient vides et, les derniers jours du mois, elle se contentait des quelques restes qu'elle trouvait dans sa cuisine : elle buvait du thé sans lait et sans sucre (en réutilisant les sachets) et rentrait de son travail à pied au lieu de prendre le minibus. En ce temps-là, elle n'aurait jamais dit que trois mille pula ne représentaient pas grand-chose. Pour beaucoup de gens, c'était une fortune. On oubliait vite cette réalité-là quand la vie commençait à nous sourire, comme c'était le cas pour elle.

Sa résolution fut prise.

— Excusez-moi un petit moment, Rra, je reviens. Il faut que j'aille dire quelque chose à mon mari, qui est là-bas...

— Je vais terminer cette fenêtre, dit l'homme. Il faut que je gratte encore un peu le mastic. Un tout petit peu. Ensuite, le peintre pourra faire son travail.

Tandis que le vitrier se remettait à sa besogne, Mma Makutsi traversa la pièce et entraîna Phuti à l'écart.

— Tout va bien, Grace ? Les fenêtres sont-elles...

— Oui, tout va bien, le coupa-t-elle. Ce vitrier travaille très bien.

Il posa sur elle un regard interrogateur.

— Alors il n'y a pas de problème ?

— Pas avec les fenêtres.

— Mais... tout le reste se passe très bien, assura Phuti. Je discutais avec ce menuisier, qui me disait que...

De nouveau, elle l'empêcha de terminer sa phrase.

— Le vitrier m'a parlé de sa famille. Cet homme-là a sept enfants !

Phuti eut un petit haussement d'épaules.

— Les familles nombreuses, ce n'est pas ce qui manque chez nous ! Au magasin, j'ai un vendeur qui a quinze enfants. Quinze ! conclut-il avec une grimace.

Mma Makutsi jeta un coup d'œil de l'autre côté de la pièce. Le vitrier était encore penché sur son travail.

— Cet homme a une fille à l'Institut de secrétariat du Botswana !

— Ah ! fit Phuti. Tu as dû être contente de l'apprendre... Et lui, il doit être très fier !

— Oui, il est très fier de sa fille. Seulement, il va falloir qu'elle quitte l'école.

Phuti fronça les sourcils.

— Elle a été renvoyée ?

— Non, elle n'a pas été renvoyée.

En prononçant ces mots, elle se demanda s'il était déjà arrivé qu'une élève fût renvoyée de l'Institut de secrétariat du Botswana. Elle eut beau fouiller dans sa mémoire, elle n'en trouva aucun exemple. Si on lui avait suggéré de dresser une liste des élèves qui auraient pourtant bien mérité un tel sort, elle aurait lancé un nom d'emblée : celui de Violet Sephotho. Cette fille-là était la candidate parfaite pour l'expulsion, avec ses constants bavardages en classe, ses moqueries, cette habitude qu'elle avait de se vernir les ongles pendant que le professeur de comptabilité – un homme qui ressemblait à une petite souris et qui manquait foncièrement de confiance en lui – tentait d'expliquer les principes de la comptabilité à double entrée. Sans même chercher à se cacher, Violet Sephotho appliquait son rouge à ongles pour bien montrer qu'elle se situait au-dessus de ces problèmes de double entrée. Comment osait-elle ? Et qui avait été la seule et unique élève à refuser de participer aux frais pour un gâteau d'anniversaire que les élèves avaient offert au professeur de sténographie, de loin le plus populaire des membres du corps enseignant ? Encore Violet Sephotho, qui avait affirmé qu'elle avait mieux à faire que dépenser son argent en gâteaux pour les professeurs. Mma Makutsi se souvenait exactement de ses paroles :

— De toute façon, ces profs sont déjà trop gros. Ils nous prennent l'argent qu'on leur donne pour les cours et ils vont s'acheter des énormes gâteaux à la crème avec...

Quelle calomnie ! Mma Makutsi avait été la seule à s'élever pour prendre la défense des enseignants. Personne ne l'avait suivie. Elle avait rétorqué à Violet qu'elle n'avait aucune preuve de ce qu'elle avançait, mais l'autre lui avait ri au nez.

— Et qu'est-ce que tu peux en savoir, toi ? lui avait-elle répondu. Qu'est-ce qu'on peut savoir de ces choses-là quand on débarque de Bobonong ? Je suis sûre que tu ne connais même pas Johannesburg !

C'était une remarque blessante, et d'autant plus douloureuse qu'elle était juste : Mma Makutsi n'était jamais allée à Johannesburg. Et il était également exact que peu de gens originaires de Bobonong étaient bien informés de la marche du monde. Ils savaient ce qui se passait à Bobonong, bien sûr, et dans une certaine mesure à Francistown, mais, pour la plupart, cela s'arrêtait là. Cependant, la différence entre eux et les personnes comme Violet Sephotho, c'était qu'eux, au moins, étaient disposés à apprendre si on leur en donnait l'occasion. La route de Bobonong à Gaborone était longue et semée

d'embûches, mais ceux qui étaient capables de la parcourir le faisaient dans un esprit d'humilité et avec une soif d'apprendre. Telle était la différence.

Elle revint à la réalité et se tourna vers Phuti.

— Non, il n'est pas question de l'expulser, dit-elle. C'est un problème d'argent, Rra.

Il garda un instant le silence, puis eut un claquement de langue peiné.

— Un problème d'argent... Oui, c'est souvent le cas...

— Un problème de trois mille pula, précisa Mma Makutsi. À peine. Il lui manque trois mille pula !

— Ce n'est pas grand-chose...

Elle saisit la perche tendue.

— C'est exactement ce que j'ai pensé, Phuti. Trois mille pula, ce n'est rien... sauf quand on est pauvre et qu'on a beaucoup d'autres enfants, comme ce vitrier...

Elle s'interrompit et regarda son époux. Il semblait compatir. Beaucoup d'hommes en étaient incapables, mais Phuti, lui, comprendrait, elle le savait.

— Nous pourrions aider cette jeune fille, Rra.

— Lui donner cet argent ?

— Ce pourrait être un prêt. Elle nous rembourserait une fois qu'elle aurait trouvé du travail.

Phuti parut mal à l'aise.

— On ne peut pas s'amuser à prêter de l'argent à tous ceux qui en ont besoin, Grace, fit-il remarquer. Le bruit circulerait et nous aurions une longue file d'attente devant la maison. Tu sais comment ça se passe, dans ce pays : les gens adorent emprunter de l'argent.

Mma Makutsi baissa la voix.

— Phuti... Nous, nous avons beaucoup de chance. Nous avons notre maison, et Itumelang, et une multitude d'autres belles choses encore. Cette pauvre jeune fille, elle, n'en a qu'une dans sa vie : sa chance d'étudier à l'Institut de secrétariat du Botswana. Nous pouvons nous permettre de prêter de l'argent à son père.

Elle le considéra avec intensité. Il ne lui avait jamais rien refusé jusque-là et elle comprit qu'il ne commencerait pas en cet instant.

— Eh bien, soit, donne-le-lui ! lança-t-il tout à coup. Sans intérêts. Donne-le-lui.

Elle voulut s'assurer qu'elle avait bien compris.

— Tu veux dire qu'elle n'aura pas à payer d'intérêts du tout ?

— Oui, c'est ça. Elle nous remboursera quand elle pourra.

Mma Makutsi jeta un coup d'œil au vitrier. Celui-ci semblait avoir terminé, car il s'était relevé et examinait son travail.

— Je peux aller le lui dire maintenant ? demanda-t-elle.

— Oui. Va lui dire, Grace.

Elle traversa la salle pour retourner auprès de l'ouvrier. Lorsqu'elle lui annonça la nouvelle, il demeura immobile, puis, sans crier gare, lança les deux mains en l'air et poussa un rugissement de joie. Le son se répercuta dans la salle vide de meubles et les autres ouvriers se retournèrent comme un seul homme pour voir ce qui se passait.

— Je ne peux pas y croire, Mma... balbutia le vitrier. Je ne peux pas croire que quelqu'un puisse faire ça. Je suis heureux, très très heureux, Mma !

Mma Makutsi sentit les larmes lui monter aux yeux. Et pourquoi ne pourrait-on pas pleurer ? se dit-elle. Pourquoi ne pourrait-on pas pleurer devant la joie de cet homme ?

Elle se contrôla néanmoins.

— Eh bien, nous sommes très heureux nous aussi. C'est mon mari que vous devez remercier. En fait, c'est son argent.

— Et l'école sera contente aussi, ajouta l'homme. Ma fille est si bonne élève que ses professeurs vont être ravis d'apprendre qu'elle reste.

Ces paroles éveillèrent l'intérêt de Mma Makutsi.

— Elle est bonne élève, Rra ? Dans toutes les matières ? Y compris en sténographie ?

— Dans toutes les matières, confirma l'homme. Aux derniers contrôles, elle a eu une très très bonne moyenne. L'école l'a félicitée.

Mma Makutsi hésita.

— Une très bonne moyenne, Rra ? Combien exactement ?

— Quatre-vingt-dix-huit, Mma. Sur cent.

Mma Makutsi ouvrit la bouche, puis la referma. L'homme la regarda sans comprendre l'origine de sa consternation. Se rendait-elle compte de l'excellence de cette note ou s'imaginait-elle que les élèves décrochaient toutes des cent ?

— Vous savez, Mma, quatre-vingt-dix-huit sur cent, c'est vraiment une très bonne note. C'est presque impossible à obtenir.

Mma Makutsi fit un suprême effort sur elle-même.

— Je suis très heureuse de l'apprendre, Rra. C'est très bien.

Il fallait que ça arrive, songea-t-elle. Il était évident qu'un jour ou l'autre, quelqu'un atteindrait ce quatre-vingt-dix-huit sur cent. Il y avait là une sorte d'inévitabilité poétique. En remportant un record, on ne pouvait espérer qu'il reste à jamais inégalé. Les records n'étaient pas destinés à durer : ils étaient faits pour être battus par la génération suivante, ils étaient faits pour être améliorés. Et pour ceux qui les détenaient, il n'y avait aucun déshonneur dans ce processus. Aucun, jamais.

— Elle fera une excellente secrétaire, Rra, affirma-t-elle.

— Vous êtes très gentille de me dire ça, Mma. J'en suis sûr.

Il demeura un instant songeur.

— Quatre-vingt-dix-huit sur cent, Mma, vous vous rendez compte ?

— Oui, je me rends compte, assura Mma Makutsi. Voyez-vous, moi-même, j'ai...

Elle n'alla pas plus loin. Il existait des choses qu'il valait mieux garder pour soi, et celle-ci, songea-t-elle, en faisait partie.

Tandis que l'homme allait remercier Phuti, Mma Makutsi s'approcha de la fenêtre sur laquelle il avait travaillé et regarda au-dehors. Ce fut alors qu'elle entendit une voix enjouée et légèrement haut perchée venue du sol. Elle baissa les yeux vers ses chaussures.

Quatre-vingt-dix-huit sur cent, patronne, qu'est-ce que vous en dites ? C'est mieux que votre quatre-vingt-dix-sept, non ? D'accord, il n'y a qu'un point d'écart, mais ça suffit pour faire la différence !

CHAPITRE XII

Je ne suis pas venue pour un chat...

Quand Charlie arriva au bureau, il ne trouva ni Mma Ramotswe ni Mma Makutsi. La première était partie tôt, car il y avait à l'école une réunion de parents d'élèves où l'on devait parler des progrès de Puso, tandis que Mma Makutsi était allée retrouver Phuti dans le nouveau restaurant. Sur la porte de l'agence, Mma Ramotswe avait toutefois laissé un message pour lui : *J'ai pris un taxi pour rentrer. Gare ma fourgonnette à l'intérieur du garage quand Fanwell fermera. Reste au bureau jusqu'à cinq heures et réponds au téléphone. S'il y a des messages, note-les sur le bloc-notes de mon bureau. Il y a du lait pour le thé – si tu as envie de t'en faire – dans le réfrigérateur du garage et une moitié de vetkoek. Dieu te bénisse. P R.*

Il fut touché qu'elle lui ait laissé du lait pour son thé et un demi-beignet. Le « Dieu te bénisse » lui fit également chaud au cœur, car il ne se souvenait pas que quiconque le lui eût jamais dit. Mma Ramotswe souhaitait que Dieu veille sur lui, telle était bien la signification de la formule. Elle l'aimait beaucoup, il le savait, mais lui, qu'avait-il fait pour elle ? Il avait abîmé sa fourgonnette et perdu de vue – ou quasiment perdu de vue – les personnes qu'il était censé surveiller. Il s'était également servi de la fourgonnette pour un usage qu'elle n'apprécierait absolument pas : emmener une jeune fille ravissante, mais ennuyeuse, faire du shopping. Et en plus, Mr. J.L.B. Matekoni l'avait surpris en flagrant délit !

Charlie avait préparé le rapport qu'il ferait : il parlerait de l'accident à Mma Ramotswe, bien sûr, en lui expliquant que l'autre conducteur en avait accepté toute la responsabilité. Il se garderait en revanche de révéler que ce dernier n'était autre que Mr. Sengupta, mais le lui dirait si elle posait la question. Il ne mentionnerait pas Alice, il n'était pas nécessaire de s'attirer inutilement ses foudres, et il espérait que Mr. J.L.B. Matekoni se tairait lui aussi. Pour ce qui était de la surveillance dont on l'avait chargé, il avait vu plus ou moins à quel niveau avait disparu la voiture et il était sûr de pouvoir retrouver

la maison en question le moment venu. Il ne marquerait aucune hésitation sur ce point, car il tenait vraiment à garder son travail. Il entendait bien réussir dans le métier de détective, et affronter les railleries de Mma Makutsi s'il confessait avoir échoué au tout premier test lui semblait au-dessus de ses forces. Il s'en sortirait mieux la prochaine fois, mais, en attendant, son rapport devrait être le plus positif possible.

Le lendemain matin, Charlie se trouvait déjà à l'agence quand Mma Makutsi, première à arriver, ouvrit la porte.

— Bien, bien ! lança-t-elle d'un ton cordial. Tu es fort matinal ce matin, Charlie ! Et très chic, si je peux me permettre !

Charlie sourit.

— Je préfère arriver tôt, répondit-il. Comme ça, je suis en forme pour travailler.

— Voilà qui est sage ! commenta Mma Makutsi en posant son sac à sa place habituelle sur l'étagère. Phuti est du même avis que toi. Et Itumelang aussi, d'ailleurs. Il aime prendre son petit déjeuner à cinq heures du matin.

— Ha, ha ! fit Charlie. Les bébés sont comme ça !

Mma Makutsi lui jeta un regard en biais.

— Tu parles d'expérience, Charlie ? Tu connais les habitudes des bébés ?

— Des bébés, il y en a partout, Mma. Tout le monde a un bébé, ces derniers temps.

Mma Makutsi émit un son vague.

— Alors, que s'est-il passé hier ? interrogea-t-elle ensuite. Tu as vu quelque chose ?

— J'ai un rapport à faire, répondit Charlie avec autorité.

Elle hocha la tête.

— Dans ce cas, nous allons attendre Mma Ramotswe. C'est elle qui s'occupe de cette affaire. Ici, pour chaque enquête, il y a une personne responsable, tu comprends ? C'est comme cela que nous fonctionnons.

— Je sais, acquiesça Charlie. C'est la même chose au garage. Une voiture, un mécanicien...

Quelques minutes plus tard, Mma Ramotswe arrivait avec Mr. J.L.B. Matekoni. Charlie jeta un coup d'œil à son ancien employeur et leurs regards se croisèrent. Ni l'un ni l'autre ne parla. *Il comprend, songea Charlie. Il sait, mais il comprend. Il ne dira pas à Mma Ramotswe qu'il m'a vu dans sa fourgonnette avec une fille. C'est un homme, comme moi. Nous ne nous trahissons pas les uns les autres.*

Mma Makutsi mit la bouilloire en route et Charlie, s'étant proposé d'aller rincer les tasses, se rendit à l'évier que l'on partageait avec le garage. Un couloir séparait les deux parties du bâtiment, ce qui signifiait que, durant quelques minutes, le jeune homme ne pourrait

entendre ce qui se disait dans l'agence.

— Il dit qu'il a un rapport à faire, indiqua Mma Makutsi.

— C'est très bien, répondit Mma Ramotswe. Nous l'écouterons en buvant le thé.

Mma Makutsi esquissa une moue dubitative.

— Je me demande bien ce qu'il a vu ! Franchement, cela m'étonnerait que ce garçon soit capable de remarquer quoi que ce soit. Vous savez comme ces jeunes sont empotés...

Mma Ramotswe porta l'index à ses lèvres.

— Chut ! Nous devons lui donner sa chance, Mma...

Charlie revint dans la pièce et le thé fut servi.

— Bien, Charlie, commença Mma Ramotswe. Raconte-nous ce qui s'est passé !

— Il faut d'abord que je vous parle d'un petit problème que j'ai eu, répondit-il. Il y a un léger accroc sur la fourgonnette.

Si Mma Makutsi tressaillit, Mma Ramotswe, elle, demeura stoïque.

— Que s'est-il passé, Charlie ? interrogea-t-elle.

— Eh bien, un type ne s'est pas arrêté à un stop. Il a débouché d'un coup. J'ai réussi à opérer une manœuvre d'évitement...

Il s'arrêta un instant pour bien marquer son effet, puis reprit :

— Mais malheureusement, nous sommes entrés en contact.

— Vous êtes *entrés en contact* ! s'exclama Mma Makutsi. Vous vous êtes rentrés dedans, oui !

Charlie ne tint pas compte de l'intervention.

— L'autre conducteur a reconnu qu'il était en faute. Il m'a donné les coordonnées de son assurance et son numéro de téléphone. Nous pouvons faire réparer les dégâts à ses frais. Ce n'est pas grand-chose...

— Où est-elle ? demanda Mma Ramotswe. Où est ma fourgonnette ?

— À l'arrière, répondit Charlie. Je l'ai laissée dans le garage hier soir, comme vous me l'avez demandé, et, ce matin, je l'ai ressortie.

— J'aimerais bien la voir.

Charlie la conduisit jusqu'au véhicule et désigna l'accroc.

— Ce n'est vraiment pas grand-chose, insista-t-il. Ils vont réparer ça en moins de deux chez le carrossier. Je peux leur parler, nous les connaissons bien. Ils nous feront un prix...

Mma Ramotswe se pencha pour toucher le métal endommagé. Elle avait d'abord cru que Charlie cherchait à minimiser les dégâts, mais elle constatait à présent que ce n'était pas très grave. Il lui était arrivé plus d'une fois de provoquer elle-même ce genre d'accrocs.

— Ça va, dit-elle. Ce n'est pas bien méchant.

Mma Makutsi s'avança à son tour pour regarder.

— Quand même, ce n'est pas bien beau ! commenta-t-elle en se redressant pour se retourner vers Charlie. À quelle vitesse roulais-tu ?

Charlie poussa un soupir agacé.

— Je vous l'ai dit : l'autre voiture ne s'est pas arrêtée alors qu'elle avait un stop. Ce n'est pas ma faute. Je n'allais pas vite.

— C'est bon, Charlie, intervint Mma Ramotswe avec bienveillance. Ça peut arriver. Tu l'emmèneras chez ce carrossier, d'accord ?

Charlie décocha un regard chargé de défi à Mma Makutsi, qui haussa les épaules. En temps normal, il aurait prolongé la dispute qu'elle semblait déterminée à engager, mais il préféra ne pas s'y risquer cette fois-ci, de peur que l'une ou l'autre des deux femmes n'ait l'idée de demander le nom du conducteur fautif.

Ils retournèrent au bureau, où Mma Ramotswe invita Charlie à s'asseoir dans le fauteuil réservé aux clients pour livrer son rapport sur la surveillance.

Il prit une profonde inspiration et commença :

— Je me rendis face au domicile de Mr. Sengupta.

— *Je me rendis !* se moqua Mma Makutsi. Tu y es allé, quoi !

Charlie hésita.

— C'est comme ça qu'on dit, non ?...

— Mais oui, Charlie, exactement, confirma Mma Ramotswe. Nous voyons bien ce que tu veux dire.

— Tu es allé devant chez les Sengupta, ajouta Mma Makutsi. C'est ça que tu as voulu dire.

Charlie reprit son récit, en veillant à ne plus s'adresser qu'à Mma Ramotswe.

— Je suis allé devant cette maison, Mma Ramotswe. J'ai trouvé un bon endroit pour garer la fourgonnette... Il y a une sorte de terrain vague en face, vous voyez, et j'ai pu me mettre derrière un arbre. De là, je voyais bien la maison.

« Je suis resté là pendant assez longtemps. Il ne se passait rien. Et puis, tout à coup, une dame est sortie de la maison. Elle est restée un petit moment au soleil. Elle respirait, je crois. Et puis, elle est retournée à l'intérieur.

Un petit gloussement se fit entendre du côté de Mma Makutsi.

— Elle respirait, Charlie ? Tu en es sûr ?

Mma Ramotswe prit la défense du jeune homme.

— Je pense qu'il a voulu dire que la dame prenait l'air. Continue, Charlie !

— Et puis, au bout d'une demi-heure, ou peut-être un peu plus, la grille s'est ouverte. Une Mercedes verte est sortie, conduite par cette Miss Rose dont vous m'avez parlé. Il y avait une autre dame avec elle dans la voiture. Je crois que c'était celle que vous appelez Mrs.

— Et alors ? le pressa Mma Ramotswe.

— Alors je suis remonté dans la fourgonnette et je les ai suivies. Je ne me suis pas approché de trop près et je ne crois pas qu'elles m'aient

— Mais où sont-elles allées ? s'impacienta Mma Makutsi.

— J'y viens ! s'exclama Charlie avec irritation. J'essaie de raconter cette histoire, mais je ne vais pas y arriver si je suis tout le temps interrompu !

Mma Ramotswe poussa un soupir.

— Continue, Charlie, nous t'écoutons.

Le jeune homme prit une inspiration.

— Elles ont tourné au bout de la rue, Mma, et ensuite, elles sont allées dans une autre rue, pas très loin. Elles ont roulé un peu et sont entrées dans une allée privée fermée par une grille. C'est à ce moment-là que j'ai eu l'accident et j'ai dû rentrer...

Il se tut et regarda ses mains. Mma Makutsi se tourna vers Mma Ramotswe, qui contemplait Charlie. Dans le garage, on entendit Fanwell crier quelque chose à Mr. J.L.B. Matekoni, puis il y eut un bruit de moteur qui démarrait, qui toussait et qui s'éteignait. Ensuite ce fut le silence.

Mma Ramotswe jouait avec son crayon. Sur le bloc de papier qu'elle avait devant elle, elle n'avait encore rien noté.

Ce fut Mma Makutsi qui brisa le silence.

— Et à qui appartient cette maison ? interrogea-t-elle.

Charlie haussa les épaules.

— Comment est-ce que je pourrais le savoir ?

— Il suffit de demander, rétorqua Mma Makutsi. À n'importe qui, dans la rue. Les gens savent toujours. Il n'y a pas de secrets dans cette ville, Charlie.

— Je n'ai pas eu le temps de chercher des gens, répondit-il, sur la défensive. J'ai regardé, mais il n'y avait personne dans la rue.

Mma Ramotswe empêcha Mma Makutsi de reprendre la parole.

— Ce n'est pas grave, Charlie, déclara-t-elle. Au moins, tu sais de quelle maison il s'agit. Tu vas pouvoir m'y emmener et nous verrons bien ce que nous allons y trouver.

La réaction de Charlie ne fut pas celle qu'elle attendait.

— Je ne voudrais pas vous attirer des ennuis, lança-t-il très vite.

Elle lui assura qu'elle n'aurait aucun ennui.

— Mma Makutsi va rester à l'agence pendant que nous allons là-bas tous les deux, ajouta-t-elle. Nous pourrions mener notre petite enquête sur les habitants de la maison en question. Ce ne sera pas difficile.

Charlie lança autour de lui un coup d'œil nerveux.

— Je crois qu'il vaudrait mieux attendre, insista-t-il. Il vaut mieux que je continue à surveiller encore un peu.

— Oui, bien sûr, tu pourras surveiller encore, convint Mma Ramotswe. Mais il est inutile d'attendre davantage pour se

renseigner sur cette maison-là. Nous pouvons le faire tout de suite.

Elle se leva à ces mots et Charlie l'imita avec une réticence manifeste.

Mma Makutsi fit aussitôt mine de s'absorber dans un travail.

— J'espère que vous allez trouver quelque chose, lança-t-elle sans relever la tête. C'est toujours plus difficile après coup. C'est la raison pour laquelle moi, je vais toujours jusqu'au bout quand j'enquête, quitte à rentrer chez moi plus tard le soir...

Elle laissa la phrase en suspens, indifférente au regard hostile que Charlie posait sur elle.

— Allez, viens, Charlie ! lança Mma Ramotswe d'un ton léger. Rien ne vaut l'action immédiate !

— Ça, c'est sûr ! confirma Mma Makutsi.

Tout en conduisant la petite fourgonnette blanche, Mma Ramotswe tenta d'engager la conversation avec Charlie, mais tous ses efforts se heurtèrent au silence ou, au mieux, à des réponses monosyllabiques. Elle finit par profiter d'un arrêt à un feu rouge pour se tourner vers lui.

— Il y a quelque chose qui ne va pas, n'est-ce pas, Charlie ? interrogea-t-elle.

Le jeune homme hésita et, l'espace d'un instant, parut sur le point de parler, mais le feu passa au vert et l'occasion fut manquée.

Mma Ramotswe poussa un soupir.

— Tu sais que tu peux me parler, hein, Charlie ? Tu le sais, n'est-ce pas ?

— Oui, Mma, acquiesça-t-il.

— Et tu sais aussi que, si tu as des problèmes, même graves, je ne te ferai pas les gros yeux et je ne refuserai pas d'écouter tes explications. Tu sais ça aussi, hein ?

— Oui, Mma.

— Très bien. Bon, nous y sommes presque. Quand nous arriverons, tu me montreras dans quelle allée la voiture s'est engagée.

Charlie marmonna une réponse qu'elle ne parvint pas à comprendre.

— Quoi, Charlie ?

Il reprit d'une voix plus forte, énérvé à présent :

— J'ai dit que je ne pense pas que ça serve à grand-chose. Peut-être que ces femmes sont juste allées prendre le thé chez quelqu'un ou quelque chose comme ça. On n'apprendra rien de nouveau.

Mma Ramotswe secoua la tête.

— C'est là que tu te trompes, Charlie. Dans ce genre d'affaire, où nous n'avons aucune information sur laquelle nous appuyer, le

moindre petit fait, aussi insignifiant puisse-t-il paraître, peut nous mettre sur une piste importante.

Ils avaient atteint l'avenue dans laquelle habitaient les Sengupta et, au lieu de s'y engager, Mma Ramotswe continua tout droit pour en prendre une autre, adjacente, que Charlie lui indiqua. Lorsqu'elle eut de nouveau tourné à une intersection, le jeune homme lui dit de s'arrêter.

— C'est là, déclara-t-il. C'est cette maison, là-bas. Enfin, je crois... ajouta-t-il dans sa barbe, si bas que Mma Ramotswe n'entendit pas ces derniers mots.

Ils descendirent de voiture et s'approchèrent de la grille indiquée. Derrière elle, le jardin semblait immense. On apercevait plusieurs bouquets d'arbres et un grand palmier, qui s'élevait bien plus haut que le mur d'enceinte. Une clôture électrifiée à deux fils surmontait ce dernier. Mma Ramotswe fit claquer sa langue.

— Quelle sécurité ! s'exclama-t-elle. Pourquoi ces gens ont-ils besoin d'une telle protection ?

— À cause des voleurs, répondit Charlie.

Mma Ramotswe émit un petit rire.

— Mais avec une clôture électrique comme celle-là, tous les voleurs de la ville comprennent que ça vaut la peine de venir cambrioler ici, parce que la maison doit renfermer des objets très précieux. Des choses intéressantes à voler...

Elle contempla de nouveau le mur d'enceinte.

— Je crois que je sais quoi faire. Je vais aller parler à ces gens.

— Vous ne pouvez pas, Mma ! protesta Charlie en posant sur elle un regard inquiet. Ce n'est pas possible ! On ne sait même pas qui ils sont...

Mma Ramotswe sourit.

— Depuis quand a-t-on besoin de connaître les gens pour leur parler ? Nous sommes au Botswana, Charlie, on peut très bien engager la conversation avec quelqu'un qu'on ne connaît pas !

— Mais qu'est-ce que vous allez leur dire, Mma ?

— Je dirai que je cherche une amie qui habite dans cette rue.

Charlie parut réfléchir, de plus en plus mal à l'aise.

— Et quand ils vous diront qu'ils ne la connaissent pas, qu'est-ce que vous ferez ?

L'embarras de Charlie amusait la détective. C'était le problème des jeunes, songea-t-elle : au fond, ils étaient extrêmement conservateurs. Ils avaient horreur de se faire remarquer de quelque manière que ce fût.

— Nous verrons bien ce qui se passe, dit-elle en levant la main vers la sonnette scellée dans le mur. Ne t'en fais pas, Charlie, ce sera très facile.

À peine eut-elle appuyé sur le bouton que la grille électrique coulisça, révélant une allée pavée qui menait à la maison. Charlie regarda nerveusement autour de lui.

— Ces gens-là sont très très riches, Mma, murmura-t-il.

— Oui, il y a des gens très riches dans ce quartier, confirma Mma Ramotswe. Mais dis-toi qu'ils sont exactement comme nous : ils ont deux bras et deux jambes, comme nous ! Je n'ai jamais vu de gens riches qui aient quatre bras, Charlie, ni deux têtes. Toi, si ?

Le jeune homme ne répondit pas.

Une femme apparut alors sous la véranda et leur fit signe d'approcher.

— Par ici, Mma ! cria-t-elle. Venez ici !

Ils gravirent l'allée pour gagner la maison. Tout en marchant, Charlie jeta un coup d'œil par la porte ouverte d'un garage, sur la droite.

— Vous avez vu ? souffla-t-il. Ce doit être la seule Porsche de tout le Botswana ! Regardez, Mma Ramotswe !

— C'est juste une voiture, comme n'importe quelle autre voiture, répliqua-t-elle. Les voitures riches n'ont pas plus de quatre roues, si ? Et est-ce qu'elles ont deux volants ? Je ne crois pas. Elles sont en tout point identiques aux voitures pauvres, Charlie.

La femme qui se tenait sous la véranda les accueillit comme il se devait, conformément aux usages, et Mma Ramotswe lui répondit avec la même courtoisie, tout en se sentant détaillée de la tête aux pieds.

Puis, sans l'inviter à entrer, la femme reprit :

— Vous avez beaucoup d'expérience, Mma ?

Surprise, Mma Ramotswe hésita.

— Pas mal, Mma.

— C'est bien. Et vous travaillez chez quelqu'un en ce moment ?

Cette fois, Mma Ramotswe avait compris. Jetant un coup d'œil à Charlie, elle vit que lui aussi savait ce qui se passait.

— Je travaille, acquiesça-t-elle.

— Et vous savez faire la cuisine ? s'enquit la femme.

Mma Ramotswe hocha la tête.

— J'ai travaillé pour Mr. Sengupta. Vous le connaissez peut-être, Mma ?

La femme fronça les sourcils.

— Sengupta ? Sengupta ? Qui c'est, celui-là ?

— C'est un monsieur qui habite pas très loin d'ici, Mma. Il est indien et il a une sœur que l'on appelle Miss Rose. Vous la connaissez, Mma ?

La femme esquissa un geste plein d'impatience.

— Pourquoi me demandez-vous ça ? Je n'ai aucune idée de qui sont ces gens ! Et de toute façon, je vous ferai remarquer que ce n'est

pas à vous de me poser les questions !

Elle se tourna vers Charlie.

— Quant à ce garçon, c'est votre fils, j'imagine. Eh bien, il n'y aura pas de place pour lui. Il y a une chambre pour une bonne, c'est tout.

Mma Ramotswe déplaça son poids d'un pied sur l'autre. Elle en avait assez entendu.

— Vous êtes vraiment très désagréable, déclara-t-elle.

La femme marqua un instant d'hésitation avant de réagir. Puis la colère s'inscrivit sur ses traits et elle se mit à crier :

— Qu'est-ce que vous venez de me dire, Mma ? Qu'est-ce que vous avez osé me dire ?

— J'ai dit que vous étiez très désagréable, Mma. Et, en fait, je ne suis pas venue ici pour un emploi. Vous deviez attendre quelqu'un d'autre. Moi, je suis détective, si vous tenez à le savoir !

Ces paroles produisirent sur son interlocutrice un effet extraordinaire. Les manières pompeuses et arrogantes disparurent d'un coup, pour laisser place à une expression apeurée.

— Vous...

— Oui, coupa Mma Ramotswe. Je suis détective. Mais je pense en avoir déjà assez appris, Mma !

La femme prit appui sur une colonne de la véranda.

— Nous n'avons rien à cacher ici ! affirma-t-elle d'une voix blanche. Tout est transparent. Absolument tout...

Elle regarda autour d'elle d'un air affolé, avant de poursuivre :

— De toute façon, mon mari a un excellent avocat. Il va bientôt rentrer...

Mma Ramotswe aurait pu s'amuser de ce désarroi, mais elle n'en fit rien. Elle se tourna vers Charlie et désigna la grille encore ouverte.

— Je pense que nous ferions mieux de partir maintenant, dit-elle.

Ensemble, ils tournèrent les talons et regagnèrent la fourgonnette.

— Je ne pense pas que c'était la bonne maison, commenta Mma Ramotswe.

Charlie eut un petit rire.

— Vous avez vu comme elle s'est transformée ? D'un coup, comme ça ! L'instant d'avant, elle se prenait pour la grande chef, on aurait dit Mma Potokwane... Oh, pardon, Mma, je sais que Mma Potokwane est votre amie... Et puis après, elle a eu l'air d'une petite gamine surprise en train de faire une bêtise !

— Je soupçonne ces personnes de ne pas avoir la conscience tranquille, estima Mma Ramotswe. Les gens très riches ont souvent des choses à cacher, me semble-t-il. Pas tous, bien sûr, mais un grand nombre d'entre eux.

Ils remontèrent dans la fourgonnette et Mma Ramotswe demanda à Charlie si ce n'était pas plutôt dans une maison voisine qu'étaient

entrées Miss Rose et Mrs. Le jeune homme examina la rue. À cause de l'accident, il avait du mal à se souvenir, car tout s'était produit simultanément. Il s'efforça de reconstituer en pensée la séquence des événements. Il s'était engagé dans la rue, mais n'était pas allé très loin. La Mercedes-Benz verte, en revanche, avait pu parcourir les trois quarts de la rue, de sorte que, si elle n'était pas entrée par la grille qu'ils venaient de franchir, ce devait être par la suivante, ou encore celle d'après. Il se gratta la tête.

— En fait, c'est peut-être celle d'à côté, Mma. Oui, je crois que c'était celle d'à côté...

Mma Ramotswe démarra.

— Ma foi, il n'y a qu'une seule façon de le savoir, déclara-t-elle. Allons-y !

Elle déplaça la fourgonnette de quelques dizaines de mètres et la gara à l'ombre d'un acacia qui se dressait juste au bon endroit.

— Voilà ! s'exclama-t-elle. Nous allons essayer cette maison-là.

La nervosité parut gagner de nouveau Charlie.

— Mais on ne peut pas entrer juste comme ça, Mma ! Et puis, qu'est-ce que vous allez leur dire ?

Mma Ramotswe le regarda, espiègle.

— Nous allons tenter une approche différente. Je vais demander aux habitants de cette maison s'ils n'ont pas vu mon chat.

— Votre chat ? Mais vous n'avez pas de chat, Mma Ramotswe !

— Mais ça, ils ne le savent pas, si ? fit remarquer Mma Ramotswe, qui s'amusait franchement à présent.

— Vous ne pouvez pas mentir, insista Charlie. C'est vous-même qui me l'avez dit. Et vous n'arrêtez pas de le répéter, d'ailleurs : il ne faut pas mentir.

— D'accord, je ne vais pas mentir, consentit Mma Ramotswe. Je vais demander : Auriez-vous vu un chat errant ? Ils penseront que je cherche mon propre chat, alors que j'aurai posé une question tout à fait différente. Je leur aurai seulement demandé s'ils ont vu un chat errant.

— Mais c'est ridicule, Mma...

— Non, je ne crois pas. Cette tactique-là a déjà fait ses preuves. Tu serais surpris du nombre de personnes qui se lancent dans de longs discours dès l'instant où on leur parle de chats... ou de chiens, d'ailleurs. Elles démarrent au quart de tour et, en un rien de temps, on a tout appris sur elles : qui elles sont, quel genre de chien ou de chat elles possèdent, ce qu'elles pensent des animaux de compagnie des voisins, etc.

Ces affirmations ne parurent guère ébranler Charlie.

— Non, Mma, vous ne pouvez pas faire ça ! Vous ne pouvez pas arriver comme ça, l'air de rien, et poser vos questions absurdes...

— Tu peux rester dans la fourgonnette, si tu veux, Charlie, mais je pense qu'il serait préférable que tu viennes avec moi. Dans le cadre de ta formation, tu comprends...

Charlie lui emboîta le pas non sans réticence quand elle se dirigea vers la grille. Là aussi, il y avait un interphone. Lorsqu'elle sonna, une lumière bleue s'alluma et, quelques secondes plus tard, une voix féminine ténue et grésillante se fit entendre dans le petit haut-parleur.

— Oui ? Qu'est-ce que c'est ?

— C'est moi, répondit Mma Ramotswe avec un clin d'œil à Charlie.

La voix réagit immédiatement.

— Moi ? Qui ça, moi ?

— C'est pour un chat.

La voix parut perplexe.

— Pour un char ?

— Un chat, rectifia Mma Ramotswe. Est-ce que je peux entrer, s'il vous plaît, Mma ? Il fait chaud dehors et j'ai très soif.

Au Botswana, nul ne pouvait tourner le dos à une personne qui formulait une requête aussi directe, Mma Ramotswe le savait. Dire que vous aviez soif revenait à invoquer une règle fondamentale de la morale ancestrale du Botswana : on ne refusait pas de l'eau potable à son prochain. Cela remontait à une époque où l'eau était encore plus précieuse qu'à présent, un temps où ni les canalisations ni l'eau courante n'existaient, où, dans le Kalahari, les habitants du désert conservaient le précieux breuvage dans des récipients ensevelis sous terre, desalebasses dissimulées sous le sable. On les sortait et on perçait un trou pour ouvrir l'accès à ce bien propre à sauver des vies. Mais lorsqu'on en buvait une gorgée, il fallait laisser les autres en faire autant. On n'avait pas le choix, c'était comme ça. Et dans les villages qui possédaient des puits, on offrait également à l'étranger de passage de quoi étancher sa soif, car telle était la moralité d'un peuple qui vivait depuis toujours sur une terre aride, au bord d'une immense étendue privée d'eau.

La femme qui parlait coupa la communication et ils entendirent bientôt bourdonner le mécanisme électrique de la grille.

— On nous invite à entrer, conclut Mma Ramotswe. Tu vois, Charlie ?

En s'ouvrant, la grille révéla un jardin étonnamment luxuriant, signe que la propriété disposait d'un bon accès à la nappe phréatique. Quant à la maison, elle était bien moins opulente que celle qu'ils venaient de voir ; c'était une sorte de pavillon vétuste, mais très bien entretenu. Une femme en émergea et vint à leur rencontre.

Là encore, Mma Ramotswe employa les formules de politesse d'usage pour saluer son hôtesse. Elles lui furent retournées, mais, tandis qu'elle s'enquérât de l'état de santé de Mma Ramotswe, la

femme considérait Charlie d'un air soupçonneux.

— C'est mon assistant, jugea bon de préciser Mma Ramotswe. Il travaille avec moi.

L'autre hocha la tête sans cesser d'observer le jeune homme comme si elle cherchait à l'évaluer.

— Pourrions-nous entrer, Mma ? demanda Mma Ramotswe. Il fait très chaud...

— Oui, oui, répondit la femme. Vous pouvez entrer, Mma. Je vais vous donner de l'eau.

— C'est très gentil à vous.

Ils se dirigèrent vers la maison, tandis que, derrière eux, s'élevait le bruit de la grille électrique qui se refermait.

— Vous avez un très beau jardin, commenta Mma Ramotswe d'un ton badin. Vous devez en être fière.

— Oui, acquiesça la femme. C'est moi qui l'ai créé. Mon regretté mari ne s'y intéressait pas beaucoup.

— Je suis désolée d'apprendre que votre mari est décédé, dit Mma Ramotswe. Quand est-ce arrivé, Mma ?

— Il y a deux ans, répondit la femme d'un ton brusque. Il avait un trou dans le cœur. Il a vécu longtemps avec et puis, un jour, le trou s'est élargi et il est mort. Le Seigneur l'a appelé à Lui.

Ils atteignirent l'entrée de la maison et la femme invita Mma Ramotswe à pénétrer à l'intérieur, non sans jeter un nouveau coup d'œil à Charlie, avant de chuchoter à l'adresse de la détective :

— Cela ne vous ennuie pas que votre assistant reste à l'extérieur, Mma ? Il sera bien ici, sous la véranda...

— Bien sûr que non ! assura Mma Ramotswe. Charlie, peux-tu rester ici, s'il te plaît ?

Charlie acquiesça sans rien dire et gagna l'extrémité de la véranda pour aller s'installer sur une chaise. Mma Ramotswe entra alors dans la maison en compagnie de son hôtesse.

Dès qu'elle eut refermé la porte, la femme lui agrippa le bras.

— Pourquoi avez-vous amené ce... ce garçon ? souffla-t-elle. On ne vous a pas dit que nous n'acceptons pas les hommes ici ? Vous ne le saviez pas, Mma ?

Mma Ramotswe réfléchit à toute vitesse.

— Non, répondit-elle. On ne m'a rien dit à ce sujet.

Cette réponse parut irriter la femme.

— Cela me met hors de moi, Mma ! Nous le leur disons et nous le leur répétons, et puis une nouvelle arrive et gâche tout ! Cette maison doit rester confidentielle, Mma. C'est capital !

— Je suis désolée, Mma. Je ne recommencerai pas.

La femme parut s'adoucir.

— Je ne me suis pas présentée, Mma, déclara-t-elle. Je m'appelle

Maria. Ce n'est pas un nom setswana, évidemment, mais on m'a toujours appelée comme ça. Ma mère était catholique, vous comprenez. Moi, je ne le suis pas, parce que mon défunt mari était anglican. Il jouait de la musique dans notre église, voyez-vous. Et c'était aussi le trésorier.

Mma Ramotswe inclina la tête pour porter hommage aux accomplissements du disparu. Puis elle sentit la honte l'envahir : elle était entrée chez cette femme sous de faux prétextes et, même si ces derniers étaient inoffensifs et avaient été avancés dans le seul but de rendre service à une cliente en détresse, ils n'en demeuraient pas moins des mensonges. Son interlocutrice, elle le devinait sans peine, était une personne bienveillante qui ne méritait pas d'être trompée de quelque manière que ce fût.

Mma Ramotswe se demanda comment aurait réagi son père, le regretté Obed Ramotswe, lui qui n'avait jamais rien dit d'autre que la vérité en toutes circonstances. Comment aurait-il réagi s'il avait pu voir sa propre fille pénétrer chez une inconnue en racontant une ridicule histoire de chat égaré ? Elle chassa cette question de son esprit, mais adressa mentalement des excuses à son père, de la même manière qu'elle lui avait adressé des excuses le jour où, toute jeune encore, elle lui avait menti au sujet de Note Mokoti. Son père lui avait demandé si elle sortait avec un homme et elle lui avait répondu que non, alors qu'elle fréquentait Note Mokoti, trompettiste de son métier, et attraction fatale pour toutes les femmes qui l'approchaient. Il s'agissait d'un mensonge, on ne pouvait le nommer autrement. Elle avait menti à son père. Par la suite, quand son mariage avec Note s'était soldé par un désastre, elle avait tenté de lui avouer qu'elle l'avait trompé, mais les mots n'avaient pu franchir sa gorge et elle était demeurée silencieuse. Alors, il lui avait pris la main et lui avait expliqué que peu importait ce qui s'était passé ; il comprenait. Ainsi avait-il accepté des excuses qu'elle n'avait même pas formulées.

Bien sûr, c'était le genre de faute que tout individu pouvait commettre dans sa jeunesse. On ne jugeait pas une personne de dix-huit ans avec la même sévérité qu'un adulte de trente ans, voire quarante. Et ces erreurs commises dans le jeune âge ne comptaient guère, en fait, du moment qu'on ne les reproduisait pas en mûrissant et que l'on parvenait à les voir comme ce qu'elles étaient : des erreurs de jeunesse. Et c'était bien ce qui ennuyait Mma Ramotswe à présent : rien ne l'autorisait à mentir à cette femme. Son métier de détective privé ne constituait pas une excuse. Elle était, d'abord et avant tout, un être humain, citoyenne d'un bon pays, épouse d'un garagiste respecté et, plus important que tout peut-être, fille d'un grand homme, le regretté Obed Ramotswe. Autant de choses qui prenaient le pas sur les nécessités du métier peu commun et parfois exigeant qu'elle

exerçait. Oui, elles l'emportaient, il n'y avait aucun doute à ce sujet.

Elle considéra Maria.

— Il faut que je vous avoue quelque chose, Mma, commença-t-elle. En fait, je ne suis pas venue pour un chat.

La femme ne parut pas surprise.

— Évidemment, Mma. Je n'ai pas pensé une seconde que c'était la vraie raison de votre présence ici.

Cette réponse prit Mma Ramotswe au dépourvu.

— Ah bon ?

La femme lui tendit la main.

— Vous n'avez rien à craindre ici, Mma. Je ne dirai à personne que vous êtes venue. Vous pouvez me faire confiance.

Mma Ramotswe trouva ces paroles étranges. En fait, toute cette rencontre était étrange. Qu'entendait Maria exactement lorsqu'elle affirmait qu'elle n'avait rien à craindre ? Rien à craindre de qui ?

— Voyez-vous, poursuivit Maria, cette maison est un lieu de confiance. Chaque femme qui vient ici doit pouvoir se fier à toutes les personnes qu'elle croisera sous ce toit. J'insiste beaucoup sur ce point, Mma. C'est la base de toute notre action.

La situation commençait à s'éclairer dans l'esprit de Mma Ramotswe.

— Je comprends, acquiesça-t-elle.

— Oui, reprit Maria. Nous accueillons ici des femmes qui sont au bout du rouleau, Mma. Des femmes qui ont souffert entre les mains de gens en qui elles avaient eu confiance, et qui ont abusé de cette confiance. C'est pour cette raison qu'elles viennent ici, et nous ne rejetons jamais personne, Mma. Jamais.

Tout était limpide à présent, et elle avait la confirmation d'avoir frappé à la bonne porte. Mrs. était venue ici parce qu'elle se trouvait en danger. Tout s'expliquait.

— Je comprends, répéta-t-elle.

Maria l'entraîna à la cuisine sans cesser de discourir.

— Mais au début, quand elles arrivent ici, il est rare que les femmes me disent toute la vérité. Il y a une raison à cela : celles qui frappent à notre porte ont l'habitude de devoir dissimuler, raconter toutes sortes de mensonges aux hommes qui les tourmentent, si bien qu'elles amènent cette habitude avec elles. Il leur faut du temps pour pouvoir s'exprimer sans crainte... et c'est alors que la vérité commence à émerger.

— Je ne suis pas... commença Mma Ramotswe.

— Bien sûr que non ! coupa Maria. Prenez votre temps, rien ne presse. Mais vous pouvez tout de même me dire une chose : pourquoi êtes-vous venue, Mma ? De quoi s'agit-il ?

— Il y a une femme, Mma, commença la détective, une Indienne,

qui est venue vous voir hier avec son amie, Miss Rose. Et on m'a demandé...

Le visage de Maria s'éclaira.

— Ah oui, Lakshmi ! Elle m'a dit en effet qu'elle connaissait une autre femme qui souffrait elle aussi et qu'elle allait lui donner nos coordonnées. Alors comme ça, c'est elle qui vous envoie !

Mma Ramotswe fronça les sourcils. La mission que s'était donnée Maria était belle et elle n'avait pas envie de mentir à cette femme.

— En fait, je ne la connais pas très bien, Mma.

— Mais elle m'a dit qu'elle vous avait tout raconté ! s'étonna Maria. Elle m'a dit qu'elle vous avait expliqué ce qui s'était passé avec son mari !

— Elle...

— J'ai cru que vous étiez très amies, toutes les deux, coupa Maria, mais peut-être se sent-elle plus proche de vous que vous, d'elle. C'est une chose qui arrive, vous savez. Les femmes qui ont un besoin désespéré de parler à quelqu'un s'adressent parfois à des gens qu'elles connaissent à peine. Elles peuvent même en devenir dépendantes en un rien de temps. C'est sans doute ce qui s'est passé quand vous vous êtes rencontrées.

Elles étaient parvenues à la cuisine et Maria fit couler un verre d'eau du robinet pour Mma Ramotswe.

— Tenez ! lança-t-elle. De quoi vous réhydrater.

Mma Ramotswe, qui avait vraiment soif, à présent, vida le verre d'un trait.

— Lakshmi m'a parlé de votre mari, Mma, reprit Maria. Cela m'a fait beaucoup de peine. Je lui ai dit qu'à mon avis vous pouviez même envisager d'aller parler à votre frère. En général, il faut faire attention avec les membres mâles de la famille, ils peuvent créer des problèmes, mais comme, dans votre cas, votre frère...

Mma Ramotswe reposa le verre. Le malentendu avait assez duré.

— Excusez-moi, Mma, coupa-t-elle d'une voix ferme, mais ce n'était pas de moi qu'elle parlait. Je n'ai aucun problème avec mon mari, qui est quelqu'un de très gentil. Et je ne suis pas venue ici parce que...

Maria ne la laissa pas achever.

— Mma, dit-elle en levant la main. Mma, nous comprenons. Vous vous montrez loyale, parce que les femmes sont loyales en général. Quoi qu'il leur arrive, elles restent loyales.

À ces mots, Mma Ramotswe fut soudain prise d'une brutale envie de rire. Elle tenta de la réprimer, mais sans succès. Maria la couvrit d'un regard sévère.

— Il n'y a pas de quoi rire, Mma !

Non, bien sûr que ce n'était pas drôle, et elle se retrouva soudain

projetée en un brûlant après-midi, au temps où elle allait à l'école de Mochudi. Elle était assise dans la classe et le soleil frappait comme un marteau sur le toit de tôle. Les boulons qui tenaient les plaques de métal en place craquaient bruyamment sous la chaleur qui les faisait remuer. Elle-même était assise à sa table, son manuel devant elle, *L'Histoire du Botswana*, et elle venait d'apercevoir le nom de l'éditeur : *Publié chez Longman*, « l'homme long ». Alors une question lui était venue à l'esprit : comment était ce Longman ? Elle se mit à l'imaginer, un homme très maigre et très grand, bien plus grand que tous ceux qui l'entouraient, portant sous le bras une série d'exemplaires de *L'Histoire du Botswana*, et cette image la fit pouffer. Au début, ce fut un rire contrôlé et à peine audible, mais peu à peu, son hilarité s'amplifia et commença à attirer l'attention des autres. *Il n'y a pas de quoi rire*, dit la maîtresse en la foudroyant du regard du haut de son estrade. Cela ne fit qu'aggraver la situation, car lorsqu'on vous dit qu'il n'y a pas de quoi rire, les choses paraissent encore plus drôles. En fin de compte, elle avait dû quitter la salle avec l'ordre de ne revenir qu'une fois calmée, après une sévère réprimande de l'institutrice pour avoir ri sans raison et dérangé toute la classe. Mais ce n'était pas sans raison, c'était à cause du pauvre Mr. Longman, l'éditeur...

Elle se ressaisit.

— Je suis désolée, Mma, dit-elle. Je comprends très bien. C'est juste qu'il y a un quiproquo entre nous. En vérité, je suis venue dans l'espoir de découvrir quelque chose, et vous, de votre côté, vous vous êtes imaginée que j'étais là parce que mon mari me maltraitait.

Elle interrogea Maria du regard.

— C'est bien cela, Mma ? J'imagine que c'est ce que vous faites : vous aidez les femmes qui ont des maris violents.

Maria se raidit.

— Mais que cherchiez-vous à découvrir en venant ici ? Vous travaillez pour un journal ?

Mma Ramotswe secoua la tête.

— Non, pas du tout.

Ces mots ne parurent guère rassurer Maria.

— Alors vous êtes envoyée par un homme... par un mari !

Mma Ramotswe leva les mains en signe de protestation.

— Jamais de la vie !

— Mais pourquoi êtes-vous là alors ?

Mma Ramotswe choisit ses termes avec soin. Elle savait qu'elle détenait une chance d'obtenir les informations dont elle avait besoin. D'un autre côté, elle ne voulait pas tromper Maria et elle ne mentirait pas.

— Je cherche à aider Lakshmi. Je suis sûre qu'elle a beaucoup souffert.

Tout ce qu'elle disait était vrai : elle cherchait à aider Lakshmi.

— On ne peut pas lui en vouloir, répondit Maria avec emphase. Comment pourrait-on lui en vouloir ?

Mma Ramotswe hocha la tête d'un air compréhensif.

— C'est impossible, dit-elle.

— Bien sûr, enchaîna Maria. Elle a déjà supporté ses épreuves pendant très, très longtemps. Des années ! Et puis tout à coup, elle se rebelle – ce que beaucoup d'autres auraient fait depuis longtemps – et lui, il va directement au commissariat pour l'accuser de tentative de meurtre, rien de moins ! Pouvez-vous croire une chose pareille, Mma ?

Mma Ramotswe poussa un soupir.

— C'est très difficile à croire, en effet, Mma, acquiesça-t-elle.

Elle opéra un rapide calcul.

— Là-bas, au-delà de la frontière, la police est très corrompue... Alors bien sûr, le mari n'a eu aucun mal à mettre les agents dans sa poche...

Elle avait fait la bonne déduction.

— Évidemment, acquiesça Maria. Il les a soudoyés, c'est sûr. Du coup, Lakshmi s'est retrouvée sur la liste des individus recherchés.

Mma Ramotswe se donna le temps de réfléchir. Tout faisait sens à présent.

— Elle a eu de la chance que son frère la recueille, commenta-t-elle.

— C'est quelqu'un de très gentil, je crois, approuva Maria. Mais c'est son cousin, pas son frère.

— Oui, oui, bien sûr. Son cousin. Bien sûr que c'est son cousin. J'ai dit son frère ?

— Oui.

— Je me suis trompée. Je sais bien que c'est son cousin.

Cela, au moins, était vrai : elle le savait à présent.

— Et vous aussi, vous avez été très gentille avec elle, poursuivit Mma Ramotswe. Vous avez fait beaucoup.

Maria baissa modestement les yeux.

— Nous essayons, Mma. Les groupes de soutien sont très importants pour les femmes dans sa situation. Ils les aident à comprendre qu'elles ont des sœurs, et cela fait la différence, vous savez, Mma.

Mma Ramotswe inclina la tête en signe d'approbation. Oui, les femmes qui souffraient devaient savoir qu'elles avaient des sœurs, et c'était ce qui faisait la différence entre espoir et désespoir. Et l'on trouvait toujours des sœurs. Quelle que soit la situation que l'on devait affronter, il y en avait, de vastes légions de sœurs, une armée entière, en fait, prête à vous aider. Encore fallait-il parvenir à les trouver et leur exposer vos problèmes, afin que cette aide puisse se manifester, et

ce n'était pas toujours facile.

Maria retourna à l'évier pour remplir de nouveau le verre d'eau, qu'elle tendit à Mma Ramotswe.

— Mais vous-même, Mma, vous dites que vous cherchez à l'aider. Comment comptez-vous vous y prendre ?

Mma Ramotswe but une gorgée d'eau.

— Toute cette histoire est très étrange, Mma, répondit-elle. Voyez-vous, je suis Mma Ramotswe, de l'Agence N° 1 des Dames Détectives. Je suis là pour aider les gens qui rencontrent des problèmes. Or le cousin de Lakshmi est venu me voir pour me parler d'elle, mais sans me donner son nom. Il voulait que je découvre qui elle était.

Cette explication laissa Maria perplexe et Mma Ramotswe lui assura que l'histoire était plus complexe encore. Elle était décidée à tout lui raconter et, en quelques minutes, elle lui expliqua ce que Mr. Sengupta attendait d'elle et pourquoi. Maria l'écouta avec attention, puis elle se laissa lourdement tomber sur une chaise de la cuisine et enfouit la tête dans ses mains.

— C'est sans espoir ! gémit-elle. Si les autorités de l'immigration découvrent qui elle est, elles vérifieront sur la liste que leur a fournie la police de là-bas. Ces gens-là, de part et d'autre de la frontière, s'échangent des listes de personnes recherchées, qu'ils consultent toujours avant d'accorder les permis de séjour. S'ils découvrent son nom sur la liste remise par la police d'Afrique du Sud, ils s'empresseront de lui faire repasser la frontière dans l'autre sens et la remettront directement entre les mains des autorités.

— Et de son mari, ajouta Mma Ramotswe.

— Exactement, acquiesça Maria.

Mma Ramotswe reposa le verre vide.

— Nous ne pouvons pas laisser cela se produire, Mma, déclara-t-elle. C'est tout bonnement hors de question.

CHAPITRE XIII

Le plat de la veille

Si Mma Ramotswe avait de quoi s'occuper avec l'affaire Sengupta, Mma Makutsi, elle, était très absorbée par le *Café de Luxe pour Beaux Messieurs*. L'installation de la cuisine avait duré encore moins de temps que prévu, tout comme les travaux de peinture, et l'on avait déjà livré les tables et les chaises. On s'apprêtait donc à ouvrir le café, même si, ici et là, les murs n'avaient pas achevé de sécher et qu'il restait quelques étagères à découper et à fixer dans la cuisine. L'essentiel, c'était que l'on pourrait bientôt convier le public à venir consommer dès huit heures du matin. Le petit déjeuner serait servi jusqu'à onze heures, le déjeuner de onze à quatorze heures. Le dîner débiterait à dix-huit heures et l'établissement fermerait ses portes à vingt et une heures. Tel serait le rythme de travail de la toute nouvelle entreprise.

Alors qu'ils admiraient les lieux, Phuti aborda la question du personnel, mettant Mma Makutsi en garde.

— C'est un point qui risque de te poser des problèmes, Grace, affirma-t-il. Les gens qui cherchent du travail ne manquent pas de nos jours, mais combien y en a-t-il qui conviendront ?

Il secoua tristement la tête, sans doute assailli par des souvenirs de sa propre expérience au Magasin des Meubles Double Confort.

— Sache-le, toutes les entreprises se heurtent à la même difficulté : trouver des employés en qui l'on peut avoir confiance est loin d'être facile.

L'avertissement n'était pas à prendre à la légère, elle en avait conscience : en matière de gestion d'entreprise, Phuti connaissait son affaire. Et pour ce qui était du recrutement, son opinion était bien sûr marquée par le fait qu'il avait un jour embauché Violet Sephotho en personne pour le rayon lits de son magasin. Un fiasco complet, car il s'était aperçu que l'impressionnant chiffre de ventes de Violet était entièrement attribuable aux incitations non conventionnelles et absolument proscrites qu'elle lançait aux clients mâles. L'affaire était restée dans les annales. Depuis, il y avait aussi eu l'incident non moins

embarrassant de l'employé surpris en flagrant délit de vol. On eût pu croire que, dans un magasin de meubles, la taille des marchandises rendait impossible le vol au nez et à la barbe de la direction, mais le scélérat avait une tactique : il dérobaient les meubles pièce par pièce, démontant tables et chaises et emportant chaque soir tantôt un pied, tantôt une planche ou un dossier, pendant un certain nombre de jours.

— Sois vraiment prudente, Grace ! insista Phuti. On ne peut jamais savoir.

On ne peut jamais savoir... Ces paroles donnaient à réfléchir. Certes, on ne pouvait jamais savoir, mais, de même que l'on ignorait quelles difficultés allaient se dresser sur notre chemin, on ne savait pas non plus quels événements positifs nous réservait l'avenir.

— Je ferai attention, promit-elle. Mais n'oublie pas que j'ai déjà trouvé un très bon chef ! Or c'est lui qui a choisi les serveurs. Il a beaucoup de contacts, tu comprends...

Phuti parut dubitatif.

— Mais la patronne, c'est toi. Ces employés-là, c'est toi qui devrais les choisir.

— C'est le chef qui va travailler avec eux ! objecta-t-elle. Il est très important qu'il s'entende bien avec eux.

Le scepticisme de Phuti persista.

— N'empêche que tu es la directrice du restaurant, Grace. Une directrice doit diriger.

— Je dirigerai, assura-t-elle. Je suis résolue à tout diriger de main de maître !

Il était temps de changer de sujet et Phuti avait une autre question à poser.

— As-tu déjà prévu ce qu'il y aura au menu ?

— C'est le chef qui s'en occupe. C'est son rayon !

— Ah, très bien...

Elle jugea bon de le rassurer.

— Tu sais, il a déjà beaucoup travaillé pour le restaurant, Phuti. Il a trouvé un bon serveur et une bonne serveuse. Des gens très expérimentés, apparemment. Et il a écrit toute la carte. Je m'apprête à la dactylographier, d'ailleurs.

Elle sortit une feuille de papier de son sac et la tendit à son époux. Des empreintes de doigts graisseuses en maculaient les bords.

— C'est normal, c'est un chef qui l'a rédigée, expliqua Mma Makutsi en souriant.

Phuti s'efforça de déchiffrer l'écriture du chef en question.

— « Petite bouche », lut-il. Qu'est-ce que c'est que cette histoire de bouche ? C'est d'abord écrit « Petite bouche », et je vois que, plus loin, il y a « Grande bouche ».

Mma Makutsi sourit.

— C'est une façon de présenter les choses, Phuti, c'est tendance. Ce *Petite bouche* fait référence à la taille des portions. Ce sont les entrées, tu vois. Tu commences avec *Petite bouche* et ensuite, tu passes à *Grande bouche*.

Phuti haussa les épaules.

— Pourquoi n'a-t-il pas tout simplement dit : *Entrées et Plats* ?

Mma Makutsi ne répondit pas à la question.

— Mais les plats eux-mêmes, qu'en penses-tu ? s'enquit-elle. Ils sont très alléchants, non ?

Phuti se replongea dans sa lecture. Sous la rubrique *Petite bouche*, on trouvait plusieurs aliments sur toast : œufs brouillés sur toast, sardines et haricots sur toast, fromage et ananas sur toast, tranches de saucisses à la sauce tomate sur toast.

— Ça fait beaucoup de toasts ! observa-t-il.

Mma Makutsi répondit que c'était parfaitement normal.

— Un certain nombre de gens auront envie de manger sur le pouce, expliqua-t-elle. Ils ne voudront pas attendre longtemps leurs plats et préféreront des choses qui se mangent vite, pour pouvoir retourner dès que possible vaquer à leurs multiples activités.

Elle marqua un temps d'arrêt.

— Ces gens-là seront des cadres d'entreprise, des gens très occupés, tu comprends, ajouta-t-elle. Ce sont eux qui prendront les toasts.

Phuti poursuivit ensuite avec la partie *Grande bouche*. Mma Makutsi vit ses lèvres remuer tandis qu'il lisait, une habitude dont elle allait devoir lui parler tôt ou tard. Elle n'avait encore jamais abordé cette question avec lui.

— C'est une carte assez intéressante, déclara-t-il enfin. Ce chef-là...

— Ce chef-là a une très grande expérience, coupa Mma Makutsi. Il est passé par les cuisines de grands hôtels : l'*Hôtel du Soleil*, celui du *Grand Palmier*, bref, des établissements prestigieux...

Phuti n'argumenta pas sur ce point.

— J'en suis sûr, Grace, j'en suis sûr... C'est juste que certains plats, là...

Elle termina la phrase à sa place.

— Sortent de l'ordinaire ! Oui, on ne va plus parler que de ça en ville, j'en suis sûre, Phuti !

Phuti reposa les yeux sur la feuille.

— Et ce *Plat de la veille*, qu'est-ce que c'est au juste ? s'enquit-il en désignant une ligne en début de liste.

Mma Ramotswe émit un petit rire nerveux.

— Ah, ça, il m'en a parlé en me donnant le papier. C'est un plat préparé avec les restes de la veille.

— En général, les restaurants proposent un *Plat du jour*, fit remarquer Phuti avec douceur. Je n'avais encore jamais vu de *Plat de*

la veille.

Il posa sur elle un regard chargé de reproche.

— Tu ne devrais pas dire aux gens qu'ils vont manger des restes, tu sais, ajouta-t-il. Ça ne plaira pas. C'est comme si tu disais *Nourriture d'occasion*...

Les yeux de Mma Makutsi s'élargirent.

— Oh non, Rra ! Ce n'est pas du tout la même chose !

— Je ne fais qu'exprimer une opinion, c'est tout, soupira Phuti. Je ne suis pas très bien placé pour porter un jugement sur ce genre de choses, je te dis juste ce que je pense...

Elle réfléchit à ces mots. C'était une drôle de remarque : parler, songea-t-elle, c'était de toute façon exprimer une opinion. En quoi apporter une telle précision changeait-il quoi que ce fût ? Elle n'eut toutefois pas le temps de lancer une discussion sur ce point : Phuti Radiphuti était passé à la ligne suivante.

— Soupe de tomate avec potiron flottant, lut-il.

— Oui, fit Mma Makutsi, sur la défensive. C'est la soupe.

Elle s'arrêta un instant, avant de préciser :

— Du jour...

— Pas la soupe de la veille ?

— Ha, ha ! Non, ce n'est pas la soupe de la veille, c'est de la soupe de tomate avec des cubes de potiron.

— Qui flottent ? s'étonna Phuti.

— C'est ce que dit la carte, Phuti. Tu sais, de nos jours, il est très à la mode d'avoir des choses qui flottent dans les plats. Tu connais par exemple ce qu'on appelle des *croûtons*¹ ? Ce sont juste des cubes de pain frits, en fait – enfin, c'est comme ça que toi et moi nous appellerions cela –, mais, de nos jours, il faut dire *croûtons* et ça flotte sur la soupe. Eh bien, ces morceaux de potiron seront comme des *croûtons*.

On était loin de Bobonong, ajouta-t-elle en son for intérieur. Tellement loin... Il n'y avait jamais eu de *croûtons* à Bobonong.

— Mais est-ce que ça flotte, le potiron, Grace ? Je me suis toujours figuré que c'était un légume assez lourd. Je ne pense pas qu'il puisse flotter sur de la soupe de tomate.

Il guetta une réaction, mais Mma Makutsi garda le silence.

— Du coup, hasarda-t-il, il faudrait peut-être dire *Soupe de tomate avec épaves de potiron*.

Il la dévisagea un instant, pensif, puis reprit :

— En fait, cela pourrait s'appeler *Soupe de tomate surprise* : la surprise viendrait au moment où l'on découvrirait les morceaux de potiron au fond de l'assiette.

Mma Makutsi pinça les lèvres.

— Je ne crois pas, marmonna-t-elle. Je suis sûre que ce potiron-là

va flotter. Le chef a dû faire l'expérience avant d'écrire ça.

Phuti haussa les épaules.

— Peut-être... Sans doute...

Il désigna la ligne qui suivait celle de la soupe.

— Le *Sandwich des beaux messieurs affamés*, lut-il. Avec du bœuf, des œufs, des saucisses, de la laitue et... des frites.

Il esquissa une moue étonnée.

— Des frites, Grace ? Des frites dans un sandwich ?

— Les gens adorent les frites, assura Mma Makutsi. Regarde Charlie et Fanwell : qu'est-ce qu'ils mangent à la moindre occasion ? Des frites !

— Mais ce sont des jeunes, Mma, objecta Phuti. Presque encore des adolescents. Ils n'ont rien à voir avec ces personnes d'exception que tu veux attirer au *Café de Luxe pour Beaux Messieurs*. Charlie et Fanwell fréquentent plutôt des cafés de deuxième ou de troisième catégorie...

— Tout le monde aime les frites, persista Mma Makutsi. Il paraît que le haut commissaire britannique en sert quand on vient dîner chez lui.

— Ça m'étonnerait. Il doit plutôt faire servir ce qu'aiment les Anglais. Et les Américains...

— Les Américains adorent les hamburgers, affirma Mma Makutsi. Ils ne mangent que ça.

Phuti ne chercha pas à la contredire.

— C'est vrai, ils en mangent beaucoup. Enfin, ce que je cherche à te dire, Mma, c'est que les frites, ça ne va pas dans les sandwiches. On ne met pas de frites dans un sandwich. Personne ne fait ça, Mma.

— Mais les frites vont bien avec les œufs, non ? Et avec les saucisses aussi ! Les frites vont avec tout ça, n'est-ce pas ?

Phuti ne put qu'acquiescer.

— Et dans le sandwich, il y a des œufs et des saucisses, n'est-ce pas ? reprit-elle. Donc, les frites seront tout à fait à leur place avec eux !

Elle lui décocha un regard victorieux.

— Voilà pourquoi, conclut-elle, on a décidé d'ajouter des frites dans ce sandwich.

Phuti lui rendit la feuille.

— Ton restaurant va être très intéressant, Grace, affirma-t-il.

Mma Makutsi lui sourit. Comme il était généreux, ce mari qu'elle avait, et comme il se montrait encourageant !

— Oui, acquiesça-t-elle. J'ai d'ailleurs un très bon pressentiment...

Phuti hésita un instant, puis il ferma les yeux.

— M... m... m... moi aussi, Grace.

Son bégaïement ne se manifestait plus que rarement, désormais, mais, quand c'était le cas, il trahissait le doute ou l'appréhension.

C'était là un signe aussi puissant que ces augures que les peuplades traditionnelles – celles qui passaient leur vie dans la savane, loin des villes – étaient capables de déceler, selon le sens dans lequel le vent faisait onduler les arbres, ou la direction que prenait un scarabée qui traversait un sentier à toutes jambes, ou la façon dont une volée d'oiseaux quittait soudain un arbre dans lequel elle avait trouvé refuge. Phuti savait qu'il ne fallait pas ignorer ces signes, bien souvent, ils avertissaient de ce qui allait se produire.

Mma Makutsi lui annonça alors que le chef allait leur préparer un repas avant l'ouverture officielle du restaurant.

— Pour nous montrer ce qu'il sait faire, précisa-t-elle. C'est pour demain soir, et je vais inviter Mma Ramotswe et Mr. J.L.B. Matekoni à se joindre à nous.

— C'est très bien, acquiesça Phuti. J'ai hâte d'y être !

C'était faux. Il n'avait prononcé ces mots que pour l'encourager, comme tout bon mari se devait de le faire quand son épouse l'entraînait malgré lui dans une entreprise qu'il réprouvait, alors qu'il était de toute façon trop tard pour émettre des réserves. C'était dans ces moments-là qu'un soutien inconditionnel devenait nécessaire, et Phuti était tout disposé à apporter le sien.

Mma Ramotswe accepta avec joie l'invitation que lui fit Mma Makutsi le lendemain matin.

— Je ne me souviens même plus de la dernière fois que Mr. J.L.B. Matekoni et moi sommes sortis dîner, commenta-t-elle. Laissez-moi réfléchir...

Mma Makutsi patienta un court instant, puis assura :

— Nous allons très bien manger.

— Ça, j'en suis sûre. Ce nouveau chef que vous avez trouvé...

— Thomas. Il est très réputé. Il a travaillé dans tous les grands hôtels. Des établissements de haut standing. Nous pouvons nous attendre à très très bien manger.

Mma Ramotswe hocha la tête. Elle cherchait encore à se rappeler la dernière fois que Mr. J.L.B. Matekoni et elle étaient sortis dîner et n'y parvenait pas. Cependant, l'heure du thé du matin approchait et Mr. J.L.B. Matekoni et Fanwell interrompraient bientôt leur travail au garage pour venir les rejoindre à l'agence, de sorte qu'elle allait pouvoir poser la question à son mari. Lui se souviendrait peut-être.

— Alors, ce chef que vous avez embauché... lança-t-elle. Comment avez-vous dit qu'il s'appelait ?

— Thomas, répondit Mma Makutsi.

— Thomas comment ?

Mma Makutsi regarda par la fenêtre.

— Il n'utilise pas son nom de famille, Mma. C'est souvent comme ça chez... chez les grands chefs.

Mma Ramotswe ne dissimula pas son étonnement.

— Il a honte de son nom ?

Mma Makutsi secoua la tête.

— Non, je ne crois pas. C'est un homme très sympathique, très chaleureux. Il n'a pas l'air de quelqu'un qui a honte de son nom.

— Mais qu'y a-t-il écrit sur son *omang* ? insista Mma Ramotswe.

L'*omang* était la carte d'identité que détenait tout citoyen du Botswana.

— Je ne l'ai pas regardé, avoua Mma Makutsi.

Mma Ramotswe tressaillit. Consulter la carte d'identité d'un candidat à l'embauche représentait une précaution de base. Une personne sans *omang* avait toutes les chances d'être illégale, et cela portait à conséquence, Mma Makutsi ne pouvait l'ignorer.

— Si vous ne lui avez pas demandé son *omang*, Mma Makutsi, je crains que...

Elle laissa la phrase en suspens, considérant son interlocutrice d'un air soucieux.

— Il n'est pas en situation illégale, assura aussitôt celle-ci. Quand une personne est sans papiers, ça se voit tout de suite. Thomas est de toute évidence un Motswana.

— Vous le déduisez de sa façon de parler ? Vous savez, ça ne signifie pas grand-chose, Mma. Il y a des étrangers qui parlent très bien le setswana. Et l'anglais. On ne peut pas deviner la nationalité de quelqu'un simplement en l'écoutant parler.

Mma Makutsi secoua la tête. Il était clair qu'elle n'avait aucune envie de s'étendre sur le sujet.

— Oh, je suis sûre qu'il est en règle, persista-t-elle.

Elle avait mis la bouilloire électrique à chauffer et déjà le sifflement familier indiquant que l'eau avait atteint son point d'ébullition se faisait entendre. Elle se levait pour aller remplir les deux théières du bureau – l'une de thé ordinaire et l'autre de thé rouge – lorsque la porte de l'agence s'ouvrit. Fanwell apparut, Mr. J.L.B. Matekoni sur ses talons. Tous deux s'essuyaient les mains sur l'épais papier bleu qui remplaçait depuis peu leurs traditionnels chiffons.

— Ce papier ne vaut rien pour l'huile de moteur, maugréa Mr. J.L.B. Matekoni. Il n'est pas assez absorbant. Il va falloir revenir aux bons vieux chiffons, je crois, ceux que les mécaniciens utilisent depuis toujours. Aujourd'hui, les gens se sont mis en tête de tout changer !

On ne savait jamais qui étaient ces gens dont il parlait. Il y faisait référence de temps à autre, quand il avait des raisons de se plaindre

des caprices de l'administration ou des fabricants automobiles qui affublaient leurs véhicules de systèmes électroniques complexes, mais aussi de tous ceux qui ne facilitaient pas l'existence des petits entrepreneurs.

— C'est la vie moderne ! commenta Mma Makutsi du fond de la pièce. Il faut avancer, Rra ! Tout cela va dans le sens du progrès !

Mr. J.L.B. Matekoni émit un grommellement et jeta son papier bleu froissé à la corbeille.

— Eh bien, moi, je ne suis pas moderne ! s'exclama-t-il. Et je ne suis pas le seul : beaucoup de gens n'ont pas envie d'*avancer*, comme vous dites ! Des gens qui, comme moi, veulent rester exactement là où ils sont, parce qu'ils ne voient rien à y redire !

Il considéra Mma Ramotswe, puis Mma Makutsi, comme s'il s'attendait à une réfutation de cette défense du conservatisme, mais rien ne vint. Il reprit alors la parole, visiblement soucieux de bien affirmer sa position.

— Cet endroit où nous sommes, c'est celui où nous avons toujours été, et si l'on pense que là où on a toujours été, c'est là où l'on doit être, je ne vois pas l'intérêt d'aller chercher des lieux qu'on ne connaît pas et qui ne seront peut-être pas aussi bien que celui où on était avant que quelqu'un soit venu nous dire qu'il fallait avancer... ce qui n'était pas du tout notre intention...

Pendant un bon moment, nul ne réagit. Puis Fanwell, qui avait écouté avec beaucoup d'attention, brisa le silence.

— C'est vrai, Rra, approuva-t-il. Seulement, quelquefois, il peut y avoir de bonnes raisons d'avancer. Alors, si on pense qu'il vaudrait mieux faire les choses autrement, il faut le dire, non ? Et les autres doivent nous écouter...

Mr. J.L.B. Matekoni considéra pensivement le thé dans sa tasse.

— Si cela vaut mieux, Fanwell, si cela vaut mieux... Moi, je suis tout prêt à changer de façon de faire si la chose en vaut vraiment la peine, mais à condition qu'on me le démontre ! Le problème, c'est que beaucoup de gens veulent changer pour le plaisir de changer et là, je ne suis pas d'accord !

Mma Ramotswe releva la tête.

— Tu as raison, Rra. Je pense que tu as raison. Il n'y a aucune raison de changer les choses que nous avons juste parce qu'elles sont vieilles. Les vieilles choses sont souvent parfaites pour l'usage que nous en faisons. Peu importe qu'elles soient vieilles ou non.

Ces paroles éveillèrent l'attention de Mma Makutsi.

— Ça, je n'en suis pas si sûre, Mma Ramotswe ! objecta-t-elle. Tenez, les chaussures, par exemple...

Tous se tournèrent vers elle et les regards se dirigèrent vers ses pieds. Elle portait des sandales bleues à hauts talons qui, si elles

n'étaient pas très usées, ne semblaient pas neuves non plus.

— Moi, affirma Mma Ramotswe, mes vieilles chaussures me donnent entière satisfaction. Comme vous le savez, j'ai les pieds très larges.

Fanwell jeta un coup d'œil par-dessus le bord de sa tasse aux pieds de Mma Ramotswe, visibles sous le bureau.

— Ce n'est pas votre faute, Mma, estima-t-il. Moi, j'ai une tante qui a des pieds comme les vôtres. Quand elle marche dans le sable, les empreintes qu'elle laisse ressemblent à celles d'un éléphant. Et il y a toujours quelqu'un pour dire : *Regardez, un éléphant est passé par là !*

Mma Makutsi le fusilla du regard.

— Bien sûr que ce n'est la faute de personne ! s'indigna-t-elle. On ne peut pas blâmer les gens pour leurs pieds, et ceux de Mma Ramotswe ne sont pas si larges que ça ! Ce sont de très bons pieds.

— Des pieds traditionnels, renchérit Mr. J.L.B. Matekoni.

Tous se tournèrent vers lui.

— Il n'y a pas de mal à avoir des pieds traditionnels ! ajouta-t-il, non sans une certaine nervosité. Ces pieds-là font leurs preuves depuis très longtemps !

Il marqua une légère pause, puis reprit :

— C'est exactement ce que je disais : il y a des choses qui ont toujours très bien marché et qu'il ne faut pas changer. Il n'y a aucune raison de chercher à avoir des pieds modernes, ces pieds fins dont les gens parlent. Ils ne seront pas du tout adaptés si les choses se corsent...

Un silence embarrassé suivit ces paroles, puis Fanwell se tourna vers Mma Makutsi.

— Qu'est-ce que vous vouliez dire au sujet des chaussures, Mmaitumelang ? demanda-t-il, utilisant la façon traditionnelle de s'adresser à Mma Makutsi en tant que « mère d'Itumelang », son premier-né.

Celle-ci sourit, flattée.

— Merci, Fanwell ! Je voulais juste dire que les chaussures sont un bon exemple de choses qui n'ont pas besoin d'être remplacées si elles remplissent leur fonction. Ces chaussures qu'a Mma Ramotswe, ces chaussures marron...

— Elles ne sont pas marron, en fait, coupa Mma Ramotswe. Quand je les ai achetées, elles étaient crème. Elles sont devenues marron avec le temps.

— Peu importe ! s'empessa de commenter Mma Makutsi. Les chaussures trouvent peu à peu la couleur qui leur convient, et elles la gardent. De toute façon, dans ce pays, mieux vaut avoir des chaussures marron. Avec tout le sable qu'il y a, le marron est la bonne

couleur pour les chaussures.

— Sauf que les vôtres sont bleues ! objecta Fanwell.

Mma Makutsi eut un haussement d'épaules nonchalant.

— On peut aussi en porter des bleues, ou même de n'importe quelle couleur. Tout ce que je veux dire, c'est que les porteurs de chaussures marron les choisissent pour une très bonne raison : ce sont des gens à l'esprit pratique. Et en matière de chaussures, il est très important d'avoir l'esprit pratique.

Mma Ramotswe et Mr. J.L.B. Matekoni relevèrent la tête en un même mouvement. Une multitude de choses composaient la réputation de Mma Makutsi, mais porter des chaussures pratiques n'en faisait pas partie. Néanmoins, ils ne se risqueraient pas à commenter ses affirmations, car elle pouvait se montrer extrêmement susceptible sur certains sujets, dont faisaient partie les chaussures. Toutefois, avec la franchise – et peut-être le manque de délicatesse – qui caractérisait la jeunesse, Fanwell ne manifesta pas la même componction.

— Franchement, je ne trouve pas que les chaussures que vous portez soient très pratiques ! lança-t-il.

Il y eut à ces mots une nette tension de l'atmosphère, mais Fanwell, qui ne dut pas y être sensible, enfonça le clou :

— Les talons sont beaucoup trop hauts, Mma, et trop fins. À mon avis, vous avez toutes les chances d'en coincer un dans un trou un jour. Avec tous les trous qu'il y a au Botswana... Partout où on regarde, il y a des trous !

— Il y a moins de trous dans ce pays que dans d'autres, mon garçon ! protesta Mr. J.L.B. Matekoni. Il existe une multitude de pays qui ne sont rien d'autre que de grands trous, et je sais de quoi je parle !

— Oui, confirma Mma Makutsi d'un ton sec. Mr. J.L.B. Matekoni a raison. Tu ne devrais pas t'amuser à parler comme ça. Tu finiras par tomber toi-même dans l'un de ces trous si tu n'y prends pas garde.

Ces paroles ne parurent pas décourager le garçon.

— Tout ce que je dis, c'est que vous courez le risque d'en coincer un tôt ou tard dans un trou du plancher, par exemple !

— Il n'y a pas de trous dans notre plancher, affirma Mma Ramotswe, soucieuse de désamorcer la situation. Je n'ai pas l'impression que le danger soit si important que ça...

— Ici, peut-être, mais dehors ? persista Fanwell. Vous verriez ces trous qu'il y a sur le parking de Riverwalk ! Vous les avez vus, Mma ?

— Ils ne sont pas bien méchants, intervint Mr. J.L.B. Matekoni. Et je crois d'ailleurs qu'on les a rebouchés ces jours-ci.

— Et puis, figure-toi que j'ai des yeux, ajouta Mma Makutsi. Je ne vais pas m'amuser à marcher dans les trous quand je me promène, Fanwell.

— C'est sûr, confirma Mma Ramotswe.

Fanwell haussa les épaules.

— Moi, je vous dis ça pour vous éviter les problèmes, c'est tout. Et puis, il y a autre chose aussi qu'il faut que je vous dise : quand vous marchez, Mma, vos sandales font *clac, clac*. Elles font du bruit, quoi...

— Et alors ? s'énerva Mma Makutsi.

— Eh bien, ce ne sont pas des bonnes chaussures pour une détective !

Mma Makutsi fronça les sourcils.

— Qu'est-ce que tu racontes, Rra ? Qu'est-ce que c'est que cette histoire de *clac, clac* ?

Fanwell reposa sa tasse.

— Comment voulez-vous prendre les gens par surprise avec ça, Mma ? Les bandits que vous voudrez attraper vous entendront venir de loin et ils se diront : « Quelqu'un arrive, il faut arrêter ce que nous sommes en train de faire. » Voilà ce qu'ils diront, Mma, et du coup, vous ne pourrez jamais vous rapprocher assez pour entendre quoi que ce soit. Voilà ce que je voulais dire, Mma : c'est pour ça qu'à mon avis vos chaussures ne sont pas du tout adaptées au métier de détective.

Mma Makutsi, Mma Ramotswe et Mr. J.L.B. Matekoni gardèrent le silence. Estimant que le moment était venu de changer de sujet, Mma Ramotswe s'adressa à son mari :

— Nous sommes invités ce soir, lui annonça-t-elle. Mma Makutsi nous propose d'aller dîner dans son nouveau restaurant. Il n'a pas encore ouvert, mais nous aurons droit à une démonstration spéciale du chef !

— Ah bon ? Mais c'est une excellente nouvelle ! s'exclama Mr. J.L.B. Matekoni. Merci beaucoup, Mma Makutsi !

Cette dernière inclina gracieusement la tête.

— Il n'y a pas de quoi. Mon chef a prévu de nous montrer ce qu'il sait faire.

Elle avait modestement baissé les yeux en prononçant les mots *Mon chef*. Pourtant, ce chef était bel et bien le sien, songea-t-elle, et elle ne devait pas craindre de le proclamer haut et fort. Peu à peu, elle s'y habituerait, sans doute, car on finissait toujours par s'habituer aux changements de situation. Lorsque vous deveniez présidente, par exemple, vous trouviez sans doute étrange, les premières semaines, que des gens vous ouvrent les portes et vous appellent « Mma Présidente », mais il venait un temps où vous vous y habituez et dès lors, vous étiez bel et bien présidente, même dans vos rêves.

Le monde onirique, bien sûr, pouvait mettre un certain temps à s'ajuster à la nouvelle réalité. Mma Makutsi rêvait encore qu'elle était Grace Makutsi et que l'institutrice leur avait donné une interrogation écrite dans la petite école de Bobonong. Le toit de tôle protestait

contre la chaleur du soleil en émettant ses vibrations métalliques et il fallait fermer fort les yeux pour se souvenir des choses que l'on avait consignées dans sa mémoire. *Les principaux fleuves d'Afrique sont... Les trois représentants du Botswana se sont rendus à Londres pour demander à la reine Victoria... Un nombre premier est un nombre qui...* Dans d'autres rêves, il lui arrivait de se retrouver à l'Institut de secrétariat du Botswana, tout en sachant, curieusement, qu'elle l'avait quitté depuis longtemps et qu'elle n'avait aucune raison d'y être retournée. Dans ces rêves-là, on sentait quelque chose de contradictoire, une absence de logique, mais tout paraissait néanmoins très réel. On était à l'Institut de secrétariat du Botswana et l'on voyait Violet Sephotho installée au premier rang, en train de boire les paroles du professeur ; on voulait alors crier, révéler à tous qu'elle faisait semblant, qu'en réalité, elle se fichait totalement de la sténo ou de l'archivage et ne s'intéressait qu'aux hommes... Seulement, on ne parvenait pas à articuler les mots, la voix ne franchissait pas la gorge, tout comme il arrivait parfois que l'on n'arrive pas à courir dans un rêve où il fallait absolument s'enfuir. On voyait alors Violet Sephotho se lever et s'avancer pour recevoir le prix de l'élève la plus studieuse, et l'on restait atterré par tant d'injustice...

Fanwell but une gorgée de son thé.

— Je suis sûr que ce sera très bon, lança-t-il. Vous en avez, de la chance !

Un silence plana. Mma Ramotswe jeta un coup d'œil à Mma Makutsi. Celle-ci avait cessé de réfléchir aux rêves et se servait du thé.

— Tu peux venir aussi, Fanwell, dit-elle. Tu es invité !

Le garçon eut un sourire ravi.

— J'ai faim d'avance ! s'exclama-t-il.

Mma Ramotswe se tourna alors vers Mr. J.L.B. Matekoni.

— Vois-tu, Rra, dit-elle, il y a une chose dont je ne parviens pas à me souvenir. Je me demande à quand remonte la dernière fois que nous avons dîné dehors ensemble.

Mr. J.L.B. Matekoni fronça les sourcils et se laissa tomber sur une chaise en bois que l'on avait tirée contre le mur, près de l'armoire de classement.

— Ça doit faire un bail, estima-t-il, parce que je n'ai aucun souvenir de ce que nous avons mangé cette fois-là.

— Ni de l'endroit où c'était ? insista Mma Ramotswe.

Il secoua la tête.

— Non, je ne me rappelle pas ça non plus.

Mma Ramotswe réfléchit : en fait, ils n'avaient jamais dîné dehors ensemble, mais elle n'eut pas envie d'annoncer cette vérité à haute voix. Elle se tourna vers Mma Makutsi, qui semblait elle aussi plongée

dans ses pensées et qui, semblait-il, n'était jamais sortie dîner avec Phuti non plus. *Ma foi*, songea Mma Ramotswe, *voilà qui devrait changer sous peu...*

— Moi, je n'ai jamais mangé dans un restaurant, déclara Fanwell. De toute ma vie !

Mr. J.L.B. Matekoni le considéra un bref instant, puis gratifia Mma Makutsi d'un regard reconnaissant. Il appréciait cet acte de bonté qu'elle avait consenti envers ce jeune homme qui avait si peu de joies dans sa vie. En fait, il n'avait jamais douté que Mma Makutsi possédât un cœur d'or, malgré l'impression de raideur qu'elle donnait parfois.

On ne doit pas confondre sévérité et méchanceté, avait-il coutume de dire. Certaines personnes parviennent à être sévères tout en étant bienveillantes.

Ce n'était pas son cas. Jamais il n'avait réussi à se montrer sévère avec ses apprentis. Mais c'était là une autre histoire, sur laquelle il se pencherait plus tard... peut-être.

— Bon, il est temps de retourner travailler, lança-t-il, ajoutant sur un ton qu'il voulait ferme : D'abord on travaille, ensuite on mange, Fanwell ! C'est comme ça que ça marche, me semble-t-il !

Fanwell quitta l'agence à sa suite et Mma Makutsi et Mma Ramotswe échangèrent un regard perplexe.

— Je me demande parfois ce qu'il y a dans la tête de ces garçons, déclara Mma Makutsi. Je n'ai pas l'impression que leur cerveau soit organisé de la même façon que le nôtre, Mma. À mon avis, ils ont des connexions différentes.

Mma Ramotswe sourit.

— Oui, nous avons parfois du mal à les comprendre. Mais nous ne sommes pas les seules, si ? Les hommes et les femmes se regardent mutuellement en se demandant ce que pense l'autre. Et il me semble que vous avez raison : nous n'avons pas des cerveaux identiques. Je crois d'ailleurs que c'est bien connu, Mma Makutsi !

Mma Makutsi acquiesça.

— C'est tout de même triste que les hommes n'aient pas un cerveau normal... Nous ne devons pas être méchantes avec eux.

— Ni avec quiconque, souligna Mma Ramotswe.

— Effectivement, Mma...

Mma Makutsi rassembla les tasses sur le plateau, avant de revenir à son bureau, où l'attendait une pile de lettres. Tout en s'asseyant, elle jeta un coup d'œil à la table de travail de Mma Ramotswe. Toutes deux étaient associées, Mma Ramotswe étant l'associée principale et elle, l'associée secondaire seulement, c'était entendu. Elle l'acceptait volontiers, mais tout de même, était-il normal de se charger du travail de secrétariat quand on était une associée ? Rien n'était moins sûr. Il

serait logique qu'elle ait une secrétaire à son service, songea-t-elle. Et pourquoi pas, après tout ?

Bien sûr, elle imaginait d'avance la réaction de Mma Ramotswe si elle abordait ce problème au détour de la conversation. Mma Ramotswe ferait remarquer, très raisonnablement, que l'agence ne rapportait pas assez d'argent pour recruter une nouvelle personne. Alors elle-même hocherait la tête en signe d'approbation, puis elle poserait simplement la question :

— Et Charlie, alors ?

L'idée lui était venue subitement à l'esprit : il n'y avait pas assez de travail d'investigation pour en confier à Charlie, c'était assez clair, même si l'on parvenait à lui trouver de petites missions à droite et à gauche. Or, s'il devait se trouver là et toucher un salaire, pourquoi n'effectuerait-il pas du travail de secrétariat ? Il savait taper à la machine – comme beaucoup de jeunes hommes, il savait se servir d'un clavier d'ordinateur –, de sorte qu'il serait apte à dactylographier des lettres, voire à faire du classement, moyennant un minimum d'apprentissage. Elle apporterait le plus grand soin à son éducation dans ce domaine, car un archivage incorrect pouvait avoir des conséquences terribles.

— Placez un document dans le mauvais dossier, leur répétait l'une des enseignantes de l'Institut de secrétariat du Botswana, et vous pouvez lui faire vos adieux !

C'était vrai, estimait Mma Makutsi, absolument vrai, et si elle devait prendre en main la formation de Charlie, elle lui martèlerait cette règle d'or dès le départ.

Oui, songea-t-elle, Charlie deviendrait secrétaire. Cela ne lui ferait pas de mal de comprendre qu'un jeune homme pouvait sans honte accomplir des tâches d'ordinaire dédiées aux jeunes femmes. Il convenait d'abandonner les conceptions sexistes : s'il existait désormais des femmes ingénieurs ou chefs d'entreprise, il devait aussi y avoir des hommes secrétaires ou infirmiers, et il faudrait que Charlie se fasse à cette idée sans tarder.

Elle se promit d'en parler très vite à Mma Ramotswe. Le soir même, au dîner, peut-être.

Ce soir-là, peu après six heures et demie, alors que le soleil venait de sombrer dans le Kalahari et que le ciel avait pris cette couleur bleu pâle qui l'envahit toujours à cette heure, Mma Ramotswe, Mma Makutsi et Fanwell se rendirent au *Café de Luxe pour Beaux Messieurs*, qui était déjà presque prêt pour accueillir le public. Mr. J.L.B. Matekoni gara son camion et ils prirent le temps d'admirer l'enseigne flambant neuve, peinte par la même main qui, bien des

années plus tôt, avait inscrit *Agence N° 1 des Dames Détectives* au-dessus de la porte de l'agence de Mma Ramotswe. S'il fallait rechercher des présages, celui-là en était un : l'enseigne de Mma Ramotswe avait trôné au fronton d'une entreprise prospère (ou qui, du moins, s'était maintenue à flot). Celle de Mma Makutsi annonçait donc aussi, à n'en pas douter, une affaire fructueuse.

Ce fut du moins ce que pensa Mma Ramotswe en la découvrant.

— C'est très bien ! s'exclama-t-elle en admirant aussi le bâtiment rénové. Cette enseigne est très engageante. Elle va donner envie d'entrer...

— C'est le but d'une enseigne, fit remarquer Mr. J.L.B. Matekoni. Si ton enseigne n'est pas accueillante, tu n'auras aucun client.

Près d'eux, Fanwell affichait sa perplexité : le nom du restaurant lui posait problème.

— Et si on n'est pas beau ? finit-il par interroger. Où est-ce qu'on va si on n'est pas beau ?

— Tu es très beau, Fanwell, le rassura Mma Ramotswe. Tu n'as pas à te poser cette question.

Le jeune homme baissa la tête, gêné, mais le plaisir se lisait sur son visage.

— Non, dit-il modestement. Charlie est beau, lui. Moi, je suis moyen. Les filles n'en ont que pour Charlie, et quand il leur arrive quand même de me regarder, elles secouent la tête et elles s'en vont.

— Tu dis des bêtises ! protesta Mma Ramotswe. De toute façon, si ces jeunes filles regardent Charlie, c'est qu'elles sont bêtes. Nous savons tous que Charlie représente un danger pour elles.

Elle s'interrompit et sourit, semblant envisager une possibilité intéressante.

— À mon avis, certains garçons devraient sortir avec une pancarte « Attention, danger ! » autour du cou.

Mr. J.L.B. Matekoni se mit à rire.

— C'est vrai, tu as raison ! Ou peut-être qu'il faudrait écrire : *Mesdemoiselles, attention danger ! Et automobiles, méfiez-vous aussi !*

— Oh, il n'est pas si mauvais que ça ! se récria Fanwell. Et puis, de toute façon, il est détective maintenant.

— Alors il faudrait que sa pancarte dise : *Clients, méfiez-vous !*

— Nous ne devons pas être méchants comme ça, argua Mma Ramotswe. Charlie apprend peu à peu. Il est en train de mûrir.

— Oui, acquiesça Fanwell. Et d'ailleurs, les filles le trouveront bientôt trop vieux. Il ne va pas aimer ça, à mon avis. Ha, ha !

Le sujet fut abandonné quand Phuti Radiphuti vint se garer près d'eux. Ils se dirigèrent alors tous ensemble vers l'entrée de l'établissement.

— Nous y voilà, Mma Ramotswe ! annonça

fièrement Mma Makutsi lorsqu'ils eurent franchi le seuil. Voici mon nouveau restaurant !

Il s'agissait d'un moment glorieux. Elle n'avait pas oublié – et n'oublierait jamais – que Mma Ramotswe lui avait donné sa première chance et était donc à l'origine de tout ce qui s'était ensuivi. Car sans cet emploi décroché à Gaborone, sans doute se serait-elle rabattue sur une ville plus modeste comme Lobatse. Alors elle n'aurait jamais fréquenté le cours de danse de salon et n'aurait jamais rencontré Phuti Radiphuti. Et il n'y aurait eu ni mari merveilleux, ni maison neuve, ni bébé, ni *Café de Luxe pour Beaux Messieurs*, autant de bonheurs qu'elle devait à Mma Ramotswe. À présent, elle accueillait dans son nouveau restaurant sa bienfaitrice, cette femme généreuse qui avait transformé le cours de son existence, lui avait enseigné une multitude de choses sur la vie et l'avait conduite à monter sa propre affaire. L'émotion était à son comble.

— C'est très beau ! commenta Mma Ramotswe sans cesser de regarder tout autour d'elle. Ces tables rouges, Mma, ça fait très chic. Et ces lumières ! Elles éclairent bien, dites-moi ! Les gens vont adorer cet endroit !

— Oui, c'est certain, renchérit Mr. J.L.B. Matekoni. Les foules vont se presser pour venir ici, Mma. Des foules immenses !

Mma Makutsi eut un geste modeste.

— Il faudra du temps pour que le bouche-à-oreille agisse, tempérait-elle. Rome ne s'est pas construite en un jour...

— Ah ça, non ! Pour construire Rome, il a fallu des semaines et des semaines, confirma Fanwell. En plus, il n'y avait pas de bulldozers à l'époque.

— C'est vrai, confirma Phuti. Les bulldozers n'ont pas été inventés avant...

Tous le regardèrent, curieux.

— ... avant bien plus tard, acheva-t-il.

Le chef choisit cet instant pour faire son entrée dans le restaurant par la porte du fond.

— Eh bien ! lança-t-il de sa grosse voix joviale. Bienvenue à tout le monde ! Bienvenue à ce dîner !

On donna ses instructions et les convives prirent place autour d'une table proche de la cuisine. Les deux serveurs – un jeune homme extrêmement musclé et une jeune femme en robe bleue – demeurèrent en arrière-plan, prêts à l'action.

— Alors, chef, que nous avez-vous préparé de bon ? interrogea Mma Makutsi.

— Du steak, répondit le cuisinier. Arrosé d'une sauce très spéciale, et avec des pommes de terre au beurre, des légumes verts et du chou-fleur saupoudré de fromage. Ce plat s'appelle *Le Steak n° 1 Spécial*, en

l'honneur de Mma Ramotswe !

Cette annonce fut accueillie avec ravissement et les rires fusèrent.

Le serveur s'approcha pour prendre les commandes de boissons. Mr. J.L.B. Matekoni demanda une bière Lion, tout comme Fanwell une fois que Phuti Radiphuti lui eut expliqué qu'il n'aurait à payer ni pour la nourriture ni pour les boissons. Mma Makutsi et Mma Ramotswe, qui ne buvaient d'alcool ni l'une ni l'autre, choisirent de la citronnade et Phuti réclama de l'eau avec une rondelle de citron et un peu de sucre en poudre.

— Vous devriez plutôt prendre une bière, Rra, objecta le serveur. C'est la meilleure boisson pour les hommes.

Phuti fronça les sourcils.

— Non, je n'aime pas la bière, répondit-il.

Le serveur contracta la mâchoire.

— Pourtant, quand on est un homme, on adore ça !

Mma Ramotswe jeta un regard inquiet à Mma Makutsi.

— Il veut de l'eau avec du citron et du sucre en poudre, intervint cette dernière. C'est ce qu'il a demandé, il me semble !

Le serveur haussa les épaules.

— N'empêche que moi, je trouve qu'il devrait prendre de la bière, insista-t-il. Mais enfin, si c'est ce qu'il veut...

— C'est ce que je veux, confirma Phuti. Si cela ne vous dérange pas trop...

Le serveur tourna les talons et gagna la cuisine.

— Il va falloir que je dise deux mots à ce garçon, estima Mma Makutsi.

— C'est peut-être son premier emploi, fit remarquer Fanwell. C'est drôle, j'ai l'impression de l'avoir déjà vu quelque part...

— Où ça ? interrogea Mma Makutsi. Il habite près de chez toi ?

Fanwell secoua la tête.

— Je ne crois pas, non. Ça devait être il y a longtemps. Sa tête me dit quelque chose, vous savez comment c'est...

— Il y a des gens comme ça, commenta Phuti Radiphuti. On a l'impression de les connaître, mais en fait, non. Ils ont juste un type de visage qui nous est familier.

Phuti et Mr. J.L.B. Matekoni se lancèrent peu après dans une conversation sur la nouvelle camionnette que Phuti avait commandée pour le Magasin des Meubles Double Confort et Fanwell se joignit à eux : il avait son opinion sur le mode de fabrication de ce véhicule et la discussion devint vite très technique. Mma Ramotswe en profita pour regarder encore autour d'elle, enregistrant chaque détail de la décoration et surveillant l'activité dans la cuisine.

— C'est vraiment une bonne idée de laisser les gens voir ce qui se passe en cuisine, dit-elle à Mma Makutsi. De cette façon, on évite

qu'ils s'impatientent en attendant leurs plats.

— Exactement ! Ça va beaucoup plaire.

Déjà, le serveur revenait avec les boissons.

— Voilà votre eau sucrée, annonça-t-il d'un ton méprisant en posant le verre devant Phuti Radiphuti.

— Merci, Rra, dit Phuti, dont la courtoisie résista à ce comportement grossier.

Mma Makutsi, en revanche, se hérissa.

— Vous savez qui nous sommes, n'est-ce pas ? demanda-t-elle entre ses dents.

Le serveur lui jeta un coup d'œil.

— Ben oui, vous êtes la fameuse femme... répondit-il.

— C'est ça, marmonna-t-elle. Je suis la fameuse femme.

Les plats arrivèrent peu après, précédés par un délicieux fumet de bœuf et de sauce qui, songea Mma Ramotswe, aurait réjoui le cœur de n'importe quel citoyen du Botswana. Le bétail – et le bœuf – se trouvait au centre de la culture du pays et elle imagina ce que son père, le regretté Obed Ramotswe, aurait dit en voyant ce steak épais qu'elle avait à présent devant elle, entouré de légumes fumants arrosés de sauce.

Mma Makutsi éprouva pour sa part un plaisir mêlé de fierté : plaisir d'anticipation à la perspective de manger ce repas qui avait l'air succulent, fierté d'avoir choisi un chef capable d'éveiller ainsi les sens. Elle approcha le nez de son assiette pour savourer pleinement le fumet qui s'en dégageait et entendit soudain une petite voix venue d'en bas.

Nous, à votre place, on n'y toucherait pas, Patronne !

Elle se figea, la tête toujours penchée sur son plat, et jeta un regard furtif à Mma Ramotswe, qui était assise près d'elle. Celle-ci avait-elle entendu ? Elle ne manifestait en tout cas aucune réaction, se contentant de contempler sa propre assiette avec un ravissement non dissimulé.

C'est juste une mise en garde, Patronne ! Vous n'êtes pas obligée de nous écouter, évidemment... D'ailleurs, vous vous fichez souvent de ce que nous disons.

Retenant son souffle, Mma Makutsi s'adossa à son siège et baissa les yeux vers ses pieds. Elle avait troqué ses sandales bleues contre une paire de chaussures rouges agrémentées de petits nœuds blancs. Ceux-ci étaient dotés en leur centre d'un minuscule bouton en verre dirigé vers le haut et qui ressemblait à un œil rivé sur elle. Les chaussures s'ornaient en outre, côté extérieur, d'une jolie boucle en strass. C'était l'une de ses plus belles paires, sinon la plus belle, et elle ne l'avait portée que deux ou trois fois. Ce soir-là, l'occasion était propice et Mma Makutsi avait estimé qu'il valait la peine de les sortir

du tiroir qu'elles partageaient avec celles réservées aux mariages et aux enterrements.

Jamais encore, ces souliers-là ne lui avaient adressé la parole. Il lui avait d'ailleurs toujours semblé que seules parlaient les paires qui accomplissaient le plus gros travail, celles de tous les jours, avec lesquelles elle allait travailler. Des chaussures qui avaient ce qu'elle considérait comme une mentalité syndicale à l'ancienne : elles se plaignaient au moindre désagrément, se montraient sensibles à l'extrême aux questions de statut et n'hésitaient pas à lui rappeler les droits de la chaussure en général. Les paires plus habillées parlaient moins et avaient tendance à émettre des commentaires obscurs ou allusifs, jamais des jérémiades. Peut-être cette nouvelle paire avait-elle pris de mauvaises manières au contact de celles de tous les jours, apprenant avec elles le genre de remarques finaudes et impertinentes que se permettaient les chaussures de travail.

N'allez pas dire qu'on ne vous aura pas prévenue, Patronne ! poursuivit la petite voix haut perchée venue d'en bas. *Cette sauce est faite de mensonges, c'est tout ce qu'on a à vous dire, Patronne. Voilà !*

Elle regarda autour d'elle. Mr. J.L.B. Matekoni avait commencé à couper sa viande et en piquait un morceau sur sa fourchette. Phuti Radiphuti, la bouche déjà pleine, roulait des yeux en une manifestation exagérée de plaisir gastronomique.

Oh, mon Dieu, Patronne ! fit encore la voix aiguë. *Trop tard !*

Mma Makutsi tenta de chasser les importunes de son esprit. De toute façon, les chaussures disaient souvent des choses fausses et, si l'on commençait à prendre en compte tout ce qu'elles racontaient, la vie allait devenir inutilement pénible. Non, elle profiterait du repas, comme semblaient le faire les autres convives.

Il ne leur fallut pas longtemps pour terminer leur plat, car il n'y eut guère de conversation entre les bouchées. Lorsqu'il eut vidé son assiette, Fanwell se laissa aller contre le dossier de sa chaise et se frotta le ventre.

— J'aimerais bien pouvoir manger dans votre restaurant tous les jours ! dit-il à Mma Makutsi. C'est super bon, Mma !

Elle agréa le compliment d'un hochement de tête.

— Je suis contente que tu aies aimé, Fanwell.

Mma Ramotswe suggéra d'appeler le chef à la table.

— Il faut le remercier comme il se doit ! estima-t-elle.

Thomas arriva de la cuisine en s'essuyant les mains sur un torchon.

— Tout s'est passé comme vous vouliez ? interrogea-t-il.

Phuti se fit le porte-parole du groupe.

— Absolument ! répondit-il. C'était du grand art, Rra !

— Parfait, approuva Thomas.

Mma Ramotswe leva la tête vers lui.

— Puis-je vous demander d'où vous êtes, Rra ?

Mma Makutsi lui jeta un coup d'œil alarmé.

Thomas eut un haussement d'épaules.

— Peut-on dire d'où on est ? soupira-t-il. Nous débutons dans la vie comme de tout petits enfants et nous courons partout. À droite, à gauche, partout. Ensuite, nous grandissons et nous continuons à chercher où se trouve le bon endroit pour nous dans le monde. Et plus tard, bien plus tard, nous nous demandons où nous allons aller...

— C'est très intéressant, Rra, insista Mma Ramotswe, mais tout de même, vous venez bien de quelque part ! Où se trouve votre village natal ?

Thomas froissa le torchon qu'il tenait à la main et le glissa dans la poche de son tablier.

— Mon village, c'est le monde, répondit-il. C'est là qu'est mon cœur : dans le monde.

— Mais où, dans le monde ? persista Mma Ramotswe. Le monde, c'est très vaste, et chacun d'entre nous possède un petit coin à lui dans cet immense espace. Ce petit coin, c'est l'endroit d'où nous venons, je pense.

— Moi, je suis de Bobonong, intervint Mma Makutsi, qui semblait soucieuse de changer de sujet. Et je suis très fière de mon village, même s'il est loin de tout. En tout cas, Rra, ce repas était vraiment succulent ! J'ai l'impression que les gens vont venir faire la queue devant la porte pour manger ici !

— Je l'espère bien ! renchérit Phuti.

Thomas esquissa un large sourire, puis retourna à la cuisine... non sans un certain soulagement, jugea Mma Ramotswe en le regardant s'éloigner.

— Quand on pense qu'il a préparé tout ça tout seul ! s'extasia Phuti. Parfois, on se demande si ces chefs n'ont pas dix ou douze mains pour pouvoir s'occuper de toutes ces casseroles et de toutes ces marmites en même temps...

— Il me semble qu'il y avait aussi une dame, déclara Fanwell. Je l'ai vue dans la cuisine en arrivant. Mais elle est partie tout de suite.

— Ah bon ? s'étonna Mma Ramotswe. Moi, je n'ai vu personne.

— Non, il n'y avait personne, confirma Mma Makutsi.

Si, si, il y avait quelqu'un... fit une petite voix presque inaudible près du sol.

CHAPITRE XIV

De petits points de lumière

Une maison ne tourne pas toute seule, Mma Ramotswe le faisait souvent remarquer. Il y avait les courses à faire, le ménage, il fallait réparer ce qui était cassé et s'occuper de toute l'organisation. Étrangement, la totalité de ces tâches tombait sous la responsabilité des femmes, du moins la plupart du temps.

Aux yeux de Mma Ramotswe, une seule de ces fonctions pouvait passer pour autre chose qu'une corvée. Parce qu'on avait beau chercher à considérer le ménage sous un angle positif, se dire que le balayage et l'époussetage des meubles avaient leurs bons moments, il était difficile de voir l'ensemble du processus comme autre chose qu'une utilisation d'un temps qui aurait pu être employé de façon plus profitable et plus réjouissante à accomplir des activités gratifiantes. Même l'organisation qui, à première vue, pouvait apparaître comme une fonction intéressante, ne consistait en réalité qu'à distribuer des corvées aux membres de la famille, à vérifier qu'ils s'en étaient acquittés et à leur redemander de le faire s'il se révélait (comme c'était souvent le cas) qu'ils ne s'y étaient pas encore attelés. Restaient les courses, unique activité susceptible de figurer dans la colonne des « plus » en matière de travaux ménagers.

Mma Ramotswe aimait les faire une fois par semaine, généralement le vendredi après-midi. C'était loin d'être le meilleur moment, elle le savait, puisque le supermarché était inévitablement pris d'assaut par des clients venus faire des provisions pour le week-end. Et quand le vendredi coïncidait avec la fin du mois, et donc le jour de paie, le magasin était davantage bondé encore, car s'y ajoutaient les gens dont les placards s'étaient vidés à mesure que l'argent du ménage s'amenuisait. Ceux-là étaient faciles à repérer : c'étaient eux qui, dans les rayons, commençaient à grignoter les choses qu'ils déposaient dans leur caddie, pour compenser ainsi les rations trop faibles des derniers jours. Il n'y avait rien à redire à cette pratique, estimait Mma Ramotswe, tant que les produits mangés avant

de passer en caisse avaient été dûment pesés et étiquetés. Ces gens-là ne faisaient que consommer d'avance des aliments qu'ils allaient de toute façon payer.

Tel n'était pas toujours le cas cependant : certains mangeaient sans payer. Quelques semaines auparavant, Mma Ramotswe avait assisté à une scène révoltante de ce point de vue. Elle se trouvait au rayon fruits et légumes du supermarché lorsqu'une femme – de constitution traditionnelle comme elle – avait fait son apparition, entourée de cinq jeunes enfants et poussant un caddie. La nouvelle venue s'était arrêtée, avait regardé autour d'elle, puis s'était penchée vers ses petits pour leur chuchoter des instructions. Un instant plus tard, les enfants s'éparpillaient dans le rayon, saisissant des fruits sur les étales pour les engouffrer dans leur bouche. On eût dit un essaim de sauterelles descendant sur la terre pour envahir les champs, avait pensé Mma Ramotswe, choisissant le meilleur et dévorant avec appétit.

Trop choquée pour articuler un son, Mma Ramotswe s'était figée, bouche bée devant tant d'effronterie. Quand elle avait fini par recouvrer ses esprits, elle avait interpellé la femme, qui se tenait à proximité.

— Excusez-moi, Mma ! Excusez-moi...

La femme avait levé les yeux, manifestement surprise.

— Oui, Mma ? C'est quoi, votre problème ?

— Mon problème ? Mais je n'ai pas de problème, Mma ! avait répondu Mma Ramotswe, outrée. C'est vous qui en avez un !

La femme l'avait dévisagée avec une irritation non dissimulée.

— Pourquoi est-ce que j'aurais un problème ? Je ne vois pas, Mma. Si quelqu'un en a un ici, ce doit être vous, pas moi !

Mma Ramotswe désigna deux des enfants : l'un terminait une banane, l'autre croquait dans une grosse pomme.

— Vos enfants, Mma. Ils mangent les fruits.

— Oui, et alors ? C'est bon pour la santé, non ? C'est ce que dit le gouvernement, en tout cas : Mangez des fruits et vous vous porterez bien. Ce n'est pas vrai, Mma ?

Sidérée par tant d'arrogance, Mma Ramotswe avait mis un certain temps à réagir.

— Mais le gouvernement ne dit pas qu'il faut manger les fruits des autres ! s'était-elle écriée.

L'exaspération de la femme avait paru monter d'un cran à ces mots.

— Pour le moment, ces fruits n'appartiennent à personne, que je sache, puisqu'ils n'ont pas encore été achetés. Nous ne les prenons à personne.

Puis elle avait asséné le coup final :

— Alors je vous prierais de vous occuper de vos affaires, Mma !

Sur ces mots, elle avait rassemblé sa progéniture – certains enfants avaient encore la bouche pleine – pour prendre la direction du rayon boulangerie. Mma Ramotswe était demeurée un moment immobile, hésitant à croire ce qu'elle venait de voir. S'occuper de ses affaires ? Mais *c'étaient* ses affaires ! Quand les gens se comportaient de façon malhonnête, ne convenait-il pas de réagir ? Ne rien faire ne revenait-il pas à affaiblir l'ensemble de la société ? Oui, bien sûr que les mauvaises actions des uns concernaient tous les autres !

Elle n'en avait pas moins hésité. Il existe en chacun de nous une réticence innée à informer autrui. Nul n'aime être considéré comme un délateur, comme quelqu'un qui s'empresse d'aller prévenir les autorités. Pourtant, elle estimait de son devoir de le faire, elle n'avait pas le choix : elle devait mettre le magasin en garde contre cette femme et sa petite bande de sauterelles qui mangeaient des produits qui ne leur appartenaient pas. Gagnant donc l'un des comptoirs, elle avait expliqué ce qui se passait à la jeune caissière qui s'y trouvait.

— Et maintenant, avait-elle conclu, ils sont partis au rayon boulangerie. Ils vont encore se servir et manger tout ce qu'ils veulent si vous ne les en empêchez pas !

L'employée avait haussé les épaules.

— Cette femme, nous la connaissons. Elle vient régulièrement ici avec ses enfants.

Mma Ramotswe avait attendu une suite, mais n'avait eu droit qu'à un nouveau haussement d'épaules.

— Mais vous devriez les arrêter, Mma ! avait-elle insisté, révoltée.

— On ne peut rien prouver. Ils s'arrangent pour le faire quand nous ne les regardons pas. Ils sont malins...

Mma Ramotswe avait dévisagé son interlocutrice avec une incrédulité qui n'avait fait qu'amener un autre haussement d'épaules. L'incident, semblait-il, était clos. Toutefois, Mma Ramotswe n'avait cessé d'y resonger, sur le moment d'abord, tandis qu'elle continuait à faire ses courses, puis plus tard, en rentrant chez elle au volant de sa fourgonnette blanche. Elle s'était demandé ce que son père, le regretté Obed Ramotswe, ou même Seretse Khama lui-même, en auraient pensé. *Des individus de ce genre, le Botswana n'en a pas besoin*, auraient-ils dit. Et ils auraient eu raison, avait-elle estimé. D'ailleurs, il valait mieux qu'ils ne soient plus là et qu'ils se voient épargner le type de scène à laquelle elle venait d'assister.

Ce jour-là, elle ne fut témoin d'aucun incident choquant de ce genre au supermarché, mais fit une rencontre au rayon condiments. Mma Potokwane examinait un bocal de sauce épicée avec l'expression d'une personne qui se demande si sa bouche supportera l'intensité de la brûlure.

— Ah, Mma Ramotswe ! lança-t-elle en lui tendant le produit.

Savez-vous si cette sauce est aussi pimentée que le proclame l'étiquette ? Regardez l'homme dessiné là : il a la bouche en feu. Il y a des flammes qui en sortent, vous voyez ?

— Cette sauce m'a l'air très épicée, répondit Mma Ramotswe, mais je pense que l'image est tout de même une exagération. Ça m'étonnerait que l'on ait la bouche en feu de cette façon-là.

Elle se figura un instant Mma Potokwane crachant des flammes et s'imagina en train de saisir un extincteur pour la recouvrir de mousse blanche, ou de pousser son amie à terre pour lui enfouir la tête sous une couverture anti-feu. Ce serait là une fin bien indigne pour un bon repas.

Le bocal se retrouva dans le caddie de Mma Potokwane et l'on cessa d'en parler pour évoquer plutôt la possibilité d'aller bavarder un peu une fois que l'une et l'autre auraient terminé leurs achats. On se fixa rendez-vous quarante minutes plus tard au café situé à la sortie du magasin, près des escaliers extérieurs.

— Il y a une chose dont je dois absolument vous parler, Mma, ajouta Mma Potokwane. Une chose grave, hélas...

Peu désireuse de passer les quarante prochaines minutes à se faire un sang d'encre, Mma Ramotswe lui demanda des précisions.

— Oh, c'est long à expliquer, répondit son amie. C'est au sujet de Mma Makutsi. Je vous en parlerai tout à l'heure, quand nous serons installées à notre aise.

Au sujet de Mma Makutsi ? Ces mots ne firent rien pour la rassurer et, au moment où elle rejoignit Mma Potokwane à l'*Equatorial Café*, elle était au comble de l'inquiétude. Pourtant, les deux femmes n'abordèrent pas le sujet d'emblée. La conversation ne s'orienta dans cette direction que paresseusement, en passant par les orphelins, le cake aux fruits, la culpabilité et un ou deux autres thèmes d'égale importance.

Mma Ramotswe commença par demander à son amie si de nouveaux enfants étaient arrivés à la ferme dernièrement.

— Nous avons un nouveau petit garçon, acquiesça Mma Potokwane. Il vient de nous être envoyé. Il est très malheureux, parce qu'il a perdu ses deux parents dans un accident minier à Selebi-Phikwe.

— Ses deux parents ? s'étonna Mma Ramotswe. Sa mère et son père, Mma ? Ils étaient tous les deux descendus dans la mine en même temps ?

Mma Potokwane éluda la question d'un geste.

— Beaucoup de femmes descendent dans les mines de nos jours, vous savez.

— Vous en êtes sûre, Mma ? insista Mma Ramotswe, dubitative. La réponse était oui.

— Je pourrais vous raconter des histoires très tristes à ce sujet, mais quel intérêt ? Le fait est que ce pauvre gamin n'a plus ses parents. C'est le problème auquel nous sommes confrontés. Peu importe de quelle manière il les a perdus.

— Mais tout de même, c'est assez rare que les deux parents disparaissent dans le même accident minier, vous ne croyez pas ?

— Le Seigneur a parfois des idées étranges, soupira Mma Potokwane. C'est tout ce que j'ai à en dire, ajouta-t-elle, visiblement résolue à clore le sujet.

On parla ensuite de pâtisserie, car le moment était venu de passer commande. Toutes deux demandèrent du gâteau avec leur thé et Mma Potokwane précisa à la serveuse qu'elle en voulait une tranche épaisse, de même que Mma Ramotswe, assurément.

— Pas comme la dernière fois, ajouta-t-elle. Pas ces tranches toutes fines que vous avez l'habitude de servir à vos clients, s'il vous plaît.

Mma Ramotswe manifesta son approbation.

— Oui, il n'y a aucune raison de lésiner sur l'épaisseur des tranches, renchérit-elle. Peut-être même en prendrons-nous deux chacune, d'ailleurs.

La serveuse s'éloigna et Mma Ramotswe se tourna vers son amie.

— Voyez-vous, dit-elle, j'ai cessé d'avoir mauvaise conscience quand je mange des gâteaux. C'était le cas autrefois, mais c'est terminé.

— Vous êtes très sage, estima Mma Potokwane. Mais comment avez-vous fait, Mma ? Vous vous êtes sorti de l'esprit l'idée que l'on pouvait avoir mauvaise conscience ?

Mma Ramotswe secoua la tête.

— En fait, j'ai lu un article là-dessus. Je me trouvais dans la salle d'attente de mon dentiste et, dans l'un des magazines mis à la disposition des patients, j'ai repéré un article titré : *Pourquoi il faut cesser de se sentir coupable*. J'ai commencé à le lire. Le problème, c'est que le dentiste m'a appelée et que j'ai dû m'interrompre en plein milieu !

— C'est toujours agaçant quand ça arrive, compatit Mma Potokwane. Moi-même, parfois, je suis en train d'écouter une émission de radio passionnante et une assistante maternelle m'appelle pour une urgence. C'est toujours la même chose : on rate la fin !

Mma Ramotswe hésita.

— En fait, dit-elle, j'ai une confession à vous faire, Mma...

Mma Potokwane haussa un sourcil en se demandant ce qui pouvait bien peser sur la conscience de son amie. Avait-elle abusé des pâtisseries ? Il était vrai que les gâteaux pouvaient peser très lourd... Elle sourit à cette idée. C'était un problème, songea-t-elle, en tout cas pour elle et pour toute personne de constitution traditionnelle.

— Voyez-vous, reprit Mma Ramotswe, quand le dentiste a terminé mes soins, je suis retournée dans la salle d'attente et... et j'ai pris le magazine.

Elle baissa un instant la tête, gênée, puis précisa, soucieuse de se justifier :

— Il était très vieux... et puis, mon intention était juste de l'emprunter...

C'était donc cela ? songea Mma Potokwane. Si rien d'autre ne troublait Mma Ramotswe, elle devait avoir une conscience très légère. Mais on savait que, chez les gens qui n'avaient rien à se reprocher, le moindre petit méfait pouvait exercer une influence outrancière sur l'état d'esprit. Un cousin de son mari avait ainsi été tourmenté par un acte de malhonnêteté mineur. Il n'avait pas cessé d'y penser, au point d'être dévoré par la culpabilité et l'angoisse. Son délit était, en réalité, une chose anodine : l'une des poules du voisin s'était aventurée dans sa basse-cour et, au lieu de la renvoyer, il l'avait autorisée à rester. C'était tout et pourtant, l'incident l'avait tourmenté plusieurs années durant. Le voisin ne comprenait pas pourquoi, à chaque occasion particulière, il recevait des poulets en cadeau : à Noël, le jour de la fête nationale du Botswana, pour l'anniversaire de Seretse Khama, etc. *Qu'ai-je donc fait pour mériter un voisin aussi gentil ?* interrogeait le bénéficiaire de ces incessantes largesses, et la question rendait les choses plus difficiles encore pour le donateur, qui songeait : *S'il savait... S'il savait que je ne suis pas aussi gentil qu'il le croit... S'il savait que je suis un voleur de poules...* En fin de compte, il avait confessé son tourment au mari de Mma Potokwane, qui avait éclaté de rire et lui avait conseillé d'oublier cette affaire, puisqu'il avait largement dédommagé son voisin pour le tort qu'il lui avait causé. Puis Rra Potokwane était allé expliquer la chose au voisin en question, qui était venu trouver le malheureux et lui avait assuré qu'il pouvait cesser d'y penser, dans la mesure où lui-même avait fait exactement la même chose avec l'une de ses poules qui avait franchi la limite entre leurs deux propriétés. Libéré, l'homme avait arrêté de s'adresser des reproches, mais il n'avait plus jamais fait confiance à ce voisin si peu soucieux de ses propres mauvaises actions. *S'il oubliait si facilement un méfait de ce genre, que pouvait-il oublier d'autre ?*

— Vous savez, déclara Mma Potokwane, tout le monde prend des magazines dans les salles d'attente. Ça ne dérange pas les dentistes. Ils savent que c'est dans l'ordre des choses.

— J'avais l'intention de le rapporter...

Et elle l'avait sans doute bel et bien fait depuis, Mma Potokwane n'en doutait pas.

— Le problème, poursuivit cependant Mma Ramotswe, c'est que je l'ai perdu. J'ai lu l'article sur la culpabilité tout en me sentant

coupable, et j'étais résolue à rapporter le magazine dès le lendemain matin, mais je ne l'ai plus retrouvé, Mma. Je ne sais pas où il a pu passer.

Mma Potokwane se mit à rire.

— Je croyais que l'article disait qu'il ne fallait pas se sentir coupable ?

— Eh bien, je n'ai pas pu m'en empêcher !

— Alors qu'avez-vous fait, du coup ?

— J'ai acheté un autre magazine et je suis retournée au cabinet dentaire. J'ai expliqué à la secrétaire que j'avais apporté un cadeau pour la salle d'attente, afin que les gens puissent se détendre un peu avant de passer sur le fauteuil du dentiste. J'ai dit que cela leur permettrait de ne pas trop penser à ce qui allait leur arriver.

Mma Potokwane approuva. La lecture de magazines était d'un grand réconfort pour qui appréhendait la roulette. Mma Ramotswe, toutefois, n'avait pas terminé.

— Eh bien, figurez-vous que la secrétaire s'est mise à rire, reprit-elle, et qu'elle m'a dit : « Ah, vous devez faire partie des gens qui repartent avec nos magazines et qui le regrettent ensuite. »

— C'est incroyable ! s'indigna Mma Potokwane. Cette dame-là n'était pas très compatissante, ma foi ! Ce n'est pas une chose à répondre à quelqu'un qui a volé... enfin, qui a emprunté un magazine et qui a mauvaise conscience !

Lorsqu'on eut épuisé les sujets des orphelins, des gâteaux et de la culpabilité, vint le moment d'aborder celui que Mma Ramotswe attendait et qui concernait Mma Makutsi. Mma Potokwane commença d'elle-même.

— Il me semble que Mma Makutsi est propriétaire d'un café ou de quelque chose dans ce genre... lança-t-elle.

— Oui, acquiesça Mma Ramotswe. Elle a ouvert un restaurant et elle en est très fière. Nous sommes allés y dîner l'autre soir. Elle a un chef cuisinier...

— Un chef cuisinier qui s'appelle Disang, coupa Mma Potokwane.

— Je crois qu'il s'appelle Thomas, rectifia Mma Ramotswe.

— Oui, Thomas Disang.

Mma Ramotswe baissa les yeux. Elle redoutait ce qu'elle sentait venir.

— N'est-ce pas l'avocat de Mma Makutsi qui s'appelle Disang ? s'enquit-elle, prudente.

— Si. M^e Disang. C'est son nom. Mais c'est aussi celui du cuisinier. Et du serveur. Ainsi que de la serveuse.

Le thé était arrivé. Mma Potokwane les servit, puis saisit sa tasse pour en boire la plus grande partie. Elle buvait toujours son thé très vite et en vidait deux ou trois tasses alors que Mma Ramotswe en était

encore à la première.

— Eh oui, ce sont tous des Disang, et ils sont tous de la famille de l'avocat de Mma Makutsi !

— Pas forcément. C'est un nom très répandu, fit remarquer Mma Ramotswe. Il y a des centaines de Disang dans le pays.

— C'est vrai, reconnut Mma Potokwane, mais je peux vous dire que les Disang qui travaillent dans ce restaurant appartiennent tous à la même famille : le cuisinier est le frère de l'avocat, le serveur est le fils du cuisinier et la serveuse, l'épouse de ce fils.

Ces révélations firent réfléchir Mma Ramotswe. Il n'était pas inhabituel que l'on s'entraide au sein d'une même famille. C'était même une coutume répandue en Afrique. Quand on avait un cousin dans le besoin, par exemple, chercher à lui venir en aide semblait naturel. Conformément aux traditions ancestrales, on ne devait pas laisser souffrir des proches.

Certes, songea-t-elle, mais tout de même... Et ce *mais tout de même* était de taille. Ce désir d'aider n'était-il pas le germe du climat de corruption qui gangrenait une bonne partie de l'Afrique ?

— Mma Makutsi le sait-elle ? s'enquit Mma Ramotswe.

Mma Potokwane secoua la tête.

— Non, je ne crois pas. Et il y a aussi une autre chose qu'elle ignore : ce fameux Disang ne sait pas du tout cuisiner.

Le souvenir du dîner au restaurant fit protester Mma Ramotswe.

— Ah si, Mma ! Et il cuisine même très bien ! Il nous a confectionné un excellent repas, l'autre soir.

Mma Potokwane secoua lentement la tête.

— Ce n'était pas lui, Mma. Votre repas a été préparé par quelqu'un d'autre.

— Mais il était là, devant les fourneaux ! protesta Mma Ramotswe. Et nous avons vu les plats arriver directement de la cuisine ! Il était là, je l'ai vu de mes yeux, Mma !

Mma Potokwane se versa une deuxième tasse de thé.

— Ce repas a été concocté par l'une de mes assistantes maternelles, révéla-t-elle. C'est elle qui me l'a dit.

Mma Ramotswe la dévisagea. Elle se souvenait à présent que Charlie avait brièvement entrevu une femme dans la cuisine. Elle étouffa un gémissement.

— Vous pouvez aussi bien tout me raconter, Mma... soupira-t-elle.

Son amie reposa la tasse qu'elle avait déjà presque vidée.

— Elle m'en a parlé par hasard. Elle ne cherchait pas à cacher quoi que ce soit, d'ailleurs. J'étais venue inspecter sa cuisine et je l'avais complimentée sur la bonne odeur qui y régnait. C'est là qu'elle m'a dit qu'elle avait récemment confectionné un repas pour des gens dans un restaurant. En fait, c'est une tante du chef en question. Elle m'a dit

qu'elle avait été très étonnée que son neveu ait trouvé du travail dans un restaurant, parce que c'est l'un des pires cuisiniers qu'elle connaisse. Et elle a ajouté que c'était un bon à rien qui n'avait jamais réussi à conserver une place...

— Ah... parvint à articuler Mma Ramotswe.

— Je crains que ces Disang ne soient en train d'abuser de la confiance de Mma Makutsi, poursuivit Mma Potokwane. Tout ça va se terminer en désastre, j'en ai peur !

— Je le crains moi aussi...

— Et il y a pire encore.

— Que peut-il y avoir de pire, Mma ?

Mma Potokwane se remplit une nouvelle tasse.

— Ce serveur – le fils du cuisinier – ne vaut pas mieux que son père. À ce qu'il paraît, il a renversé une assiette de ragoût sur un client hier soir. C'est notre institutrice des maternelles qui me l'a raconté, parce qu'elle y était, figurez-vous. Il y a eu une bagarre terrible et le serveur a quitté le restaurant en claquant la porte sans même s'excuser. Le pauvre client était couvert de sauce et il a dû se débrouiller pour se nettoyer tout seul...

— C'est terrible... murmura Mma Ramotswe, effondrée.

— Et ce n'est pas fini ! enchaîna Mma Potokwane. Avez-vous vu le *Botswana Daily News* d'aujourd'hui ? En première page, il est annoncé : *Lisez la rubrique de notre critique culinaire sur le nouveau café qui a ouvert en ville. À paraître demain dans le Daily News.*

Mma Ramotswe s'efforça de rester positive.

— Eh bien, ce sera peut-être une bonne chose ! s'exclama-t-elle. Avoir un article dans le journal, ça fait de la publicité...

— Sauf que... contra Mma Potokwane. Savez-vous *qui* est leur critique culinaire depuis quelque temps ?

La directrice n'attendit pas de réponse.

— Elle signe sous ses initiales : V. S.

— V. S. ?

Mma Potokwane laissa à son amie le temps de comprendre seule. Un profond soupir s'éleva alors, qui ressemblait plutôt à un gémissement.

— Violet Sephotho ?

Elle hocha la tête.

— Hélas, oui !

— Oh, mon Dieu ! souffla Mma Ramotswe. Ça, c'est *vraiment* affreux !

Elle réfléchit un court instant, avant d'ajouter :

— Mais que peut bien connaître cette femme à la cuisine et à la gastronomie ?

— Rien, confirma Mma Potokwane. Il faut savoir que, bien

souvent, les gens que l'on charge de ces rubriques n'en savent pas plus que vous et moi, Mma. Comme vous pourriez le dire vous-même, c'est bien connu ! Et comment Violet Sephotho obtient-elle ses emplois en règle générale, Mma ?

Mma Ramotswe connaissait bien sûr la réponse, mais elle ne tenait pas à l'exprimer de vive voix. Les deux femmes échangèrent un regard. Elles se comprenaient.

— Elle connaît sans doute un journaliste du *Daily News*, estima Mma Potokwane. Elle doit même très bien le connaître.

Il n'y avait plus rien à ajouter. Violet Sephotho, ennemie jurée de Mma Makutsi et diplômée de l'Institut de secrétariat du Botswana avec la note très médiocre de cinquante sur cent à l'examen final, était impénitente. Il n'existait aucune vilenie à laquelle elle ne fût prête à s'abaisser pour réaliser ses ambitions, qui se résumaient en deux mots : l'argent et les hommes, dans un ordre ou dans l'autre. Deux objectifs qui se révélaient complémentaires, dans la mesure où les hommes amenaient l'argent. Si ce n'était pas le cas, ils n'intéressaient pas Violet.

Mma Ramotswe laissa son regard vagabonder aux alentours de l'*Equatorial Café* tandis que l'information faisait son chemin dans son esprit. Gaborone avait beau être la capitale, c'était une petite ville en vérité. Tous ses habitants lisaient le *Botswana Daily News* et une mauvaise critique publiée dans ses pages signerait l'arrêt de mort du restaurant de Mma Makutsi. Les gens croyaient ce qu'ils lisaient dans le journal – du moins, la grande majorité d'entre eux – et peu d'entre eux sauraient que les initiales V. S. désignaient Violet Sephotho. D'ailleurs, même s'ils le découvraient, rares étaient ceux qui connaissaient le parcours de la jeune femme et ils partiraient du principe qu'on ne l'aurait pas chargée de la rubrique culinaire si elle n'avait pas eu l'expérience et le jugement nécessaires pour l'assumer. Or V. S., cela pouvait vouloir dire *Véritablement Suspecte*, songea Mma Ramotswe, amère, ou même, pourquoi pas, *Vipère Sournoise*...

Mma Potokwane secoua tristement la tête.

— À mon avis, elle va écrire un article très défavorable.

Mma Ramotswe demeura plongée dans ses pensées. Elle n'avait perçu aucun indice, dans l'attitude de Mma Makutsi, que les choses se passaient mal... Quoique, maintenant qu'elle y songeait, cette dernière lui eût semblé assez sombre ces derniers jours.

À quel point Mma Makutsi comptait-elle s'impliquer dans son nouvel établissement ? Mma Ramotswe n'en savait rien. La jeune maman avait beaucoup d'autres occupations dans la vie, après tout, et peut-être son intention était-elle de laisser le champ libre à ce Mr. Disang. Dans ce cas, il se pouvait qu'elle n'eût pas encore eu vent de ces incidents fâcheux et qu'elle fût persuadée que tout se passait

pour le mieux. C'était cependant peu probable. Quel intérêt y avait-il à ouvrir un restaurant si l'on n'y prenait pas une part active ? D'autant que Mma Makutsi n'avait pas monté cette entreprise pour l'argent, dont elle n'avait nullement besoin depuis son mariage avec Phuti. Grâce à ce dernier, elle se trouvait dans la position très enviable d'une personne qui n'a pas à se soucier de questions financières : le Magasin des Meubles Double Confort marchait bien, chacun le savait, et les Radiphuti possédaient en outre un immense cheptel. Non, si le restaurant avait vu le jour, ce n'était pas dans la seule perspective de l'argent qu'il allait rapporter.

Elle détourna les yeux de la fenêtre pour considérer de nouveau Mma Potokwane.

— C'est un immense désastre, Mma, murmura-t-elle.

— Oui, ce n'est pas bon du tout, confirma Mma Potokwane avec gravité. En fait, c'est très mauvais, Mma. Très mauvais du début à la fin.

On se resservit du thé. Il n'y avait pas grand-chose à ajouter à propos du *Café de Luxe pour Beaux Messieurs*. À présent, c'était au tour de Mma Ramotswe de parler, et ce fut Mma Potokwane qui lança le sujet.

— J'ai l'impression qu'une de vos enquêtes vous tracasse, je me trompe ? demanda-t-elle.

Mma Ramotswe secoua la tête.

— Non, Mma, vous ne vous trompez pas.

Mma Potokwane lui tapota la main.

— Les amis sentent ces choses-là...

En bon nombre d'occasions, se souvint Mma Ramotswe, Mma Potokwane avait en effet été prompte à deviner qu'une affaire ou une autre la tourmentait et, à chaque fois, elle lui avait apporté une aide précieuse. Cependant, la situation qu'elle avait à affronter à présent était si complexe que la directrice ne pourrait se montrer d'un grand secours.

Une fois sa tasse de nouveau pleine, Mma Ramotswe raconta donc à son amie la visite de Mr. Sengupta, puis le rôle de Charlie, qui avait repéré la maison de Maria, et comment cette dernière avait, en toute innocence, fourni la clé du mystère.

— Cette pauvre Lakshmi ! conclut-elle. Elle a dû énormément souffrir pendant des années et, au moment où elle trouve enfin la force de riposter, voilà que la police se lance à ses trousses !

— La police d'Afrique du Sud ? s'enquit Mma Potokwane. Pas la nôtre, n'est-ce pas ? Celle de là-bas, derrière la frontière ?

Mma Ramotswe hocha la tête.

— Ce n'est pas facile d'être policier là-bas, reprit la directrice. Certains sont honnêtes, voyez-vous – et même peut-être beaucoup –,

mais les autres sont de vrais *skellums*.

Elle avait utilisé le terme local, très employé au-delà de la frontière. Un *skellum* était une fripouille. On ne pouvait pas discuter raisonnablement avec un *skellum*.

— Oui, acquiesça Mma Ramotswe. Pour ma part, je n'en connais qu'un seul là-bas, et c'est quelqu'un de bien. Il est assez haut gradé maintenant, me semble-t-il.

— C'est celui qui a travaillé à Mmababtho ? s'enquit Mma Potokwane, intéressée. Celui dont vous m'avez souvent parlé ?

— Oui, répondit Mma Ramotswe. Sa mère est d'ici et son père, lui, est né là-bas, mais il parle le setswana. Il est en poste à Johannesburg maintenant.

Mma Potokwane sirota son thé.

— Je connais son épouse, qui est de Tlokweng. Vous dites qu'il occupe un poste élevé aujourd'hui ?

— Oui. Il est colonel dans la police. Mais pour moi, il reste toujours le Billy Pilane d'autrefois. On ne change pas la façon dont on voit les gens, vous savez. Votre ami peut devenir président, mais pour vous, il restera toujours votre ami.

— Tant qu'il ne change pas... précisa Mma Potokwane, prudente. Certaines personnes se transforment du tout au tout dès l'instant où elles prennent de l'importance. Vous imaginez si...

Elle se tut. La situation qu'elle avait en tête était trop terrible à envisager.

— Si quoi, Mma ? demanda Mma Ramotswe, intriguée.

— Si Violet Sephotho devenait présidente...

Mma Ramotswe secoua la tête. À quoi bon s'attarder sur ce genre d'éventualités ?

— Il ne faut pas penser à des choses comme ça, recommanda-t-elle.

— Non, vous avez raison.

Mma Potokwane s'essuya la bouche sur un mouchoir bleu qu'elle cachait dans la manche de son chemisier.

— Votre problème, Mma, reprit-elle, c'est que vous êtes incapable de tricher. C'est votre nature, vous avez toujours été comme ça.

Mma Ramotswe ne répondit rien. Mma Potokwane disait vrai : elle n'avait jamais pu se montrer malhonnête.

— Seulement, là, vous avez un client qui cherche à vous utiliser, Mma. Il vous cache la vérité.

— Oui, en effet.

— Mais vous estimez tout de même devoir lui dire que vous avez découvert ce qu'il sait déjà ?

— Oui, parce que sinon, il ira trouver les autorités et affirmera que tout a été mis en œuvre pour découvrir l'identité de cette Lakshmi.

— Et il demandera que l'on statue en sa faveur, en la considérant

comme une personne non identifiable, compléta Mma Potokwane.

— Oui, acquiesça Mma Ramotswe, je pense que c'est son intention.

— Alors que, depuis le début, il sait exactement qui est cette femme.

Aux yeux de Mma Ramotswe, une telle démarche ne pouvait qu'être qualifiée de malhonnête, et pourtant, et pourtant...

— Lakshmi n'est pour rien dans cette affaire, fit-elle remarquer. Elle est venue ici pour échapper à la violence de son mari, c'est tout.

— C'est vrai.

— Alors n'y a-t-il rien que nous puissions faire pour elle ?

— Nous pouvons garder le silence, suggéra Mma Potokwane. Ou plutôt, *vous* pouvez garder le silence. Ne rien dire. Prétendre que vous n'avez rien trouvé du tout.

— Mais ce serait tromper nos autorités, précisa Mma Ramotswe. Ou, du moins, participer à une machination visant à les induire en erreur.

L'une comme l'autre comprenaient bien le problème, et elles gardèrent le silence plusieurs minutes. Enfin, Mma Potokwane reprit la parole.

— Il faut aller le voir, résolut-elle. Allez trouver ce Mr. Sengupta, ainsi que Lakshmi. Dites-leur que vous savez tout et que vous ne voulez pas rester impliquée dans cette affaire. Ainsi, vous n'aurez rien fait d'illégal. Vous n'aurez pas trompé nos autorités.

Mma Ramotswe réfléchit. Le conseil de Mma Potokwane paraissait assez raisonnable. Aucune loi du pays ne l'obligeait à rendre compte des méfaits d'autrui. Posséder le statut de citoyen n'imposait pas le devoir de dénoncer tous ceux qui se comportaient mal. Certes, si elle avait un jour vent d'actes vraiment très graves, comme un meurtre ou autre, elle se rendrait directement à la police. En revanche, ce que voulait faire Mr. Sengupta était... était quoi ? Induire les autorités en erreur pour aider une femme qui n'avait aucune issue, qui redoutait de retomber entre les mains d'un mari violent et de policiers corrompus. Quelles chances avait une femme ordinaire contre une telle association ? Vers qui pouvait-elle se tourner pour obtenir justice ?

Cette dernière question la poursuivit tandis qu'elle rentrait de son escapade au supermarché suivie de sa rencontre avec Mma Potokwane. Elle tenta d'imaginer ce que pouvait ressentir une personne recherchée pour un crime qu'elle n'avait pas commis, et terrifiée à l'idée de revenir chez elle. La vie que nous menions était déjà dure, comme il devait être terrible de n'avoir personne vers qui se tourner, ni amis ni alliés, juste un cousin prêt à vous prendre en charge et à faire ces choses qu'il convient de faire parfois lorsqu'on estime que les plus faibles doivent être protégés et qu'un semblant

d'équité doit être atteint dans un monde qui, le plus souvent, n'offre qu'un vague soutien de façade à la notion de justice ! Le monde n'était pas parfait ; il ne l'avait jamais été et ne le serait jamais. Il était semé d'embûches et de complications, de peur, de regrets et de larmes amères. Ça et là, pourtant, apparaissaient de minuscules lueurs, difficiles à discerner parfois, mais bien présentes, comme la lumière rassurante aux fenêtres d'une maison dans la nuit. Les flammes qui les créaient s'allumaient avec peine, mais de temps à autre, vraiment de temps à autre, on découvrait que l'on avait entre les mains l'allumette qu'on allait pouvoir gratter pour démarrer l'un de ces modestes feux.

CHAPITRE XV

Il a beau être marchand de papier, c'est un grand héros

Au départ, Charlie ne vit pas son changement de fonction d'un bon œil.

— Secrétaire ? Moi, Mma ? Moi, secrétaire ?

Mma Ramotswe avait pressé Mma Makutsi de faire preuve de délicatesse dans son approche. Après avoir évoqué la question la veille, toutes deux étaient tombées d'accord : il y avait très peu de travail pour Charlie à l'agence et il était logique de le charger d'une partie des tâches de secrétariat qu'assumait Mma Makutsi.

À présent, tandis qu'elles exposaient au jeune homme la nature de son futur emploi à l'agence, il était manifeste que Mma Makutsi jubilait.

— Pas un vrai secrétaire, bien sûr, précisa-t-elle d'un ton pédant. La profession de secrétaire nécessite d'être passé par l'Institut de secrétariat du Botswana et d'avoir réussi aux examens. Non, tu seras une sorte de *parasecrétaire*, Charlie.

La bouche du jeune homme s'entrouvrit.

— *Parasecrétaire ?*

— Oui, répondit Mma Makutsi en s'enflammant. Tu sais sûrement ce que sont les professions paramédicales : tous les métiers qui tournent autour de la médecine, mais qui ne sont pas de la médecine. La médecine, elle, est réservée aux vrais docteurs. Eh bien, c'est la même chose avec le secrétariat : il est réservé aux vrais secrétaires.

Charlie la foudroya du regard.

— Mma Ramotswe, marmonna-t-il en se tournant vers cette dernière, vous m'avez dit que je pourrais être détective. Vous me l'avez promis !

— Non, riposta Mma Makutsi, elle n'a rien promis du tout ! Elle a dit qu'elle essaierait de te trouver des choses à faire pour t'occuper, Charlie. Qu'elle *essaierait*. Et elle a essayé ! Mais maintenant, il n'y a plus de travail de détective pour toi.

Elle marqua un temps d'arrêt.

— Seulement, quand une porte se ferme, une autre s'ouvre ! poursuivait-elle. Et cette autre porte, il se trouve qu'elle est marquée *Secrétaire*. Enfin, *Parasecrétaire*.

Charlie prit une inspiration, comme s'il se gonflait d'indignation retenue.

— Elle a promis ! persista-t-il.

— Non, elle n'a pas promis, rétorqua encore Mma Makutsi. J'étais là, tu te souviens ?

D'un regard, Mma Ramotswe tenta de la dissuader d'aller plus loin. Mma Makutsi possédait de multiples talents, mais l'aptitude à négocier avec tact face à des garçons comme Charlie n'en faisait à l'évidence pas partie.

— Je crois que tu aurais tout de même intérêt à essayer, Charlie, déclara Mma Ramotswe. Si tu préfères, nous pourrions plutôt t'appeler *employé administratif*.

— Employé administratif ?

— *Sous-employé administratif*, rectifia Mma Makutsi.

Mma Ramotswe lui lança un nouveau regard mécontent.

— Non, décréta-t-elle. Employé administratif fera l'affaire.

— Le poste d'employé administratif est au-dessous de celui de secrétaire, fit remarquer Mma Makutsi. Normalement, on est payé plus cher comme secrétaire que comme employé administratif.

Charlie fronça les sourcils et s'adressa de nouveau à Mma Ramotswe.

— C'est vrai, Mma ? Employé administratif, c'est moins bien que secrétaire ?

— Je n'en sais rien, répondit Mma Ramotswe, agacée. Et je ne crois pas que ça ait vraiment de l'importance, Charlie.

— Moi, je sais, Charlie, intervint Mma Makutsi. Il est certain qu'employé administratif, c'est moins bien que secrétaire. J'ai une amie qui travaille à la banque et, quand ils prennent des jeunes qui quittent l'école parce qu'ils ne pourront pas avoir leur bac, des jeunes de seize ans, ils les appellent *employés administratifs* (de quatrième catégorie). Ces employés-là ne prennent pas le thé dans la même pièce que les secrétaires et n'ont pas les mêmes droits en matière de congés annuels. Ils en ont moins.

— Moins de thé ? lança Mma Ramotswe.

— Non, moins de congés. Ils ont droit à la même quantité de thé, me semble-t-il.

— Je suis heureuse de l'entendre, commenta Mma Ramotswe.

Elle savait bien sûr qu'il était question des congés, et non du thé, mais tout ce qui pouvait créer une diversion et faire retomber un tant soit peu la tension entre Mma Makutsi et Charlie valait la peine d'être

tenté.

Charlie, de son côté, avait déjà pris sa décision.

— Si employé administratif, c'est moins bien que secrétaire, je veux être secrétaire, déclara-t-il. J'en ai assez d'être toujours subalterne. Apprenti mécanicien, assistant détective et tout ça... Je préfère encore être secrétaire, même si c'est juste un métier de femme...

— *Parasecrétaire* ! s'empressa de rectifier Mma Makutsi. Et qu'est-ce que ça veut dire, *juste un métier de femme* ? Où étais-tu ces vingt dernières années, Charlie ? Tu n'es pas au courant que les femmes ne tolèrent plus ce genre de discours sexiste ?

— Sexe, Mma ? Vous parlez de sexe, maintenant ? C'est de ça que vous voulez parler ?

— *Sexiste*, Charlie. Tu ne connais pas la différence ? Un sexiste, c'est quelqu'un comme toi, qui pense que les femmes ne sont rien du tout.

Charlie se tourna vers Mma Ramotswe.

— Je n'ai jamais dit ça, Mma Ramotswe ! Vous voyez comment elle m'accuse de dire des choses que je n'ai jamais dites ? N'empêche que je suis un homme, c'est comme ça, je n'y peux rien ! Je ne peux pas faire autrement que de me sentir un homme...

— Je trouve que *parasecrétaire*, c'est trop long à dire, estima Mma Ramotswe, soucieuse d'éviter une nouvelle escalade.

Mma Makutsi suggéra un compromis :

— Alors secrétaire assistant.

— Mais pourquoi *assistant* ? se récria Charlie. Si on n'a plus de secrétaire ici...

Il jeta un bref coup d'œil à Mma Makutsi, puis son regard revint à Mma Ramotswe.

— Si on n'a plus de secrétaire à cause d'une certaine personne qui en était une, mais qui est devenue quelqu'un de beaucoup plus important, comme directrice générale ou je ne sais quoi, alors pourquoi ne serais-je que secrétaire *assistant* ? Où est la secrétaire que je suis censé assister, Mma ? Où est-elle ?

— Il n'est pas forcément nécessaire qu'il y ait une secrétaire pour être secrétaire assistant, répliqua Mma Makutsi d'un ton excédé. Tu n'es pas l'assistant d'une secrétaire, tu es un secrétaire assistant. Il y a une différence. Dans l'armée, tu as des généraux assistants, même s'il n'y a pas de général.

Charlie éclata de rire. Il n'était pas disposé à laisser passer une telle énormité.

— Je n'ai jamais entendu parler de ce grade, Mma ! J'ai un ami dans l'armée, figurez-vous, et il ne m'a jamais parlé de généraux assistants. Il y a des sergents et des commandants, et puis, il y a les

généraux. Mais des généraux assistants, ça n'existe pas. Nulle part !

Ce fut au tour de Mma Makutsi de se mettre à rire.

— Des sergents, des commandants, et tout de suite après, des généraux ? s'exclama-t-elle. C'est comme ça que ça marche, d'après toi, Charlie ? Un, deux, trois : trois barreaux à l'échelle ! Et que fais-tu des capitaines, hein, que fais-tu des capitaines ? Et des colonels ? Où se situent-ils dans ton armée, Charlie ?

— Nous n'allons pas commencer à parler de l'armée, intervint Mma Ramotswe, excédée à présent. L'armée n'a rien à voir avec une agence de détectives.

Elle décocha à Mma Makutsi un regard particulièrement intense, avant de poursuivre :

— Je pense que tout est réglé à présent. Vous pouvez commencer à expliquer à Charlie comment fonctionne votre système de classement, Mma.

Étrangement, la perspective de transmettre son art à Charlie parut plaire à Mma Makutsi, qui entraîna le jeune homme vers la double armoire de classement, installée dans un coin de la pièce.

— Ceci est la mémoire de notre agence, Charlie ! annonça-t-elle. C'est là que tu trouveras toute la correspondance, toutes les factures, tout sur tout. Tout est classé là. Des questions ?

— À quoi ça sert ? demanda Charlie.

— Nous classons tout, de manière à pouvoir tout retrouver en un clin d'œil si nous avons besoin de savoir qui a écrit quoi et quand.

Charlie ouvrit un tiroir et y jeta un coup d'œil. Il était à l'évidence intrigué, malgré lui, sans doute, et quelques minutes plus tard, tous deux se trouvaient entraînés dans une discussion sur le système de classement que Mma Makutsi avait élaboré pour l'agence.

De son bureau, Mma Ramotswe les observa avec tendresse. Au fond, Mma Makutsi et Charlie se ressemblaient sans doute plus qu'aucun des deux n'était disposé à l'admettre. Ils partageaient cette sorte de personnalité qui porte un nom dans les livres. Makutsienne, peut-être : marqué par une tendance à la susceptibilité et aimant les chaussures originales... Elle était heureuse de les voir à présent travailler ensemble au lieu de se disputer. Pourquoi ne pourrions-nous pas être tous ainsi ? se demanda-t-elle. Non pas dans ce bureau seulement, non pas ces deux personnes-là en particulier, mais tout le monde, partout, sur la terre entière ? Elle regarda par la fenêtre. Un jour, elle l'espérait, la paix déferlerait, avec l'amitié dans son sillage. Elle ferait son apparition et envahirait le monde, mettant un terme aux inimitiés corrosives et à la haine, elle rassemblerait les hommes et les femmes sur toute la surface du globe. Musulmans, chrétiens, hindous, et ceux qui pensaient qu'il n'y avait pas de Dieu du tout. Et tous se tendraient la main et se donneraient l'accolade en réalisant à

quel point nous sommes petits et comme nous avons peu de temps, et ils comprendraient qu'il est ridicule de passer son temps à se battre et à se disputer et à détruire la confiance naturelle qui existe entre les gens. *Oh, faites que cela arrive un jour !* pensa-t-elle. *Faites que cela arrive...* Et cela pourrait même débiter ici, au Botswana, où il y avait toujours eu un désir de paix très fort, depuis l'époque de cet homme brillant et généreux qu'était Seretse Khama, dont l'exemple pour le monde avait été si beau, et même avant lui... Cela pourrait débiter ici, à Gaborone, et déferler sur la savane parsemée d'acacias, à la manière de ces vents chauds qui arrivent d'un lieu que l'on ne voit pas, mais qui soufflent fort et avec insistance. Puis cela se déploierait dans toutes ces villes animées et lointaines où l'on n'avait peut-être jamais entendu parler du Botswana, mais qui s'arrêteraient, écouterait et s'émerveilleraient qu'un message si puissant pût arriver d'un pays aussi discret.

Mma Ramotswe avait prévu d'emmener Mma Makutsi avec elle lors de sa prochaine visite chez les Sengupta, mais cette dernière allait être contrainte de s'absenter du bureau.

— Il faut que j'aille au café, expliqua-t-elle. Je viens de recevoir un appel téléphonique.

Mma Ramotswe l'avait en effet entendue parler au téléphone, mais sans parvenir à discerner ce qui s'était dit, car Mma Makutsi avait baissé la voix et placé sa main en coupe autour du combiné.

— J'espère que tout va bien, Mma, dit-elle.

Mma Makutsi, qui rassemblait ses affaires dans le sac fourre-tout qu'elle portait à l'épaule, fit une réponse évasive.

— Vous savez, quand on dirige une entreprise, il se passe toujours des choses...

— Mais pas de mauvaises choses, j'espère ? insista Mma Ramotswe.

Mma Makutsi se retourna à demi vers elle et s'immobilisa, puis parut se raviser.

— Je vais voir, répondit-elle. Je suis sûre qu'il n'y aura pas de problèmes.

Mma Ramotswe baissa les yeux. Elle avait résolu de lui révéler ce que Mma Potokwane lui avait appris, mais mieux valait attendre un peu. Il était possible que les choses se résolvent d'elles-mêmes et elle ne voulait pas sembler négative. Elle était trop consciente de la nature très sensible de Mma Makutsi. La critique, quelle qu'elle fût, n'était jamais bien perçue et même une remarque anodine pouvait être prise comme une insulte contre Bobonong, contre l'Institut de secrétariat du Botswana ou contre toute autre institution trônant au panthéon

Makutsi. À cette liste, il fallait désormais ajouter, bien sûr, le *Café de Luxe pour Beaux Messieurs*.

— En tout cas, conclut Mma Ramotswe d'une voix moins forte, si vous avez besoin de quelque chose, n'hésitez jamais à me demander, Mma.

— Je suis sûre que tout ira parfaitement bien, Mma, confirma Mma Makutsi d'un ton pincé. Mais merci quand même...

Mma Ramotswe jugea bon d'insister encore :

— Parce que, pour ma part, si je possédais une entreprise qui rencontrait un problème quelconque, j'irais tout droit en parler à mes amis. Je ne souffrirais pas en silence, Mma.

Mma Makutsi hésita, puis, sur un hochement de tête poli, elle quitta le bureau.

Mma Ramotswe roulait à présent vers la maison des Sengupta au volant de sa petite fourgonnette blanche, qui venait d'être réparée, et elle réfléchissait à la rencontre qui l'attendait. Ce ne serait pas facile, songeait-elle, et elle regrettait que Mma Makutsi ne fût pas avec elle pour la soutenir, mais c'était comme ça. Elle prendrait une profonde inspiration et dirait ce qu'elle avait à dire. Elle n'avait pas le choix.

Elle reconnut la voix de Miss Rose dans l'interphone lorsqu'elle sonna et la grille électrique s'ouvrit aussitôt pour lui livrer passage. Mma Ramotswe avança avec précaution : elle ne voulait pas causer un nouvel accroc à la carrosserie, il arrivait un moment, avait prévenu Mr. J.L.B. Matekoni, où les véhicules qui avaient percuté un trop grand nombre d'obstacles tombaient soudain en pièces.

Miss Rose accueillit sa visiteuse à bras ouverts.

— Je suis très heureuse de vous voir, Mma ! s'exclama-t-elle. Je me demandais où vous en étiez. Vous avez du nouveau à nous annoncer, c'est ça ?

C'est ça ? Il s'agissait d'une simple façon de s'exprimer : un vague point d'interrogation que l'on ajoutait en fin de phrase.

— J'ai du nouveau, en effet, et en même temps... en même temps, je n'en ai pas.

Miss Rose haussa un sourcil.

— C'est très bien, Mma... dit-elle. Enfin, peut-être pas...

Comme la fois précédente, elle introduisit Mma Ramotswe dans le fastueux salon. Mma Ramotswe s'assit avec précaution sur l'un des gros fauteuils rococo, vaguement réticente à se laisser aller sur les riches coussins dorés. Miss Rose dut remarquer son hésitation, car elle fut prompte à la rassurer :

— Mettez-vous à l'aise, Mma ! Ces fauteuils ne craignent rien. Ils sont là pour que l'on s'y assoie !

Mma Ramotswe esquissa un sourire contraint.

— Ils ne seraient pas déplacés à Buckingham Palace, je pense,

commenta-t-elle. Il y en a sans doute beaucoup de semblables dans les appartements de la reine. Elle doit toujours s'asseoir sur des fauteuils de ce genre.

Le compliment parut ravir Miss Rose.

— Il est agréable de se dire que la reine se sentirait chez elle ici !

— Oui, acquiesça Mma Ramotswe, elle aimerait beaucoup vos fauteuils.

Un court silence plana et l'on perçut un bruit de pas dans le couloir. Quelqu'un approchait.

— Ce doit être Mrs., indiqua Miss Rose. Elle vous aura entendue arriver.

Un instant plus tard, en effet, Mrs. faisait son apparition. Son regard se porta aussitôt sur Mma Ramotswe et l'anxiété marqua un instant ses traits, vite remplacée par un sourire réservé.

— Comment allez-vous, Lakshmi ? demanda Mma Ramotswe.

— Très bien, merci, Mma. Je suis...

Elle s'arrêta net et son regard glissa vers Miss Rose.

— Pourquoi l'avez-vous appelée ainsi ? s'enquit cette dernière. Vous avez découvert comment elle se nomme ?

— Je pense que vous le savez déjà, répondit la détective. Je pense que vous le savez toutes les deux.

— Non, elle n'en sait rien, soutint Miss Rose. Elle ignore qui elle est.

Lakshmi se laissa lourdement tomber sur une chaise.

— Tu vois, dit-elle, elle sait. Cette dame sait...

— Vous ne pouvez pas dire ça ! protesta Miss Rose d'un ton vif. Elle ne sait rien. Vous-même ne savez rien non plus. Vous ne savez même pas qui vous êtes. Vous vous souvenez ?

— Elle s'appelle Lakshmi, indiqua Mma Ramotswe d'une voix neutre. Et il faut que je vous dise que je connais toute son histoire.

Miss Rose posa sur elle un regard suspicieux.

— Comment pouvez-vous connaître son histoire ? Vous nous le dites, mais rien ne nous le prouve ! Ce n'est pas vrai.

— Si, contra Mma Ramotswe. Lakshmi vient de l'autre côté de la frontière. De là-bas, précisa-t-elle en esquissant un geste en direction de l'Afrique du Sud. Elle avait un très mauvais mari qui la battait. Un jour, elle a cherché à se défendre et il est allé se plaindre à la police. Il a graissé la patte à un policier corrompu afin qu'elle soit accusée de tentative de meurtre.

Elle se tut, guettant l'effet de ses paroles.

— C'est pour cette raison qu'elle est ici, conclut-elle. Elle est en fuite.

— Tu vois, Rosie ? murmura Lakshmi. Tu vois ? Tout est fichu maintenant...

— Non, ce n'est pas fichu, assura Miss Rose avec vivacité. Vous n'avez aucune preuve de ce que vous avancez, Mma. Nous n'aurons qu'à dire que vous mentez !

— Mais c'est pourtant la vérité, Mma. Je n'aime pas mentir.

Elle joignit les mains, puis les rouvrit, paumes vers le haut.

Miss Rose ferma les yeux, comme pour ne pas voir l'évidence, et prit une profonde inspiration.

— Vous ne savez pas ce que c'est, Mma Ramotswe, de...

La détective ne la laissa pas achever.

— Si, Mma.

Les deux femmes la dévisagèrent et elle soutint leur regard. Elle n'aimait pas en parler. Elle ne l'avait jamais fait devant personne, c'étaient des choses très intimes, très douloureuses aussi. Dans la situation présente toutefois, elle se sentait un devoir de le faire.

— Quand j'étais très jeune, commença-t-elle, je me suis mariée avec un homme nommé Note Mokoti. Mon père ne voulait pas que je l'épouse, je le voyais bien, mais vous savez ce que c'est quand on est jeune : on est persuadé de savoir mieux que tout le monde. Alors je ne l'ai pas écouté quand il m'a dit qu'à son avis Note ne ferait pas un bon mari pour moi et qu'on ne pouvait pas lui faire confiance. Je pense qu'il se doutait aussi que Note deviendrait violent, mais ça, il n'a pas voulu me le dire.

Les deux femmes, attentives, l'écoutaient en silence.

— Je crois que vous savez peut-être de quoi je parle, Lakshmi.

Lakshmi ne dit rien, mais acquiesça d'un léger mouvement de tête. Elle le savait très bien.

— J'ai persisté et j'ai épousé Note, en sachant que je devais briser le cœur de mon père. Et puis, peu après le mariage, il a commencé à me faire du mal. À me faire du mal de multiples façons : dans mon cœur et dans mon corps. Il me frappait avec une ceinture. Il me faisait pleurer et pleurer encore, il semblait y prendre plaisir. Alors il se moquait de moi parce que j'étais trop faible pour lui tenir tête.

« Moi, je me disais : il faut fuir cet homme. Je le pensais, mais il y a une grande différence entre penser une chose et réussir à faire quoi que ce soit pour l'accomplir. Parfois, il est difficile pour les femmes de s'en aller, même si elles savent qu'il le faut...

Lakshmi hocha la tête, avec conviction cette fois.

— Oui, Mma. C'est vrai. C'est tout à fait juste.

Mma Ramotswe poursuivit son récit.

— Finalement, je suis retournée auprès de mon père et il ne m'a jamais dit *Je t'avais prévenue*... Non. Il m'a juste reprise chez lui et le cauchemar a été terminé.

— Oui, murmura Lakshmi. Un cauchemar. C'est exactement comme dans un cauchemar.

— Alors vous voyez, Mma, conclut Mma Ramotswe. Vous voyez que je sais ce que c'est. Je le sais très bien.

Miss Rose échangea un regard avec Lakshmi. À l'évidence, elle s'interrogeait sur l'attitude à adopter.

— D'accord, dit-elle, vous avez tout découvert. Alors, que va-t-il se passer, maintenant ?

Les deux femmes considéraient Mma Ramotswe dans un silence qui parut s'éterniser, mais que Lakshmi finit par briser.

— Peut-être que je peux vous raconter, Mma, suggéra-t-elle.

Mma Ramotswe approuva d'un hochement de tête.

— Oui, bien sûr, Mma. J'ignore comment les choses se sont passées exactement pour vous.

Miss Rose leva la main en un geste de mise en garde.

— Lakshmi, je ne pense pas que ce soit raisonnable...

Mais la jeune femme ne se laissa pas dissuader. D'une voix plus forte, elle commença :

— Mon mari m'avait dit qu'il m'aimait. Il me l'a dit juste après que nous avons été présentés l'un à l'autre par nos parents. Vous savez comment les choses se passent chez nous, Mma : nous aimons que la famille intervienne dans les mariages.

Mma Ramotswe connaissait ces traditions. Jeune fille, elle avait été révoltée à l'idée qu'il puisse y avoir des mariages arrangés et elle s'était demandé comment on pouvait jouer le jeu. Comment pouvait-on accepter le choix d'autrui dans une affaire aussi privée ? Par la suite, témoin de plusieurs de ces mariages arrangés, elle s'était aperçue qu'ils marchaient bien dans l'ensemble, du moins quand ils étaient consensuels. Peut-être l'une des raisons était-elle que la compatibilité était un élément dont les familles pouvaient juger, avait-elle pensé, mieux que l'homme et la femme eux-mêmes. Peut-être, mais elle continuait tout de même à en douter. Nombre de gens acceptaient leur sort sans broncher et vivaient avec, répugnant à exposer leurs tourments à autrui.

— À l'époque, je me suis réjouie d'avoir pour fiancé ce bel homme, qui était certes un peu plus âgé que moi, mais qui semblait très bien nanti. Quand nous nous sommes mariés, nous avons eu une belle maison près de Durban, Mma. Il gagnait beaucoup d'argent dans une entreprise qui importait des produits d'Inde. Mes amies me disaient qu'elles auraient volontiers échangé leur place contre la mienne. Je pensais que j'avais beaucoup de chance.

« Mais peu à peu, j'ai commencé à voir une autre facette de sa personnalité. Chaque fois qu'une chose n'était pas à sa place dans la maison, il se mettait à crier. Et puis, il a commencé à me frapper. Je me souviens de la première fois qu'il l'a fait. J'ai cru que c'était un accident. Je me suis dit qu'il avait juste levé la main pour donner du

poids à ses paroles et qu'elle avait glissé. Mais cela s'est reproduit, encore et encore, par la suite.

« Il était devenu suspicieux. Il ne voulait pas que je sorte de la maison, parce qu'il y avait dans la rue des hommes qui chercheraient à flirter avec moi, et il était sûr que je répondrais à leurs avances. Je lui assurais que non, que jamais je ne ferais une chose pareille, mais il se mettait à rire et il affirmait que les femmes étaient toutes les mêmes, que c'était toujours elles qui entraînaient les hommes et qu'il n'y avait aucune exception. Il disait que, s'il me surprenait un jour en train de regarder un autre homme, il ferait en sorte que je ne puisse plus jamais le faire...

« Ensuite, il a refusé aussi que je voie d'autres femmes, les épouses de ses amis. Il avait peur qu'elles ne m'entraînent sur une mauvaise pente, il disait qu'elles avaient sans doute toutes des amants. Il affirmait que si je tentais de les voir en cachette, il le saurait, parce que des gens qui lui étaient dévoués me surveillaient et qu'ils viendraient le lui rapporter s'ils me voyaient sortir.

« Et pendant tout ce temps, il continuait à me battre. Parfois, il était en colère pour des choses qui concernaient la tenue de la maison, mais d'autres fois, il disait qu'il me battait juste pour me rappeler que je ne devais pas franchir la ligne rouge. Et puis, il avait pris l'habitude de crier et de se moquer de moi parce que je n'étais toujours pas enceinte. Je lui répondais que je faisais de mon mieux et que le problème venait peut-être de lui, mais cela le mettait en fureur. C'est à l'occasion de l'une de ces crises de folie que j'ai cherché à me défendre. J'ai couru à la cuisine et j'ai saisi la première arme que j'ai pu trouver : un couteau à pain. Je lui ai crié de ne pas approcher, parce que sinon, je l'utiliserais pour me défendre, mais il s'est contenté de rire. Il a dit que je n'étais même pas capable de couper correctement du pain, alors utiliser un couteau à pain pour me défendre... Puis il m'a jeté un objet à la figure et s'est rué sur moi. J'ai tendu le couteau et il s'est précipité dessus. La blessure n'a pas été très profonde, parce que le couteau a touché une côte. Mais ça l'a arrêté et il s'est mis à hurler et à pousser des cris perçants, comme un animal à l'abattoir. Les hommes qui jouent les durs sont comme ça, je crois : ils ne se montrent pas très courageux face à la douleur. Ils se transforment alors en petits garçons.

« Je suis sortie de la maison et j'ai couru chez une amie. Elle m'a recueillie et c'est elle qui m'a emmenée dans sa voiture le lendemain, quand nous avons appris que mon mari était allé voir la police et que j'étais désormais recherchée pour tentative de meurtre.

« Je ne pouvais plus passer les postes-frontières, parce que j'aurais été arrêtée du côté sud-africain. Et en plus, comme je n'avais pas mon passeport, le Botswana ne m'aurait pas laissée entrer non plus. Alors

mon amie m'a emmenée dans l'un de ces ranches d'où l'on peut partir en safari. Nous avons prétendu que nous venions là pour aller observer les animaux, mais en fait, c'était la frontière qui nous intéressait, parce qu'elle passait sur un côté de la réserve. Mon amie a donné de l'argent à l'un des employés pour qu'il me conduise de nuit jusqu'à une route, côté Botswana. Nous avons été en contact avec mon cousin et avons convenu avec lui d'une heure à laquelle il viendrait me récupérer. Quand je suis arrivée sur la route en question, il était déjà là, il m'attendait. Il m'a amenée ici, dans sa maison, et il m'a expliqué ce qu'il fallait que je fasse. Pour le reste, Mma, vous connaissez la suite...

Miss Rose secoua la tête, visiblement contrariée.

— Tu as eu tort de lui raconter cette histoire, murmura-t-elle. C'est une grave erreur.

Mma Ramotswe attendit quelques instants. Elle voulait être sûre que Lakshmi avait bien terminé son récit. Puis elle croisa les bras.

— Vous n'avez aucun souci à vous faire, Lakshmi, assura-t-elle. Je n'en parlerai à personne.

Miss Rose la considéra, sceptique.

— Et combien voulez-vous pour votre silence, Mma ? s'enquit-elle.

Mma Ramotswe conserva son calme.

— Je ne veux rien, Mma.

— Tu vois, dit Lakshmi. Cette femme est honnête.

Mma Ramotswe leur rappela alors que Mr. Sengupta l'avait chargée de mener l'enquête.

— Il voudrait que j'affirme que je n'ai rien trouvé, mais je ne peux pas. Je ne peux pas faire un faux rapport, en sachant qu'il sera remis aux autorités du Botswana. Ce n'est pas possible, Mma.

— Alors, qu'allez-vous faire ? s'enquit Miss Rose.

— Rien. Je vais me retirer de cette affaire. Vous ne direz pas que vous me l'avez confiée et moi, je ne dirai pas ce que je sais. Je suis désolée si ce n'est pas ce que vous attendiez de moi, mais je ne pense pas avoir vraiment le choix.

Miss Rose et Lakshmi se consultèrent du regard.

— Peut-être que ça ira comme ça, finit par acquiescer la première.

— Et vous expliquerez tout cela à Mr. Sengupta, dit encore Mma Ramotswe.

Ce fut Lakshmi qui répondit.

— Je le lui dirai, Mma, promit-elle. Je suis sûre qu'il comprendra. C'est quelqu'un de très bien. Il a beau être marchand de papier, au fond, c'est un grand héros...

— Je le vois... approuva Mma Ramotswe.

— Oui, Mma Ramotswe, renchérit Miss Rose, mon frère est vraiment un grand héros. Vous l'ignorez peut-être, mais il était prêt à

faire comme si votre assistant n'était jamais rentré dans sa voiture, parce qu'il ne voulait pas vous causer d'ennuis. Il disait que, comme vous étiez gentille avec nous, il le serait aussi avec vous.

Mma Ramotswe fronça les sourcils.

— Je vous demande pardon, Mma ?

— Votre assistant... le jeune homme... Eh bien, il suivait notre voiture quand il est entré en collision avec mon frère. Il y avait un stop, certes, mais mon frère s'y était arrêté. Il m'a raconté que votre jeune homme ne regardait pas du tout la route. En fait, son amie et lui ont vraiment eu de la chance !

— Son amie ?

— Oui, il y avait une fille avec lui dans la voiture, m'a dit mon frère. Ils se sont dépêchés de se sauver après l'accident.

— Ah... fit Mma Ramotswe.

Elle se leva pour prendre congé. Elle allait quitter cette maison et sortir de la vie tragique de la malheureuse Lakshmi. D'autres qu'elle décideraient du sort de cette dernière, et elle-même n'aurait pas le pouvoir de les influencer. Elle eût aimé qu'il en fût autrement, mais non. On ne pouvait redresser à soi seul tout ce qui allait de travers dans le monde, ni même remédier à une infime portion de ces injustices. C'était là une conclusion douloureuse et qui ne lui plaisait pas, mais elle ne s'autoriserait pas à rédiger un rapport fallacieux qui induirait en erreur les fonctionnaires de son propre gouvernement. Le Botswana était un pays bien géré ; les malversations de ce genre étaient réservées à la partie corrompue de l'Afrique et de telles pratiques, elle y était plus que déterminée, ne franchiraient jamais la frontière du Botswana. Jamais.

Lakshmi l'accompagna jusqu'au seuil et lui prit la main.

— Merci, Mma, dit-elle.

Mma Ramotswe exerça une pression sur les doigts qu'elle tenait.

— J'espère que tout se passera bien, ma sœur, souffla-t-elle.

C'était sincère. Parfois, on prononçait ces mots-là par habitude. On souhaitait du bien aux gens sans trop y réfléchir, et l'on pouvait même se montrer indifférent à ce qui arrivait ensuite. Or Mma Ramotswe espérait vraiment que les choses s'arrangeraient pour Lakshmi. Elle l'espérait de tout son cœur, et à présent encore, alors qu'elle s'éloignait en se demandant s'il n'y avait vraiment rien d'autre à faire pour aider après avoir refusé de prêter assistance d'une certaine façon. Peut-être, se disait-elle, trouverait-elle une autre solution. Les idées venaient souvent dans les moments où on les attendait le moins : quand on se promenait dans son jardin en examinant les haricots-fleurs de Mr. J.L.B. Matekoni, ou lorsqu'on était sous la véranda et que l'on regardait le soleil déclinant caresser la cime des acacias, ou en levant simplement la tête vers le ciel si haut, si pâle, si vide... Dans

ces moments-là, les idées pouvaient affluer sans prévenir. Soudain elles étaient là, prêtes à être invoquées, prêtes à résoudre un problème que l'on avait cru jusque-là sans issue. Oui, il se pouvait très bien qu'une idée surgisse et permette de sortir de cette triste situation, une idée improbable à première vue, mais qui pourrait fonctionner. Par exemple, contacter Billy Pilane à Johannesburg et lui dire : « Billy, est-ce qu'il te serait possible de retirer une personne de la liste des personnes recherchées si tu connaissais le fond de l'histoire et savais que la personne en question n'a aucune raison d'y figurer ?... »

CHAPITRE XVI

Fini les beaux messieurs...

Charlie était déjà là quand Mma Ramotswe arriva au bureau le lendemain matin. Assis les yeux fermés sur un bidon d'huile vide, il prenait le soleil à l'entrée du bâtiment tout en chantonnant une chanson qu'elle l'avait déjà entendu fredonner, un petit air agaçant qui s'immisçait dans la tête sans qu'on pût l'en déloger ensuite.

Il ouvrit les yeux en l'entendant approcher.

— Vous voyez, lança-t-il alors, je suis le premier arrivé ! Je suis un Dr Watson de première classe, cent pour cent dévoué à l'agence !

Elle se mit à rire.

— Je suis contente que cela te plaise d'être...

Elle s'arrêta de justesse, craignant de prononcer le fameux mot. Il le fit cependant.

— Oui, ça me plaît d'être secrétaire, confirma-t-il. C'est super cool !

— Super cool ? Ah bon ?

Charlie se leva, épousseta son pantalon et la rejoignit à la porte de l'agence.

— En fait, être un homme secrétaire, ça plaît bien, expliqua-t-il. J'ai découvert ça hier soir, en discutant avec une fille dans une boîte. Quand je lui ai dit que j'étais secrétaire, ça l'a épatée et elle m'a dit que je devais être l'un de ces *hommes nouveaux*. J'ai répondu que oui, et elle m'a dit que les hommes nouveaux, c'était grave sexy. Que c'était bien connu. Alors je lui ai répondu : « Ah ça oui, c'est bien connu ! »

Mma Ramotswe leva les yeux au ciel.

— Je vois. Donc, tu es content.

— Très content.

Elle attendit qu'ils eurent pénétré ensemble dans le bureau pour reprendre :

— Il y a une chose dont je dois te parler, Charlie.

— Tout ce que vous voulez, Mma ! C'est un problème de

classement ? Laissez-moi vous le résoudre. Une lettre à dicter ? Je peux écrire très très vite, sans avoir besoin de ces signes débiles que fait Mma Makutsi avec son crayon à papier.

— La sténo.

— Oui, c'est ça, sans la sténo. Je n'ai pas besoin de ce truc-là, moi. J'écris super vite.

Mma Ramotswe s'assit à son bureau et saisit son crayon. Pour parler des choses délicates, estimait-elle, mieux valait tenir un crayon à la main. On pouvait le faire tourner entre ses doigts et, si nécessaire, s'en servir pour tapoter la table. Elle s'éclaircit la gorge et fit signe au jeune homme de prendre place dans le fauteuil réservé aux clients, en face d'elle.

— Charlie, il faut que nous parlions de l'accident que tu as eu l'autre jour.

Charlie plissa les yeux.

— L'accident ? Quel accident ?

— Allons ! Tu sais très bien de quoi je parle. Cet accroc à ma fourgonnette. Cet accident-là.

— Ah, cet accident-là...

L'inquiétude assombrit son visage et il fronça les sourcils.

— Elle n'est pas bien réparée ? Vous voulez que je la rapporte chez le carrossier ?

— Non, non, la réparation est parfaite, assura Mma Ramotswe. On ne voit même pas qu'elle a été abîmée.

— Ah, super ! approuva Charlie. Donc, il n'y a pas de problème !

Il fit mine de se lever sur ces mots, mais elle l'incita à se rasseoir d'un geste bref.

— En fait, tu ne m'as jamais raconté ce qui s'était passé exactement.

Charlie haussa les épaules.

— Oh, il n'y a pas grand-chose à raconter, vous savez. L'autre ne s'est pas arrêté au stop, c'est tout...

— Oui, mais j'aimerais que tu me fasses un compte rendu précis de l'accident. Si tu me décrivais dans le détail ce qui s'est passé ? Avec tes mots à toi, bien sûr.

Elle le vit se tortiller sur sa chaise.

— Avec mes mots à moi, Mma ?

Elle chercha son regard, mais il avait détourné la tête et considérait le sol.

— Oui, Charlie.

Il prit une inspiration.

— Eh bien, je roulais...

— Oui...

— Je roulais normalement, vous voyez...

— Tu étais seul ?

Il hésita.

— Peut-être, répondit-il. Enfin, peut-être pas. Non, peut-être que je n'étais pas tout à fait seul.

— Ah.

— Je crois que j'étais avec un ami. Oui, je me souviens maintenant, j'étais avec un ami. Je devais le déposer quelque part.

— *Un* ami ?

Charlie croisa les doigts et serra les mains l'une contre l'autre.

— Peut-être que ce n'était pas *un* ami. Peut-être que c'était *une* amie. Oui, il est possible que ç'ait été une dame.

— Ou même une fille ?

Il fronça les sourcils.

— Une dame, une fille... C'est pareil, Mma. On ne va pas chipoter sur les mots...

— Donc, tu étais avec une fille dans ma fourgonnette.

— C'était juste pour lui rendre service, Mma. Elle avait beaucoup de chemin à faire.

Mma Ramotswe concéda ce point.

— C'est très gentil à toi, Charlie. Et alors, que s'est-il passé ?

Il se mit à contempler le plafond, comme s'il cherchait à faire remonter une information du plus profond de sa mémoire.

— Vous savez, ça fait longtemps, dit-il enfin.

— Cinq jours ?

— Cinq jours, c'est énorme quand il se passe tant de choses, Mma. Cinq jours, ça fait presque une semaine...

Elle tapota son crayon sur le bureau.

— Fais un effort, Charlie. Je sais que c'est loin, mais essaie de te souvenir.

Il releva alors la tête et elle put voir ses yeux.

— Eh bien, je suis arrivé à un croisement, expliqua-t-il d'un ton neutre, et là, Mr. Sengupta ne s'est pas arrêté et il m'est rentré dedans. Alors du coup...

Il se mordit la lèvre.

— Du coup, reprit-il, j'ai perdu l'autre voiture de vue, je n'ai pas pu voir où elle tournait. Je n'ai pas vu la maison exacte.

Il baissa la voix.

— Cette fille, je l'avais prise en stop, ajouta-t-il, et je voulais frimer...

Ils se dévisagèrent en silence et elle remarqua que sa lèvre inférieure tremblotait. Déjà, elle avait pris sa décision.

— C'est bon, Charlie. Tu m'as dit la vérité, c'est bien. Nous allons pouvoir oublier cette histoire.

Le jeune homme ne s'attendait manifestement pas à une telle

réaction.

— Vous n'êtes pas fâchée, Mma ? interrogea-t-il d'une voix mal assurée.

Elle secoua la tête. À quoi bon se mettre en colère ? Il existait des situations dans lesquelles Mma Ramotswe, comme nous tous, pouvait être furieuse, mais elles étaient rares, et cela ne durait jamais longtemps. La colère, lui avait un jour expliqué Obed Ramotswe, n'est rien d'autre que du sel dont on frotterait ses blessures. Elle n'avait jamais oublié cette image, tout comme elle se rappelait tout ce que disait son regretté Papa sur le bétail, sur le Botswana ou sur les humeurs des pluies.

— Je l'ai été, Charlie, admit-elle d'une voix douce, mais pas longtemps. Je voulais te donner une chance de m'avouer que tu n'étais pas seul dans la fourgonnette, et tu viens de le faire.

Elle s'interrompit et s'autorisa un très léger sourire.

— Pour ce qui est des accidents, poursuivit-elle, il y a une multitude de choses qui ne sont pas à leur place au Botswana. Dès lors, il est fatal que nous ayons des accidents de temps à autre, n'est-ce pas ? Et puis, nous ne pouvons pas nous empêcher non plus de nous montrer aimables à l'égard des demoiselles, hein ?

Charlie parut trop stupéfait pour répondre.

— Oui, Mma Ramotswe, parvint-il néanmoins à articuler. C'est vrai.

— Et à présent, peux-tu prendre une lettre sous ma dictée, Charlie ? Je parle, tu écris ce que je dis sur une feuille, et ensuite, tu taperas tout ça à la machine.

Charlie s'empressa d'aller chercher le nécessaire, puis reprit place au bureau.

— Allez-y, Mma ! déclara-t-il. Je suis prêt.

Je ferais n'importe quoi pour cette femme, ajouta-t-il en son for intérieur. *N'importe quoi...*

Si la journée avait bien commencé pour Charlie, il ne semblait pas en être de même pour Mma Makutsi. Il était déjà tard quand elle se présenta à l'agence ce matin-là. Mma Ramotswe avait dicté sa lettre à Charlie qui, excessivement fier, l'avait dactylographiée et la lui avait fait signer, avant de la glisser dans une enveloppe sur laquelle il inscrivait l'adresse au moment où elle fit irruption dans le bureau.

— Tout est fini ! lança-t-elle d'une voix dénuée d'émotion en se laissant tomber sur sa chaise. Tout est fini, cette fois !

Mma Ramotswe, qui étudiait une série de factures suspectes remises par un client, repoussa les documents.

— Mma ? fit-elle avec inquiétude. Qu'y a-t-il ?

— Ça, soupira Mma Makutsi. Ça. Le journal. Celui d'aujourd'hui.

Elle lui tendit le quotidien plié en quatre. Charlie s'en saisit et le

passa à Mma Ramotswe, qui savait de quoi il s'agissait avant même de s'en emparer. Elle se souvenait que devait paraître ce jour-là l'article sur le *Café de Luxe pour Beaux Messieurs*, signé de cette critique gastronomique autoproclamée, doublée d'une médiocre diplômée de l'Institut de secrétariat du Botswana, qu'était Violet Sephotho. Mma Makutsi avait raison, c'était la fin.

Notre célèbre critique culinaire visite un nouvel établissement, annonçait le titre en une. Lire l'article en page 6.

Pleine d'appréhension, Mma Ramotswe chercha directement la page en question.

De luxe ? commençait l'article. Pas dans mon dictionnaire ! Bien sûr, on peut donner le nom que l'on veut à son établissement de nos jours, personne ne vient vous le reprocher. N'importe quel nom. Il y a bien, en ville, une entreprise qui s'appelle l'Agence N° 1 des Dames Détectives ! Quoi, N° 1 ? Et le CID¹, alors ? Et le FBI ? Ils auraient peut-être quelque chose à redire à cette appellation ! Ainsi, quand un restaurant a le toupet de se faire appeler le Café de Luxe pour Beaux Messieurs, le signal d'alarme se met à retentir clairement à nos oreilles ! Qui sont ces beaux messieurs ? Où est le luxe ? En tout cas, quand j'y suis allée, il n'y avait personne de beau... et croyez-moi, j'ai même vérifié sous les tables, histoire d'être sûre. J'ai vu deux ou trois hommes attablés, mais même leur mère ne se serait pas risquée à les qualifier de beaux. C'était déjà mal parti, du moins, à mon avis...

Mais le pire était à venir. Le serveur est arrivé pour prendre ma commande. Il est normal que l'on ne réussisse pas bien à écrire quand on a bu, mais lui, au moins, il a essayé. J'ai dû lui épeler le mot « saucisse », ce qui n'est pas bon signe. La moindre des choses quand on est serveur, c'est de savoir écrire s-a-u-c-i-s-s-e, non ?

Ensuite, j'ai regardé autour de moi. Moins j'en dirai sur la décoration, mieux ce sera. La prochaine fois que je vais là-bas (ce qui n'est pas près d'arriver), j'apporterai un pot de peinture pour arranger un peu les endroits du mur que le peintre a oublié de peindre : travail offert par la maison !

Mon plat a mis 38 minutes à arriver, j'ai chronométré. J'avais très faim à ce moment-là, mais pas au point de manger ce qu'il y avait dans mon assiette : il faudrait vraiment mourir de faim pour toucher à quoi que ce soit dans ce restaurant. Mieux vaut ressortir affamé que se retrouver malade pendant des jours, c'est ce que je dis toujours !

J'ai regardé mon plat, j'ai senti l'odeur... Mesdames et Messieurs, n'allez pas là-bas ! Surtout, n'y allez pas ! Voici donc mes notes (sur dix) pour le Café de Luxe pour Beaux Messieurs : Atmosphère : zéro. Décor : zéro. Service : moins un. Nourriture : moins dix.

Si vous voulez mon conseil, croyez-moi, il faut absolument fuir cet endroit. À toutes jambes de préférence !

Mma Ramotswe reposa le journal après avoir achevé sa lecture. Relevant alors la tête, elle vit que les grosses lunettes rondes lançaient dans toute la pièce un message difficile à interpréter, mais qui, à coup sûr, n'avait rien de réjouissant.

— Ce n'est pas bien, comme article ? s'enquit Charlie.

Ni l'une ni l'autre ne lui répondit. Puis Mma Ramotswe prit la parole :

— Cette femme est pleine de venin, Mma. C'est une vipère.

— Les vipères n'écrivent pas des articles dans les journaux, marmonna Mma Makutsi dans sa barbe. C'est la différence. Les vipères ne peuvent pas faire de mal en écrivant.

Charlie, qui s'était emparé du quotidien, parcourait l'article à son tour.

— Eh ! s'écria-t-il. Mais ce ne sont que des mensonges, Mma ! Les gens vont bien s'en rendre compte ! Ils vont bien savoir qui est cette V. S. !

— Non, ils ne le sauront pas, assura Mma Makutsi. Ils ne le sauront pas et ils croiront tout ce qu'elle dit.

Elle poussa un profond soupir, avant d'ajouter :

— Je suis fichue maintenant. J'ai dépensé tout cet argent de Phuti, et c'est comme si je l'avais jeté à la poubelle. En plus, j'ai découvert quelque chose sur le chef et le serveur, vous savez. Et sur la serveuse aussi, d'ailleurs.

Se doutant de ce qui allait suivre, Mma Ramotswe la laissa poursuivre.

— En fait, ils appartiennent tous à la même famille. Il a laissé tomber son *omang* par terre quand il est sorti faire une course et, comme j'étais là, je l'ai ramassé. J'ai vu son vrai nom. J'ai interrogé le serveur, qui m'a tout raconté. Il avait bu et il venait de se disputer avec son père, alors il m'a tout dit, tout. Ce Thomas n'est pas un vrai chef. Mon avocat est son frère et il cherche régulièrement à l'aider, mais sans résultat... Maintenant, ils m'ont tous donné leur démission en me disant qu'ils en avaient assez de toute façon et il n'y a plus personne pour s'occuper du restaurant. C'est la fin, Mma Ramotswe... C'est la fin !

Mma Ramotswe fit la grimace. On voyait mal ce qui pouvait être fait à présent et elle ne savait que dire à Mma Makutsi. Devait-elle lui conseiller de renoncer purement et simplement à ce restaurant, de le fermer sans attendre en limitant ainsi les frais plutôt que de les laisser s'accumuler ? Que se passerait-il si Mma Makutsi se mettait en tête de remplacer les Disang et qu'elle tombait sur des individus de la même engeance, tout aussi catastrophiques ?

Mma Makutsi avait besoin d'une aide qu'elle-même ne pouvait lui fournir. Elle songea à Mma Potokwane. La restauration faisait partie de ses domaines de compétences et elle y excellait. Pouvait-il y avoir une chance de ce côté-là, une seule ? Elle consulta sa montre. Il leur faudrait une vingtaine de minutes pour parvenir à la ferme des orphelins et, une fois là-bas, il y avait fort à parier que Mma Potokwane leur servirait thé et cake aux fruits. Certes, Mma Makutsi et Mma Potokwane avaient eu leurs différends par le passé, mais la capacité de cette dernière à affronter les crises n'était plus à démontrer.

— Je pense que nous devrions aller faire un petit tour, déclara-t-elle à Mma Makutsi. Inutile de rester là à se morfondre.

— Je suis fichue, persista Mma Makutsi. Il n'y a rien à faire et rien ne sert à rien...

Mma Ramotswe se leva.

— On ne doit jamais dire ça, Mma !

— Mais c'est vrai ! Je rate tout ce que je fais, Mma, je suis une bonne à rien !

Charlie, que l'odieux article avait révolté, secoua vigoureusement la tête.

— Ce n'est pas vrai, Mma, vous n'êtes pas une bonne à rien ! Quatre-vingt-dix-sept sur cent, vous vous souvenez ?

— C'était il y a longtemps, marmonna-t-elle. Et puis là, c'est différent. C'est... c'est une vraie débâcle dans un tout autre domaine...

Se complaire ainsi dans le désespoir n'avancait à rien, aussi Mma Ramotswe prit-elle un ton enjôleur pour décider Mma Makutsi à se lever.

— Allez, venez, Mma ! dit-elle. Je vais vous emmener dans un endroit où nous allons pouvoir réfléchir calmement à ce que vous pouvez faire maintenant.

Mma Makutsi s'exécuta avec lenteur.

— Un grand fiasco, murmura-t-elle. Voilà ce que je suis : un fiasco à moi toute seule...

Ce qui se passa ensuite, personne ne l'entendit, sauf elle : du sol monta soudain la voix de ses chaussures. Une voix à la voix ténue et fanfaronne.

On vous avait prévenue, Patronne. Est-ce que vous nous avez écoutées ? Non ! Résultat ? Le fiasco intégral !

Les enfants chantaient quand elles arrivèrent. C'était quelque chose, songea Mma Ramotswe : les voix enfantines étaient là pour rappeler que, même si tout paraissait aller très mal, ces orphelins avaient vécu des situations bien pires. Les chansons d'enfants étaient

comme la lumière, se dit-elle encore. Ou comme la pluie que l'on guettait avec angoisse quand était censée s'achever une période de sécheresse. Elles nous rassuraient et nous rappelaient qu'il existait de belles choses en ce monde, et que l'espoir n'en était jamais absent.

— Vous entendez ça ? lança-t-elle à Mma Makutsi tandis qu'elles descendaient de la fourgonnette. Vous reconnaissez cette jolie chanson, Mma ! Nous la chantions nous aussi quand nous étions petites, n'est-ce pas ? C'était l'histoire de l'oiseau qui surveillait les champs en l'absence des hommes et qui donnait l'alarme quand les sauterelles s'apprêtaient à dévorer les récoltes...

Un vague grommellement lui répondit.

— Oui, reprit-elle d'un ton léger, c'est bien cette chanson-là ! Cet oiseau-là était bien utile, ma foi !

— C'est possible, marmonna Mma Makutsi, ajoutant comme pour elle-même : Mais en fait, les oiseaux utiles, ça n'existe pas... Pas dans la vraie vie.

Elles avancèrent jusqu'au bâtiment bas où Mma Potokwane avait son bureau. Des voix leur parvenaient de l'intérieur lorsqu'elles frappèrent à la porte et ce fut la secrétaire de Mma Potokwane qui les accueillit.

— Elle est occupée pour le moment, indiqua-t-elle, mais elle pourra vous recevoir dans quelques minutes. Je vais vous chercher du thé, Mma Ramotswe, ajouta-t-elle. À moins que vous ne vouliez attendre Mma Potokwane...

— Je vais l'attendre, oui, acquiesça Mma Ramotswe. Il ne fait pas trop chaud et je n'ai pas soif.

Les deux visiteuses entrèrent dans une petite salle d'attente aux murs ornés de photographies. Mma Ramotswe remarqua le portrait d'une des orphelines, qui, disait la légende, avait obtenu d'excellentes notes aux examens de fin d'études du lycée. La secrétaire de Mma Potokwane s'approcha.

— C'est une jeune fille très intelligente, expliqua-t-elle. Elle est arrivée chez nous à l'âge de trois ans et elle ne nous a pas quittés depuis. Elle a obtenu une bourse pour le lycée Maru-A-Pula et, à présent, Mr. Taylor est en train de s'arranger pour la faire entrer à l'université. Elle veut être vétérinaire. Vous vous rendez compte, Mma ? L'un de nos enfants qui devient vétérinaire ? Elle va pouvoir soigner les quelques vaches que nous avons, et les chèvres aussi, je pense.

— Cela fait plaisir, dit Mma Ramotswe, avant de se tourner vers Mma Makutsi. C'est bien, n'est-ce pas ?

— C'est possible, répliqua Mma Makutsi d'une voix enrouée.

La porte de Mma Potokwane s'ouvrit à cet instant et une femme en robe bleue à fleurs apparut. Elle sortit après avoir adressé un sourire

bienveillant aux trois femmes. Dans l'embrasement de la porte du bureau se découpait la généreuse et familière silhouette de la directrice.

— Vous pouvez venir, *Bomma*. J'ai terminé l'entretien.

Cet accueil chaleureux fit sourire Mma Ramotswe, tandis que Mma Makutsi, elle, fixait le sol. Mma Ramotswe vit Mma Potokwane lui décocher un coup d'œil inquiet. Elle avait remarqué qu'il se passait quelque chose, c'était évident : quand on était responsable du bien-être de deux cents personnes, enfants et assistantes maternelles, cuisinières et femmes de ménage, on apprenait à deviner les humeurs.

Chacune prit place tandis que la secrétaire allumait la bouilloire.

— Je recevais une candidate pour un poste d'assistante maternelle, expliqua Mma Potokwane avec entrain. Et je vais l'engager, je pense. Elle a dix enfants, voyez-vous, mais maintenant qu'ils sont tous grands, elle ne sait plus quoi faire de son temps...

— Dix enfants, c'est trop, maugréa Mma Makutsi.

Mma Potokwane croisa le regard de Mma Ramotswe et un message silencieux fut échangé.

— Les enfants, c'est bien pour le Botswana, souligna Mma Potokwane avec calme. Il reste encore beaucoup de place dans le pays.

Mma Makutsi ne répondit pas.

— Mma Makutsi, reprit Mma Potokwane, j'ai l'impression que quelque chose ne va pas.

— Tout va bien, assura Mma Makutsi en reniflant.

— Non, je ne crois pas, Mma. Je vois que vous n'êtes pas dans votre assiette. Vous êtes malheureuse, il s'est passé quelque chose.

Elle hésita un court instant, puis poursuivit :

— C'est votre nouveau café, n'est-ce pas ?

Mma Makutsi, qui regardait droit devant elle, retira ses lunettes et commença à les essuyer. Mma Potokwane adressa un signe à sa secrétaire, qui alla chercher la boîte de cake aux fruits.

— C'est difficile de gérer une entreprise, déclara Mma Makutsi d'un ton morne.

— C'est sûr, Mma, acquiesça Mma Potokwane. Je crois même que c'est encore plus difficile que de diriger un orphelinat.

Le compliment implicite parut faire plaisir à Mma Makutsi.

— J'ai eu des problèmes avec mon cuisinier, expliqua-t-elle.

Mma Potokwane hocha la tête.

— Ce monsieur en cause partout où il passe, affirma-t-elle. Parce qu'en fait il n'est pas vraiment cuisinier. Il vous a raconté qu'il avait travaillé au *Grand Palmier*, mais c'est totalement faux.

Mma Makutsi parut surprise. Sans doute ne comprenait-elle pas comment son interlocutrice pouvait en savoir aussi long sur Thomas Disang.

— Vous le connaissez, Mma ? interrogea-t-elle, les sourcils froncés.
Mma Potokwane eut un sourire contrit.

— Beaucoup de gens le connaissent. C'est ce qu'on appelle un escroc, me semble-t-il.

— Et le serveur ?

— Le serveur est son fils, je crois.

Mma Makutsi tourna vers Mma Ramotswe un visage défait.

— Tout le monde va se moquer de moi, gémit-elle. Mon nom va faire rire les gens. Il suffira de dire « Mma Makutsi » et tout le monde éclatera de rire...

— Non, répliqua Mma Ramotswe. Personne ne rira.

— Non, confirma Mma Potokwane. Pas si vous...

Elle s'interrompt. Mma Makutsi l'interrogea du regard.

— Pas si quoi ?

— Pas si vous changez tout...

Mma Makutsi secoua la tête. Après l'article dévastateur de Violet Sephotho, fit-elle remarquer, on ne sentirait guère de différence.

— Les Disang m'ont donné leur démission et ils sont partis, ajouta-t-elle, mais les gens n'oublieront pas de sitôt ce qu'a écrit cette Sephotho. C'est comme ça ici, Mma : c'est un village. On n'oublie rien dans un village.

Mma Potokwane ne se laissa pas dissuader.

— Vous allez changer le nom du restaurant, persista-t-elle, et vous allez changer de clientèle. Vous allez engager un nouveau chef et tout transformer.

— Je ne vois pas comment on pourrait changer la clientèle, marmonna Mma Makutsi.

La secrétaire avait préparé le thé à présent, et il y avait aussi le cake aux fruits. Des tranches généreuses, très thérapeutiques, apparurent sur des assiettes.

— Fini les beaux messieurs ! préconisa Mma Potokwane. On ne veut plus de ces gens-là...

Mma Makutsi ne dit rien, mais son intérêt sembla s'aiguiser.

— Nous voulons des femmes, Mma. Les femmes aiment les lieux où elles peuvent se retrouver entre elles pour bavarder.

Mma Ramotswe esquissa un sourire.

— C'est sûr, Mma, vous avez raison...

— Et au lieu du *Café de Luxe pour Beaux Messieurs*, vous aurez tout simplement le *Salon de Thé pour Dames*.

Un long silence s'installa. Au-dehors, les enfants s'étaient tus au moment où Mma Potokwane avait commencé à parler. On n'entendait plus à présent que le chant des cigales et, à quelque distance, un moteur qui pétaradait.

Mma Makutsi fut la première à reprendre la parole.

— Le *Salon de Thé pour Dames*, répéta-t-elle pensivement. Le *Salon de Thé pour Dames*...

Mma Ramotswe battit des mains.

— Vous allez avoir beaucoup de succès, Mma ! s'exclama-t-elle. Tout le monde va... Enfin, toutes les dames vont venir !

— Peut-être pas toutes, objecta Mma Potokwane, mais suffisamment. Et vous n'aurez pas besoin d'une carte très fournie, c'est trop de soucis. Des scones et du cake, c'est tout.

— Et du thé, ajouta Mma Ramotswe.

— Bien sûr !

— Du thé rouge *et* du thé ordinaire.

— Du thé rouge et de l'ordinaire, confirma Mma Potokwane.

Mma Makutsi parut réfléchir.

— Je vais avoir besoin de personnel, souligna-t-elle.

Mma Potokwane baissa humblement les yeux.

— Je peux m'occuper du recrutement pour démarrer, assura-t-elle. Par la suite, nous embaucherons quelqu'un pour me remplacer et assurer la gestion. Je pense à l'une de mes anciennes assistantes maternelles qui vient de prendre sa retraite. Elle fera très bien l'affaire, d'autant qu'elle est réputée pour ses scones.

Mma Makutsi interrogea du regard Mma Ramotswe, qui reconnut que c'était à l'évidence une bonne idée.

— Mma Potokwane est très douée lorsqu'il s'agit de faire faire des choses aux gens, commenta-t-elle. Vous pouvez compter sur elle.

— Alors je n'ai pas besoin de me soucier de quoi que ce soit ? demanda Mma Makutsi d'un ton qui en disait long sur son changement d'état d'esprit.

— Non, assura Mma Potokwane. Vous pouvez tout oublier et retourner à ce que vous faites si bien, Mma : être l'une des meilleures détectives de ce pays.

La flatterie eut un effet instantané.

— Vous êtes très aimable, Mma Potokwane.

L'intéressée esquissa un geste modeste.

— J'ai horreur de voir mes amis en difficulté, répondit-elle. Voilà pourquoi, ajouta-t-elle en se tournant vers Mma Ramotswe, j'ai une nouvelle à vous annoncer, Mma.

Celle-ci haussa les sourcils.

— Une nouvelle, Mma ? Bonne ou mauvaise ?

Mma Potokwane se mit à rire.

— Prenez d'abord une tranche de gâteau, Mma. Le cake aux fruits accompagne toujours...

Les deux détectives la considérèrent, attendant la suite.

— Le cake aux fruits accompagne toujours les bonnes nouvelles, conclut-elle.

Ce soir-là, Mma Ramotswe et Mr. J.L.B. Matekoni s'installèrent sous la véranda plus tard que de coutume. On était vendredi et Motholeli et Puso étaient tous deux invités à dormir chez des amis. La maison était donc plus silencieuse que de coutume, ce qui incita Mr. J.L.B. Matekoni à allumer une radio, que Mma Ramotswe arrêta aussitôt.

— Si cela ne t'ennuie pas, Rra, dit-elle, ce sera plus paisible sans musique...

Cela ne l'ennuyait pas. Mma Ramotswe avait raison, ils n'avaient pas besoin de distractions : ils avaient une multitude de choses à se dire.

— Alors, commença-t-il, vous êtes allées voir Mma Potokwane, toutes les deux ?

— Oui, répondit Mma Ramotswe en sirotant un verre de jus de goyave qu'elle venait de se préparer. Elle était en pleine forme, comme d'habitude.

— Cette femme ! s'exclama-t-il, songeur. On dirait une...

Il chercha une manière de décrire leur formidable amie : une locomotive ? La foudre qui frappe ? Une vache déterminée ? Non, la qualifier ainsi serait insultant et il ne voulait pas lui manquer de respect. Un majestueux hippopotame, alors ? Pas du tout, c'était encore pire...

— C'est une maîtresse femme, estima Mma Ramotswe. Tu ne crois pas ?

— Si... Bien sûr. Oui...

C'était juste, il n'y avait guère d'autre façon de la décrire. Et l'on avait besoin de maîtresses femmes, songea-t-il, on en avait vraiment besoin. Dans les hôpitaux, par exemple. Il avait lu dans le journal que, depuis quelque temps, les hôpitaux commençaient à se débarrasser de leurs autoritaires infirmières en chef pour nommer à la place des personnes qui n'avaient rien d'imposant. Des personnes qui ne portaient pas le traditionnel uniforme bleu et blanc et n'avaient pas de montre accrochée au revers de leur blouse. Des personnes qui n'étaient parfois même pas des femmes ! Comment de tels individus pouvaient-ils espérer gérer un service hospitalier, ou un orphelinat, en l'occurrence ? Qui étaient-ils pour se croire capables d'accomplir ce qui, jusque-là, l'avait toujours été par des femmes de tête ? Il n'était pas étonnant, dès lors, que les hôpitaux soient pleins d'infections et que l'on couche les malades dans les lits qui n'étaient même pas faits. Les infirmières en chef traditionnelles ne l'auraient jamais toléré. Pas un seul instant.

— Alors, que vous a dit notre maîtresse femme ? s'enquit-il.

Tous deux sourirent. Mma Ramotswe but une nouvelle gorgée de son jus de goyave, puis raconta le changement de nom – et la reprise en main effective – du café de Mma Makutsi.

— Et en fait, commenta-t-elle, Mma Makutsi avait l'air assez contente. Je crois qu'elle s'est rendu compte que tenir un restaurant ou un café pouvait paraître très excitant, mais que ce n'était pas une partie de plaisir, loin de là ! Pour ma part, Rra, je n'irais jamais me lancer dans une telle entreprise ! Bref, elle a paru très heureuse d'en remettre la responsabilité à Mma Potokwane.

Elle hésita un instant.

— Et puis, poursuivit-elle, les termes de l'accord étaient bons... surtout en ce qui me concerne.

Il la considéra, étonné. Il ne voyait pas ce qu'elle avait à faire avec cette histoire, aussi s'expliqua-t-elle. Elle lui avait parlé de son arrangement financier avec Mma Potokwane : il n'avait exprimé aucun commentaire, mais s'était montré satisfait que l'on ait pu faire quelque chose pour Charlie. Par la suite, elle avait aussi exposé cette transaction à Mma Makutsi, qui l'avait fortement désapprouvée.

— Figure-toi que c'est Mma Makutsi qui l'a conçu toute seule, poursuivit-elle. Elle a décidé que si le café réalisait des bénéfices, ceux-ci seraient partagés entre Mma Potokwane et elle-même, mais qu'elle-même – Mma Makutsi – se servirait de sa part pour rembourser le prêt que m'a accordé Mma Potokwane.

Surpris, Mr. J.L.B. Matekoni émit un sifflement.

— Elle veut la rembourser avec sa part des profits ? Mais c'est très généreux, Mma !

— En effet, approuva Mma Ramotswe. Il lui a semblé logique de payer de sa poche le salaire de Charlie, puisque c'est elle qu'il aide dans son travail de secrétariat.

— J'imagine que l'on peut voir les choses de cette façon, fit Mr. J.L.B. Matekoni, dubitatif. Mais tout de même...

— Eh oui ! Tu sais, Mma Makutsi a vraiment bon cœur, dans le fond. Et en fait, elle aime beaucoup Charlie, même si elle se garde bien de le montrer.

— Alors tout le monde est content ?

Mma Ramotswe réfléchit un instant.

— Je crois, oui.

— Ma foi, c'est très bien.

Elle reposa son verre.

— Et il y a mieux encore.

— Quoi ?

Elle promena son regard sur le jardin. Le soleil du soir, qui vivait ses derniers instants, couronnait le large acacia de sa douce lumière dorée et chaque branche se découpait nettement dans le ciel. C'était

un épineux modérément accueillant pour les oiseaux, mais sur lequel une tourterelle du Cap s'était néanmoins perchée. Elle regardait autour d'elle d'un air anxieux, scrutant le monde que voient les oiseaux, un décor de feuillages, de branchages et de ciel. *J'espère que tu vas retrouver ton bien-aimé*, dit-elle en pensée à l'oiseau. *J'espère que tu vas le retrouver.*

Elle se tourna vers Mr. J.L.B. Matekoni.

— J'avais pensé à un moyen de résoudre l'affaire Sengupta, lui annonça-t-elle, et j'avais décidé d'y recourir. Tu te souviens de Billy Pilane ?

Il s'en souvenait, en effet. Il avait rencontré et apprécié cet homme et il se disait quelquefois qu'il serait agréable de le revoir.

— Je m'apprêtais à voir si je pourrais le convaincre de retirer cette femme de leur liste...

L'expression de Mr. J.L.B. Matekoni s'assombrit.

— Il ne faut pas se lancer dans ce genre de manigances. Il ne faut pas s'amuser à demander des faveurs aux gens de la police.

— Même si une injustice a été commise ?

Il secoua la tête.

— Où est-ce que ça s'arrêterait ?

— De toute façon, je n'ai plus besoin de le faire, annonça-t-elle. C'est réglé.

Il parut mécontent.

— Tu l'as contacté ?

— Non, répondit Mma Ramotswe. Mma Potokwane a appelé son épouse. De son propre chef. Elles se sont parlé et maintenant... eh bien, Lakshmi n'est plus sur la liste. Elle n'aurait jamais dû y figurer, bien sûr, mais à présent, elle en a été effacée.

— Grâce à Mma Potokwane ?

C'était plausible, bien sûr : quand Mma Potokwane disait une chose, nul n'osait la contredire, et cela incluait les officiers de police... et leurs épouses.

— C'est une maîtresse femme, conclut Mma Ramotswe.

À son sens, cette explication se suffisait à elle-même.

— Et donc... ?

— Eh bien, comme elle n'est plus recherchée par la police, Lakshmi va pouvoir remplir normalement un dossier pour être autorisée à demeurer au Botswana. Il lui suffira de dire la vérité, d'expliquer aux autorités qu'elle a subi là-bas des violences de la part de son mari. Le dossier est solide et, si Mr. Sengupta se porte garant, elle devrait obtenir un permis de séjour.

Elle se tut. *Il y avait tant de gens qui ne demandaient qu'à vivre en paix, songea-t-elle, et tant d'autres qui cherchaient à les en empêcher...*

Mr. J.L.B. Matekoni se leva.

— Allons faire un tour dans le jardin, suggéra-t-il. Pendant qu’il fait encore clair.

Ils quittèrent la véranda. La lumière s’amenuisait vite, mais il en restait assez pour voir ce qu’ils voulaient voir : les progrès des haricots-fleurs, l’état des pâquerettes du Namaqualand que Mma Ramotswe avait récemment semées sur un côté de la maison, les nouveaux arbustes plantés près du *mopipi*.

Il restait aussi assez de lumière, se dit Mma Ramotswe, pour voir que le monde n’était pas seulement un lieu de douleur et de manque, mais un endroit où nos histoires d’humains toutes simples – ces choses qui, dans leur mesquinerie, nous déconcertaient parfois – n’étaient pas insolubles, et qu’il ne pouvait pas ne pas exister une façon de les résoudre.

Elle prit la main de son mari et nulle autre parole ne fut échangée. Les mots n’étaient plus nécessaires.

1. CID : Criminal Investigation Department, nom d’une branche de la police dans de nombreux pays.

Sur l'auteur

Alexander McCall Smith est internationalement connu pour avoir créé le personnage de la première femme détective du Botswana, Mma Precious Ramotswe. Ressortissant britannique né au Zimbabwe, il a été professeur de droit appliqué à la médecine et membre du Comité international de bioéthique à l'Unesco, avant de se consacrer à la littérature. Alexander McCall Smith a reçu de nombreux prix et il a été nommé meilleur auteur de l'année par les British Book Awards en 2004. En 2007, il a reçu le titre de commandeur de l'Empire britannique (CBE) pour services rendus à la littérature. Quand il n'écrit pas, il fait partie de l'« Orchestre épouvantable ». Ses romans sont traduits dans quarante-cinq langues. Il vit aujourd'hui à Édimbourg, en Écosse.

Consultez nos catalogues sur

www.12-21editions.fr

et sur

www.10-18.fr

S'inscrire à la [newsletter](#) 12-21

pour être informé des

offres promotionnelles

et de

l'actualité 12-21.

Nous suivre sur

Titre original :
The Handsome Man's De Luxe Café

© Alexander McCall Smith, 2015.

© Éditions 10/18, Département d'Univers Poche, 2015,
pour la traduction française.

Illustration © Hannah Firmin | Illustration Ltd.

ISBN numérique 978-2-823-82373-8

« Cette œuvre est protégée par le droit d'auteur et strictement réservée à l'usage privé du client. Toute reproduction ou diffusion au profit de tiers, à titre gratuit ou onéreux, de tout ou partie de cette œuvre, est strictement interdite et constitue une contrefaçon prévue par les articles L 335-2 et suivants du Code de la Propriété Intellectuelle. L'éditeur se réserve le droit de poursuivre toute atteinte à ses droits de propriété intellectuelle devant les juridictions civiles ou pénales. »

Ce document numérique a été réalisé par [Nord Compo](#).